



.....

VAN DER SMISSE



SOUVENIRS
DU MEXIQUE
1864-1867

.....



.....



.....



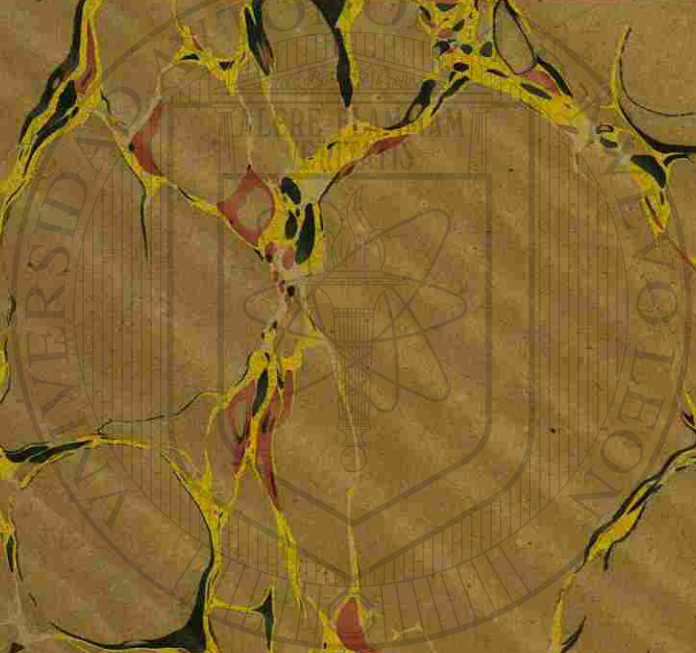
.....

E 1233
V 351
1041030

LUIS GARCIA
PIMENTEL.



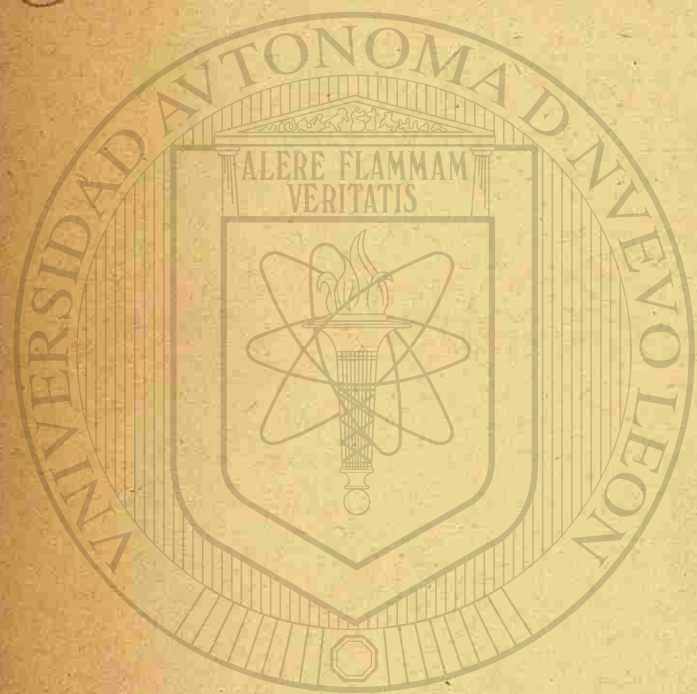
1020002928



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

50



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



104630



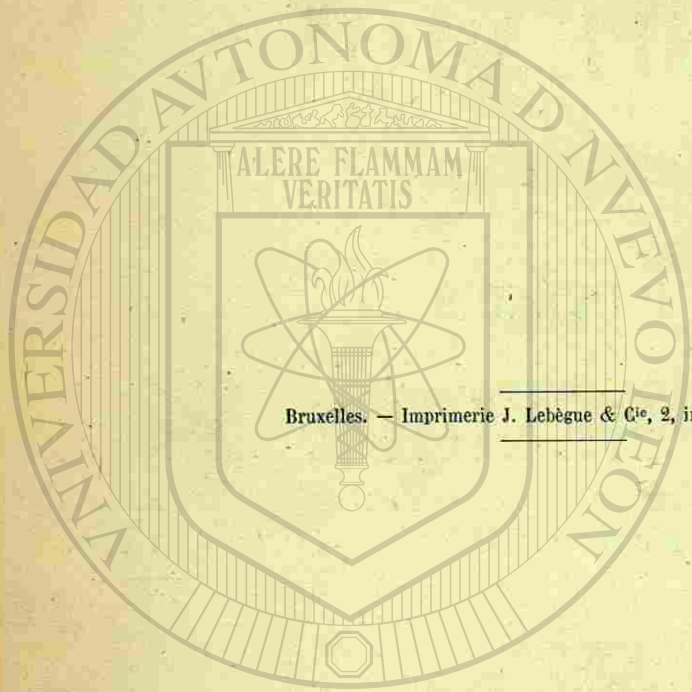
SOUVENIRS

DU MEXIQUE

1864-1867

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Bruxelles. — Imprimerie J. Lebègue & C^{ie}, 2, impasse du Devoir.

SOUVENIRS DU MEXIQUE

1864-1867

PAR

le Général Baron VAN DER SMISSEN
ANCIEN COMMANDANT DE LA LÉGION BELGE

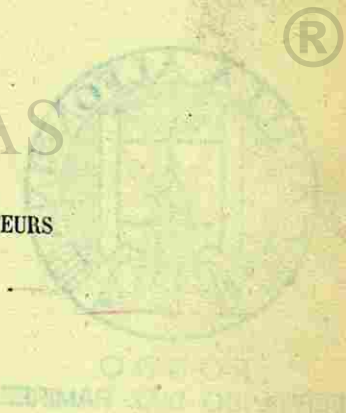


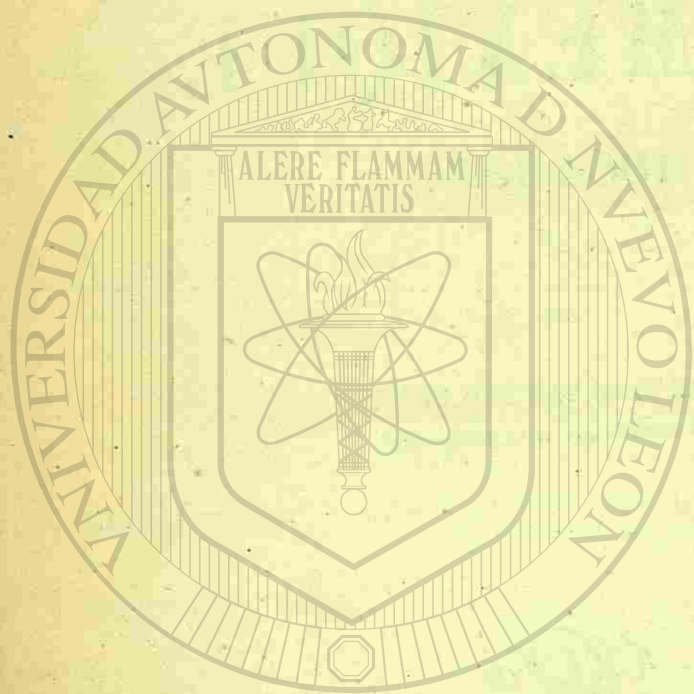
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADELEINE, 46





On me demande souvent sur qui doit retomber la responsabilité du drame de Queretaro, et s'il est vrai que l'impératrice Charlotte ait été empoisonnée?

Je vais répondre à ces questions, en exposant impartialement ce que j'ai eu l'occasion de voir et d'apprendre au Mexique.

Bruxelles, 5 avril 1892.

BARON VAN DER SMISSEN,
lieutenant-général en retraite.

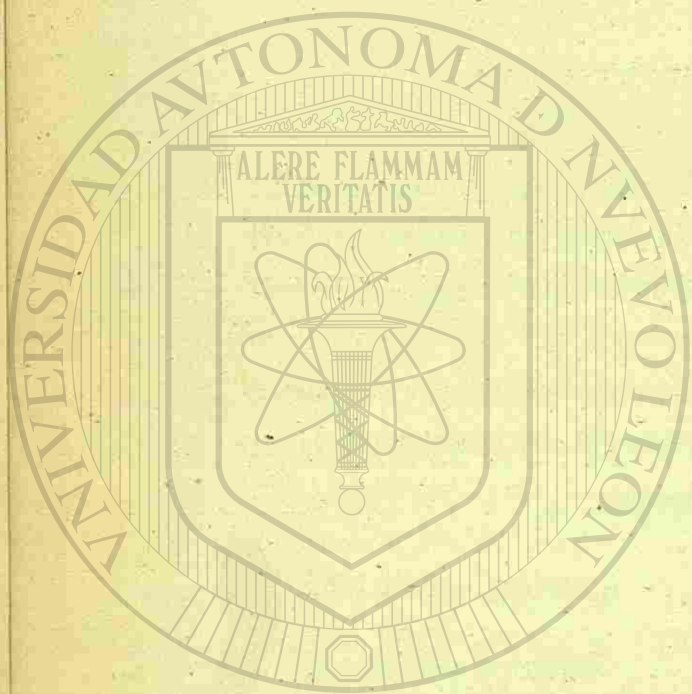
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



FONDO
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Après bien des hésitations, l'archiduc Maximilien signe le 2 avril 1864 un pacte de famille, par lequel, en échange de l'autorisation qui lui est accordée d'accepter le trône du Mexique, il renonce pour lui et tous ses descendants à tous droits éventuels à la couronne d'Autriche.

S. A. I. approuve ensuite la convention dite de Miramar, apportée de Paris par M. Herbet, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur Napoléon III.

Par l'article premier de cette convention, l'empereur Napoléon s'engage à ne retirer du Mexique les troupes françaises qu'au fur et à mesure que l'empereur Maximilien parviendra à organiser les forces destinées à les remplacer.

L'article 3 stipule que la légion étrangère française, dont l'effectif sera porté à huit mille

hommes, restera au Mexique six années après la retraite des dernières troupes.

L'article 5 dit que partout où les garnisons ne seront pas exclusivement composées de troupes mexicaines, le commandement appartiendra à l'officier français; qu'en cas d'expéditions de troupes françaises et mexicaines combinées, le commandant français aura la direction supérieure.

Par les articles 9, 10, 11, 12, 13 et 14 qui concernent les questions financières, le gouvernement mexicain reconnaît devoir à la France deux cent soixante-dix millions de francs, pour les frais de l'expédition jusqu'au 1^{er} juillet 1864; et à partir de cette date, mille francs par homme et par an. En garantie de cette dette et afin d'assurer le paiement des indemnités dues aux sujets français, le dit gouvernement promet de verser soixante-six millions de francs en obligations de l'emprunt qu'il va contracter et s'engage encore, de plus, à payer vingt-cinq millions de francs par an, pour le service des intérêts et l'amortissement du capital.

Le même jour, en présence de la députation du parti conservateur mexicain qui lui avait offert la couronne, l'archiduc annonce solennellement son acceptation et prête serment de consacrer tous ses efforts au bien-être de la nation.

Un *Te Deum* est célébré dans la chapelle du château, le drapeau tricolore est arboré, et pour la première fois les nouveaux souverains s'entendent acclamer par les cris de : « Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! »

Le 14, Leurs Majestés suivies du comte et de la comtesse Zichy, du marquis Corio (*), du comte de Bombelles, de messieurs Schertzenlechner et Eloin, s'embarquent sur *La Novara* et, escortées de la frégate française *Thémis*, partent pour le Mexique, où Elles arriveront vers la fin de mai, après s'être arrêtées à Civita-Vecchia pour aller recevoir à Rome la bénédiction de Pie IX.

(*) Ces trois premières personnes ne restèrent que peu de temps à Mexico.

de la colonne française fut accueillie par un feu qui ne laissait aucun doute sur la résistance qu'on allait rencontrer.

Le général de Lorencez arrêta ses troupes et fit faire une reconnaissance par son chef d'état-major, le colonel Valazé.

Les forts de Guadalupe et de Loreto qui couronnaient le mamelon couvrant une partie de la place, n'étaient que des ouvrages en terre. Ils ne paraissaient pas difficiles à escalader.

Malgré que l'artillerie ne découvrit point d'emplacement assez rapproché pour préparer convenablement les assauts et quoique le feu qu'elle ouvrit à 2.000 mètres restât absolument inefficace, deux bataillons du 2^e zouaves reçurent l'ordre d'attaquer Guadalupe, en même temps qu'un bataillon de chasseurs à pied et un bataillon d'infanterie de marine repousseraient les tirailleurs embusqués entre ce fort et Loreto.

Les zouaves se précipitèrent en avant avec leur audace habituelle; ils franchirent plusieurs fois le fossé et plantèrent leur drapeau sur la berme, mais ils ne parvinrent jamais à dépasser le para-

Examinons maintenant la situation dans laquelle Leurs Majestés vont trouver le Mexique, et reportons-nous pour cela à deux années en arrière :

Le général de Lorencez s'étant laissé persuader par Almonte que les troupes mexicaines étaient fatiguées de la république, que leurs chefs épiaient l'occasion de se prononcer, que la résistance de Puebla serait faible, que le corps expéditionnaire s'emparerait de la place sans difficultés et même qu'il y entrerait sous une pluie de fleurs, crut ne pas devoir demander des renforts et, écrivant au contraire au maréchal Randon qu'à la tête de ses six mille hommes, il se sentait le maître du Mexique, se porta en avant le 27 avril 1862.

Le défilé des Cumbres ne fut pas défendu avec beaucoup d'opiniâtreté, mais en arrivant le 5 mai en vue de Puebla, qui renfermait 8.000 hommes commandés par le général Zaragoza, l'avant-garde

pet, parce que les défenseurs du couvent qui se trouvait à l'intérieur de l'ouvrage et qui avait été transformé en réduit, les tenaient à bout portant sous un feu meurtrier.

Les chasseurs et les marins ne luttaient pas dans des conditions moins périlleuses ; recevant de front le feu d'une infanterie abritée, ils furent bientôt pris en écharpe par l'artillerie du fort Loreto et chargés par une nuée de huit ou neuf cents cavaliers.

Un bataillon du 99^e intervint, mais il devenait évident qu'il fallait renoncer à s'emparer de Puebla ce jour-là.

« Je me disposais, dit le général de Lorencez dans son rapport, à faire avancer les réserves que je tenais près de moi à mi-côte, lorsqu'un orage tropical obscurcissant l'air vint fondre sur nous, détrempant les terrains à tel point qu'on ne pouvait se tenir debout sur les pentes qu'on venait de gravir.

» L'impossibilité de soutenir plus longtemps cette lutte héroïque m'étant démontrée, je fis redescendre les bataillons engagés, en profitant

des plis du terrain, et je les arrêtai au pied du coteau, pour y reprendre leurs sacs. »

Le général de Lorencez, qui avait perdu 490 officiers et soldats, tués, blessés ou disparus, se retira sur le bivac qu'il avait quitté le matin, et sans être inquiété continua son mouvement rétrograde le lendemain sur Amozoc, où il séjourna les 9 et 10, rentrant le 19 à Orizaba, qu'il mit en état de défense.

L'ennemi parut bientôt devant la place et entama un siège en règle. Il allait tenter l'assaut, quand, dans la nuit du 12 au 13 juin, le colonel l'Hérillier du 99^e eut l'idée d'envoyer deux de ses compagnies sur la hauteur du Borego, qu'on avait négligé d'occuper.

Le capitaine Détrie tomba sans s'y attendre sur les avant-postes de la division commandée par le général Ortega, qui comptait surprendre la ville de ce côté. Il fit sonner la charge et son attaque fut si impétueuse que les Mexicains pris de panique s'enfuirent en abandonnant leur artillerie et en répandant le désordre parmi les troupes qu'ils étaient chargés de couvrir.

Le lendemain Zaragosa continua à canonner la ville jusqu'au soir, et pendant la nuit il replia ses forces dans la direction de Puebla.

A la suite de ces événements, le général Forey fut désigné pour prendre le commandement du corps expéditionnaire, dont l'effectif allait être porté à trente mille hommes. Il débarqua à Vera Cruz le 21 septembre 1862.

Le général de Lorencez, très affecté des correspondances reproduites dans les journaux de Paris, qui critiquaient violemment sa conduite, et se plaignant en outre amèrement d'avoir été induit en erreur par monsieur de Saligny autant que par Almonte, demanda à rentrer en France.

Avant son départ de Paris, le général Forey avait reçu de l'empereur Napoléon III des instructions écrites, portant la date du 3 juillet 1862 :

« Il n'entre pas dans mes habitudes, disait l'Empereur, de rappeler les événements passés pour critiquer ce qui n'a pas réussi. Si je commence par y faire allusion, c'est que l'exemple des fautes commises empêchera d'y retomber à l'avenir.

» J'ignore si le caractère privé de M. de Saligny laisse à désirer; mais ce que je sais et ce que je déclare hautement, c'est que depuis le commencement de l'expédition du Mexique, ses dépêches ont toujours été marquées au coin du bon sens, de la fermeté et de la dignité de la France : et je ne doute pas que si ses avis eussent été suivis, notre drapeau ne flottât aujourd'hui à Mexico. »

Les renforts et le matériel de siège étant arrivés, le général Forey porta les troupes en avant, le 21 janvier 1863.

L'investissement de Puebla fut effectué le 16 mars. La division Douay prit position au nord de la place, tandis que la division Bazaine la tournait par le sud. (Pl. I.)

La brigade de cavalerie de Mirandol surveillait les abords du côté de Mexico.

Le corps de Marquez interceptait la route de Tlaxcala.

L'escadron d'élite du général Taboada, composé de sept cents officiers, dont cent cinquante généraux, qui étaient venus sans troupes offrir leurs services, observait le sud.

Les garnisons françaises laissées à Orizaba et Cordova assuraient les communications avec Vera Cruz.

La contre-guerrilla du colonel Du Pin protégeait la circulation des convois dans les Terres chaudes.

Depuis la retraite du général de Lorencez, les travaux de défense de Puebla avaient été poussés activement; plusieurs forts avaient été ajoutés à ceux qui existaient; tous les couvents et les autres grands édifices étaient retranchés.

La place renfermait dix-huit mille hommes commandés par le général Ortega, qui avait succédé à Zaragosa, mort du typhus.

Le siège dura deux mois. Les Juaristes firent preuve de la plus grande tenacité; ils repoussèrent plusieurs assauts et entreprirent de fréquentes sorties. Quand ils se voyaient sur le point de perdre une ligne de défense, ils en organisaient une nouvelle en arrière.

Lorsque Puebla capitula le 18 mai, le corps expéditionnaire avait eu 97 officiers et 2106 sous-officiers et soldats tués ou blessés.

Les pertes de l'ennemi s'élevaient à un chiffre encore plus considérable.

26 généraux, 1400 officiers et 11000 sous-officiers et soldats furent faits prisonniers.

Conformément aux usages du pays, Marquez et les autres chefs interventionnistes incorporèrent les soldats dans leurs troupes. Quant aux officiers, ils étaient fort gênants. Le général en chef décida qu'ils seraient envoyés en France.

Bien qu'ils eussent refusé d'engager leur parole, on crut pouvoir s'abstenir de leur imposer une surveillance excessive; il en résulta que le jour du départ on ne trouva plus que 22 généraux et 900 officiers. Au moment de l'embarquement, il ne restait que 13 généraux et 500 officiers.

Parmi ceux qui s'étaient évadés se trouvaient Ortega, Escobedo, Porfirio Diaz et Negrete, qui ne tardèrent pas à prendre la campagne à la tête de corps régulièrement organisés.

Juarez, qui avait fait des préparatifs pour défendre Mexico, renonça à ses projets de résistance et abandonna la capitale le 6 juin, emmenant avec lui une dizaine de mille hommes, ses ministres et quelques membres du Congrès. Il alla s'installer d'abord à Queretaro, puis à San-Luis-Potosi.

Une partie de la division Bazaine arriva à Mexico le lendemain, et le général Forey, précédé de la division Marquez, fit son entrée le 10 juin 1863.

Le 12 fut publié un long manifeste dans lequel le général en chef disait :

« Mexicains! — La mission que l'empereur Napoléon III m'a confiée, avait un double but : premièrement de faire sentir aux prétendus vainqueurs du 5 mai 1862 le poids de nos armes et de réduire à sa juste valeur, ce fait de guerre auquel la jactance de quelques chefs militaires avait donné la proportion d'une grande victoire; secondement, de vous offrir le concours de la France, pour vous aider à établir un gouvernement pratiquant la bonne foi dans ses relations extérieures et le respect de la religion, de la propriété et de la famille à l'intérieur.

» A l'avenir, il ne sera plus exigé aucune contribution forcée. Les propriétés des citoyens, ainsi que leurs personnes, seront placées sous la sauvegarde des lois et des mandataires de la

nation. Les propriétaires des biens nationaux, qui ont été acquis régulièrement et conformément à la loi, ne seront nullement inquiétés et resteront en possession de ces biens. Les ventes frauduleuses seules pourront être l'objet d'une revision.

» La presse sera libre, mais réglementée d'après le système des avertissements établi en France.

» L'armée sera soumise à une loi de recrutement modérée, qui mettra fin à cette odieuse habitude de prendre de force et d'arracher à leur famille les Indiens et les laboureurs, que l'on jette dans les rangs de l'armée la corde au cou, et qui ne peuvent que donner le triste spectacle de soldats sans patriotisme, sans religion du drapeau, toujours prêts à désertir ou à quitter un chef pour un autre.

» La religion catholique sera protégée et les évêques seront rappelés dans leurs diocèses. Je crois que l'Empereur verrait avec plaisir qu'il fût possible au gouvernement de proclamer la liberté des cultes, ce grand principe des sociétés modernes. »

Ce langage qui n'était, il faut bien le dire, ni nécessaire, ni politique, mécontenta presque tout le monde et irrita surtout le haut clergé.

Monseigneur de Labastida, archevêque de Mexico, convoqua immédiatement les archevêques de Morelia et de Guadalajara, les évêques de Oajaca, de San-Luis, Léon et Tulancingo.

Qu'avaient-ils à attendre en semant ainsi la division dans le parti conservateur et que pouvaient-ils gagner en mettant tant d'âpreté au service de leurs intérêts ?

Le 12 juillet, une assemblée de deux cents conservateurs réunis pour délibérer sur la forme de gouvernement à adopter, acclama la monarchie et chargea une députation d'aller offrir la couronne impériale à l'archiduc Maximilien.

Une régence fut instituée et le général Almonte prit le titre de lieutenant de l'Empire.

Il était à peine installé que l'espèce de synode organisé par monseigneur de Labastida, lui adressa une violente protestation contre le manifeste du général Forey ; le menaçant de l'excommunication majeure décrétée par le Concile de Trente, pour avoir laissé répandre des avis attentatoires à la propriété sacrée !

On se demande à la suite de quelle aberration d'esprit tous ces archevêques et évêques pouvaient se méprendre au point de croire leur attitude opportune.

Le 2 juillet, le général Forey avait été élevé à la dignité de maréchalat et rappelé en France ainsi que monsieur de Saligny.

Le 1^{er} octobre, il remit le commandement au général Bazaine désigné pour le remplacer.

Au moment de son départ, quelques localités dans le voisinage de Mexico étaient occupées et des troupes françaises ou mexicaines alliées, assistées de la marine, s'étaient emparées de Tampico, de Tuxpan et de San-Blas.

Les bâtiments de la flotte bloquaient les ports restés au pouvoir de l'ennemi.

Les forces disponibles ayant été mises en mouvement au commencement de novembre, le

général Douay entra le 17 à Queretaro et le 8 décembre à Guanajuato.

Le général de Castagny arriva à Acambaro le 24 novembre.

Marquez entra à Morelia le 27.

Toutes ces places furent occupées sans qu'on rencontrât de résistance.

Le général Bazaine forma alors une colonne légère, avec laquelle il poursuivit inutilement Doblado jusqu'à Aguas Calientes où il entra le 17 décembre.

Profitant de l'éloignement des troupes françaises, Uraga attaqua Morelia avec 12000 hommes et 35 canons le 18. Marquez qui ne disposait que de 3000 hommes, et qui fut blessé à la tête pendant l'action, repoussa l'adversaire avec la plus grande énergie, lui tuant 600 hommes, faisant 700 prisonniers et s'emparant de 5 canons.

Ce succès important fut complété le 28 par le général Douay, qui atteignit Uraga à Uruapan et le mit de nouveau en déroute, lui enlevant une grande quantité d'armes, deux batteries d'artillerie, l'outillage d'une fonderie d'obusiers de

montagnes et une machine à frapper de la monnaie.

Au commencement de 1864, l'occupation avait encore fait des progrès; le général de Castagny s'était établi à Zacatecas; le général Mejia, qui avait chassé Negrete de San-Luis le 27 décembre 1863, s'était avancé jusqu'à Matehuala, où Doblado l'attaqua le 17 mai 1864 avec 6000 hommes et 4 batteries. Le général Aymard, qui appuyait ses opérations, arriva à son secours avec 9 compagnies du 62^e et un escadron de chasseurs d'Afrique. L'ennemi fut culbuté; il perdit beaucoup de monde, 1200 prisonniers et toute son artillerie.

A la suite de ce revers, Doblado, découragé, renonça à la carrière militaire et se retira aux États-Unis.

A la fin de mai 1864, c'est-à-dire au moment où Leurs Majestés arrivaient en vue des côtes du

Mexique, tout le centre du pays était occupé aussi efficacement que pouvait l'être une contrée sillonnée de hautes montagnes et privée de voies de communication. Cependant, tout le Nord et dans le Sud les provinces de Guerrero, de Oajaca, de Chiapas, de Tabasco et de Yucatan, appartenaient encore aux libéraux, dont les généraux Negrete, Ortega, Patoni, Uraga, Arteaga, Porfirio Diaz et d'autres disposaient ensemble de 25 à 30.000 hommes.

Juarez et son gouvernement étaient à Monterey.

La Novara et *La Thémis* jetèrent l'ancre dans la baie de Vera-Cruz le 28 mai 1864.

Le spectacle éclairé par un soleil éblouissant, était superbe; tous les vaisseaux étaient pavoisés, les canons de la flotte française et du fort Saint-Jean d'Uloa saluaient; les cloches de nombreuses églises sonnaient à toute volée.

Le débarquement eut lieu le lendemain à 6 heures du matin.

Les troupes étaient rangées en bataille sur le môle. Leurs Majestés furent reçues par les autorités françaises et le général Almonte.

L'accueil parut froid parce que le vomito qui faisait de grands ravages, avait chassé de la ville les personnes en situation d'aller respirer ailleurs un air moins dangereux.

Mexique, tout le centre du pays était occupé aussi efficacement que pouvait l'être une contrée sillonnée de hautes montagnes et privée de voies de communication. Cependant, tout le Nord et dans le Sud les provinces de Guerrero, de Oajaca, de Chiapas, de Tabasco et de Yucatan, appartenaient encore aux libéraux, dont les généraux Negrete, Ortega, Patoni, Uraga, Arteaga, Porfirio Diaz et d'autres disposaient ensemble de 25 à 30.000 hommes.

Juarez et son gouvernement étaient à Monterey.

La Novara et *La Thémis* jetèrent l'ancre dans la baie de Vera-Cruz le 28 mai 1864.

Le spectacle éclairé par un soleil éblouissant, était superbe; tous les vaisseaux étaient pavoisés, les canons de la flotte française et du fort Saint-Jean d'Uloa saluaient; les cloches de nombreuses églises sonnaient à toute volée.

Le débarquement eut lieu le lendemain à 6 heures du matin.

Les troupes étaient rangées en bataille sur le môle. Leurs Majestés furent reçues par les autorités françaises et le général Almonte.

L'accueil parut froid parce que le vomito qui faisait de grands ravages, avait chassé de la ville les personnes en situation d'aller respirer ailleurs un air moins dangereux.

La place du port et les rues adjacentes étaient remplies de monde, mais on n'apercevait que des Indiens pauvrement vêtus.

L'Impératrice en fit la remarque avec tristesse. Sa Majesté subissait déjà sa première déception.

L'Empereur fit sur-le-champ publier le manifeste suivant :

« Mexicains! — Vous m'avez désiré; votre noble pays, par l'expression spontanée des vœux de la majorité, m'a élu pour veiller dorénavant sur ses destinées.

» La confiance réciproque qui nous anime sera couronnée d'un brillant résultat, si nous restons unis pour défendre courageusement les grands principes constituant les seuls fondements durables des sociétés modernes, c'est-à-dire la justice inviolable, l'égalité devant la loi, la liberté bien comprise, s'accordant avec la protection des personnes et des propriétés, le développement de la richesse nationale, l'amélioration de l'agriculture, des

mines et de l'industrie; et enfin, le libre développement de l'intelligence dans tout ce qui intéresse le bien public.

» Mexicains, l'avenir de votre beau pays est entre vos mains; quant à moi, je prends le sceptre avec confiance et tiendrai l'épée de l'honneur avec fermeté; unissons-nous pour atteindre le but commun, oublions les ombres du passé, ensevelissons les haines de parti: l'aurore de la paix et d'un bonheur mérité se lèvera radieux sur le nouvel Empire. »

Les souverains ne firent que traverser Vera-Cruz pour aller prendre le chemin de fer, qui n'était alors construit que jusqu'à Loma-Alta. A cet endroit, Leurs Majestés et le cortège impérial montèrent en voiture, pour n'arriver à Cordova qu'à 2 heures du matin; la route détremmée par les pluies, était à certains endroits en si mauvais état que les mules disparaissaient dans la boue jusqu'aux jarrets et les carrosses jusqu'aux moyeux de leurs roues. Le landau vermoulu qu'on s'était procuré

pour le transport de Leurs Majestés, se brisa plusieurs fois; il fallut le raccommoder avec des cordes.

Le 12 juin, l'Empereur et l'Impératrice entrèrent à Mexico, passant entre une double haie de troupes et sous une infinité d'arcs de triomphe.

Presque toutes les maisons étaient ornées de fleurs et de tentures; la foule qui encombrait les rues, composée de personnes de toutes conditions, poussait énergiquement les cris de : « Viva Emperador! Viva Emperatriz! »

L'Estafette, journal rédigé par un Français, M. Barrès, qui vivait au Mexique depuis une vingtaine d'années, et qui n'était pas grand partisan de l'intervention, rendit compte de l'entrée en ces termes :

« Ce qui a, plus encore que les démonstrations officielles, caractérisé la solennité du 12, c'est l'émotion des habitants de la capitale à la vue des jeunes princes et le soin minutieux qu'ils ont mis à les recevoir dignement.

» Dans ces mille détails de rubans, de courtines, de fleurs et d'illuminations, on remarquait partout un empressement affectueux à bien faire, comme

si chaque maison eût attendu quelqu'un de la famille, quelqu'un de cher ce jour-là. La main des femmes avait attaché partout quelque emblème de bonne espérance et de doux accueil.

» Nous avons été témoin de cinq ou six grandes entrées triomphales dans cette ville de Mexico; nous en avons vu de bruyantes et de tumultueuses, où les passions victorieuses éclataient en vociférations de haine contre les vaincus; en folles exigences et en menaces grossières; c'étaient des fêtes où l'insolence des partis triomphants se donnait libre carrière. On y remarquait une grande agitation, un grand bruit, des démonstrations sinistres, des illuminations qui finissaient par des incendies.

» Pas un seul cri de haine ne s'est fait entendre à la fête de dimanche. On ne poussait pas de clameurs, mais tous les vivats partaient de l'âme et arrivaient jusqu'au cortège comme l'écho d'une vive émotion intérieure.

» Dans les rues isolées, dans les quartiers éloignés du cortège, il était peu de demeures où l'on ne remarquât quelque signe extérieur de

réjouissance, des couronnes de verdure, des palmes, des chiffons flottants au vent. Pauvres démonstrations, mais toutes aussi significatives que celles des maisons opulentes. »

Si à partir de ce moment l'Empereur, le parti conservateur et le général Bazaine ne s'étaient laissé inspirer et guider que par une seule et même pensée; s'ils étaient restés bien unis et bien d'accord, le pays eût été promptement pacifié et l'Empire était fait.

Je n'affirmerai point que la tranquillité et la monarchie auraient duré éternellement. Le Mexique est trop la terre des surprises et les amis d'aujourd'hui y deviennent trop fréquemment les adversaires de demain, pour qu'on pût à cette époque surtout, quand il n'y avait pas encore de chemins de fer, garantir la stabilité de n'importe quel gouvernement; mais enfin, il serait incontestablement arrivé un moment où chacun aurait au moins eu la satisfaction de pouvoir se dire :
« Nous voici au bout de notre tâche. »

Le parti conservateur était moins nombreux que le parti libéral, mais il avait avec lui beaucoup de grands propriétaires et la presque totalité du clergé. Ses moyens d'action étaient donc considérables et il les offrait sincèrement, parce qu'il savait que seul il ne parviendrait jamais à reprendre le pouvoir.

Les grands propriétaires auxquels appartenaient des haciendas dont les territoires sont aussi vastes que des provinces d'États européens, faisaient à peu près ce qu'ils voulaient de leurs travailleurs; ils possédaient d'énormes revenus, dont ils ne dépensaient pas le quart, et pouvaient par conséquent contribuer de bien des manières au succès de leur cause.

Le clergé ne jouissait pas partout d'une très grande considération; néanmoins on peut juger de l'influence qu'il était capable d'exercer dans un pays où les blancs, libéraux et conservateurs, étaient tous des catholiques plus ou moins pratiquants, plus ou moins fanatiques, et où les Indiens formant les deux tiers de la population, n'avaient point changé depuis

l'an 1810, quand pour se venger des agents du fisc qui étaient venus arracher ses vignes, le curé Hidalgo, déployant la bannière de la vierge de Guadalupe, en souleva 20000 qui allèrent avec lui massacrer l'intendant de Guanajuato : commençant ainsi la révolution qui finit par renverser la domination espagnole.

Le maréchal Bazaine (il avait été élevé à cette dignité le 2 septembre) disposait de 30.000 hommes de troupes françaises et d'une flotte; de 25.000 hommes de troupes mexicaines, et il allait recevoir 8.000 Austro-Belges.

Les forces morales et matérielles ne manquaient donc pas; il ne s'agissait que de les conserver et de s'en bien servir.

Malheureusement, l'empereur Maximilien, qui avait le cœur vaillant, mais le caractère versatile et l'esprit peu pratique, ne tarda pas à écarter ses amis, pour courir après des adversaires qu'il n'avait aucune chance de rallier. Si ses idées

étaient libérales, il ne pouvait cependant pas oublier que la couronne lui avait été offerte par les conservateurs, et il devait d'autant moins commettre la faute de se séparer d'eux qu'ils étaient les seuls partisans de l'intervention et du régime monarchique.

Si Sa Majesté croyait pouvoir caresser le rêve de la formation d'un grand parti national, se groupant autour de l'Empire pour mettre fin aux guerres civiles qui ruinaient et dépeuplaient le pays depuis soixante ans, elle devait préparer cette évolution avec la plus grande circonspection, en n'essayant de l'amener que petit à petit, au fur et à mesure que son autorité s'affermirait.

Au lieu de cela, déplorablement conseillé par un entourage qui manifestait des opinions encore plus avancées que les siennes et qui ne connaissait absolument rien des affaires du Mexique, l'Empereur s'empressa d'abandonner les conservateurs et de nommer des ministres connus par leurs convictions libérales, attribuant le poste des affaires étrangères à Don Fernando Ramirez,

personnage très honorable et très capable, mais républicain ardent.

Ce revirement était particulièrement regrettable au moment où l'on attendait le nonce du Pape, qui venait négocier la grave et irritante question des biens ecclésiastiques.

Ces biens avaient une origine très ancienne :

Les compagnons et les successeurs de Fernand Cortez, soldats et moines, s'étaient partagé les terres conquises et avaient établi des usages ou rédigé des lois qui maintenaient les Indiens dans un véritable état de servitude. C'est ainsi qu'ils parvinrent à exécuter des travaux considérables, à construire des aqueducs transportant les eaux à plusieurs lieues de distance, et enfin à cultiver de vastes domaines qui leur assuraient d'immenses revenus.

Par la suite, avec leurs épargnes, les donations, le produit des dîmes et des droits paroissiaux, les églises et les couvents achetèrent d'autres propriétés.

Lorsque les corporations religieuses trouvèrent qu'elles avaient assez de terres, elles appliquèrent leurs fonds à des prêts hypothécaires, lesquels prirent bientôt de telles proportions que, suivant le rapport présenté en 1797 par l'évêque Abad y Queipo devant le conseil du Vice-Roi, ayant pour objet de défendre le privilège du clergé, qui était exempt de tout impôt, les capitaux placés sur hypothèques et appartenant aux chapellenies de Mexico, Puebla, Michoacan, Guadalajara, Durango, Monterey, Sonora, Oajaca et Yucatan, s'élevaient déjà à la somme de deux cent vingt-deux millions de francs.

Devenu très riche, le clergé se mêla de politique et employa ses capitaux à favoriser des pronunciamientos réactionnaires. Par représailles et afin de lui enlever ses armes, les libéraux promulgèrent les lois de 1856, 1859 et 1861, qui confisquaient et mettaient en vente tout ce qu'il possédait. Les ordres religieux furent dispersés ; un grand nombre de couvents devinrent des casernes, des magasins ou des ruines.

Au moment de l'intervention française, les pro-

priétés ecclésiastiques étaient toutes saisies, mais le gouvernement de Juarez n'était parvenu à en vendre qu'une partie; et de plus, beaucoup d'acquisitions n'étaient pas encore définitives, parce que les acquéreurs avaient négligé ou se trouvaient hors d'état de satisfaire aux conditions des contrats.

Les biens irrévocablement vendus ayant été généralement divisés et de nouveau aliénés, il ne pouvait, en ce qui les concernait, pas plus être question de revenir sur la spoliation dont se plaignait le clergé, qu'il ne fut question en France et en Belgique de revenir sur les ventes des biens nationaux confisqués en 1789.

Le Pape qui avait depuis près d'un an connaissance des engagements contractés par le manifeste du général Forey, ne pouvait pas raisonnablement charger le Nonce de réclamer l'annulation des faits accomplis; et il y avait par conséquent lieu d'espérer qu'en y mettant un peu de diplo-

matie, en offrant de laisser au clergé les propriétés non vendues et en tolérant le maintien de quelques corporations religieuses qui n'avaient pas été dispersées, on parviendrait à tomber d'accord sur un accommodement satisfaisant autant que possible tout le monde.

Cependant quatre ou cinq évêques qui étaient allés porter à Rome, de la part de monseigneur de Labastida, le double de la protestation insensée envoyée à Almonte, ne cessaient de répéter au Pape que le clergé mexicain comptait sur son intervention pour rentrer dans tout ce qu'on lui avait pris.

Pie IX, fort embarrassé et ne sachant quel parti prendre, ne se dépêchait pas d'envoyer le Nonce, qu'il avait promis en donnant sa bénédiction.

La nouvelle de la formation d'un ministère libéral, qui n'était déjà pas de nature à encourager les pensées de conciliation, venait de parvenir au Vatican, lorsque Don Fernando Ramirez

adressa à M. Aguilar une note très vive, datée du 22 juillet, par laquelle il ordonnait au Ministre de l'Empereur à Rome de signifier au Cardinal Antonelli que si l'envoyé du Saint-Père n'arrivait pas en temps opportun, muni des pouvoirs nécessaires, pour terminer une bonne fois avec les difficultés sans cesse renaissantes des affaires ecclésiastiques, Sa Majesté serait obligée d'agir par Elle-même et de dicter les mesures que réclamait la situation.

Après avoir fait expédier cette note, l'Empereur s'occupa de l'organisation de la Garde Palatine, de la rédaction d'un règlement de préséances, et de quelques embellissements à faire aux jardins de Chapultepec; puis Sa Majesté quitta Mexico le 13 pour entreprendre une tournée de deux mois à l'intérieur.

Sa Majesté visita Dolorès; Elle inscrivit son nom dans le livre d'or conservé à la maison où naquit Hidalgo.

A Queretaro, l'Empereur s'attendait à être reçu selon les usages mexicains, par le clergé précédé de l'Évêque. Monseigneur ne parut point; et quand on lui demanda l'explication de sa conduite, il se borna à répondre que le soin de sa santé l'avait obligé à se rendre à Mexico.

A Irapuato, Sa Majesté fit appeler et inviter à dîner le général Uruga, le même dont Marquez avait repoussé l'attaque quelques mois auparavant, et qui, à la suite d'un différend avec ses lieutenants, avait renoncé à son commandement et s'était retiré à Léon.

Après le repas, l'Empereur le nomma son aide de camp et Ministre d'État.

Sa Majesté rentra le 30 octobre à Mexico, où Elle fut encore accueillie avec de grandes démonstrations de joie.

Cependant, les journaux commentaient vivement le changement de politique, et une feuille satirique allait jusqu'à se permettre de publier une gravure représentant l'Empereur à cheval, foulant aux pieds les conservateurs et cherchant à prendre les libéraux au lasso.

Le clergé et beaucoup de conservateurs ne cachant plus leur mécontentement, l'Empereur et ses conseillers s'imaginèrent qu'il serait imprudent de laisser Marquez et Miramon à la tête de commandements importants. Ces deux généraux furent en conséquence mandés à la capitale et de là envoyés en mission en Europe : l'un à Berlin, l'autre à Constantinople et à Jérusalem.

A la fin de 1864, l'occupation du territoire avait encore été étendue :

Le 4 juillet, le général l'Hérillier était entré à Durango sans rencontrer de résistance. Néanmoins, les colonnes qu'il mettait en mouvement pour explorer les environs, avaient continuellement des engagements. Le 21 septembre, le colonel Martin du 2^e zouaves remporta au Cerro de Majoma une brillante victoire sur les divisions Patoni et Ortéga, fortes ensemble de 3500 hommes. Il fut tué dans l'engagement,

mais ses troupes ramenèrent à Durango 20 canons et 172 prisonniers.

Le 26 août, le général de Castagny s'était établi à Monterey, chassant devant lui Juarez, qui se réfugiait à Chihuahua.

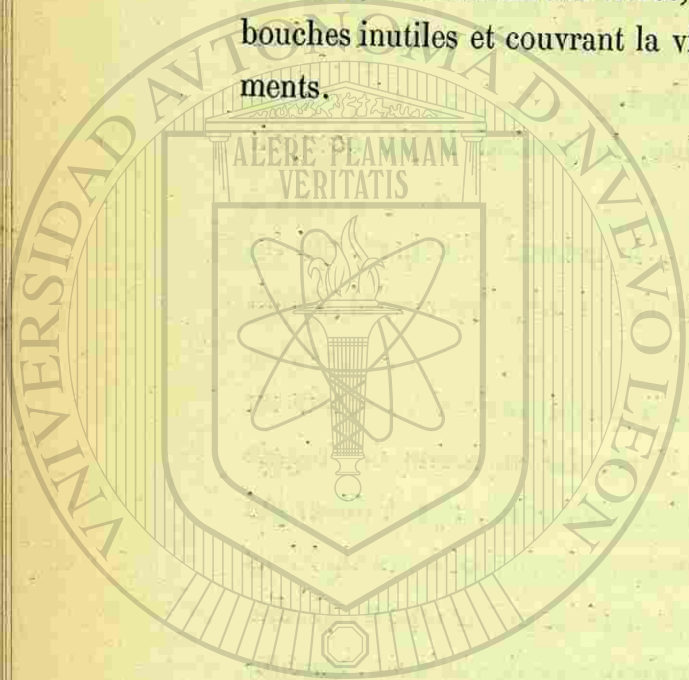
Le 26 septembre, le général Méjia occupait Matamoros.

Le 22 novembre, le colonel Clinchant, qui fut blessé, défaisait Artéaga à Xiquilpan et lui prenait 9 obusiers.

A la même date, il y avait malheureusement un accident dans le Nord. Le capitaine de frégate Gazielle, commandant du *Lucifer*, ayant débarqué à Altata avec une compagnie de tirailleurs algériens et deux obusiers, pour aider une troupe mexicaine de 400 hommes à s'emparer de Culiacan, rencontra l'ennemi en forces considérables. Les alliés ne tinrent pas et, après un combat de deux heures, le commandant français fut obligé de se rendre avec les 7 officiers et les 85 hommes qui lui restaient.

Dans les derniers jours de décembre, le général Courtois d'Hurbal commençait l'investissement

de Oajaca, où le général Porfirio Diaz, disposant de 7 à 8000 hommes, annonçait l'intention de se défendre, amoncelant des vivres, faisant sortir les bouches inutiles et couvrant la ville de retranchements.



Le 10 avril 1864, l'Empereur m'avait remis à Miramar ma nomination de lieutenant-colonel-commandant des deux bataillons de volontaires à recruter en Belgique.

Le 14 décembre, j'arrivai à Mexico avec les quatre premières compagnies, comprenant 21 officiers et 680 hommes.

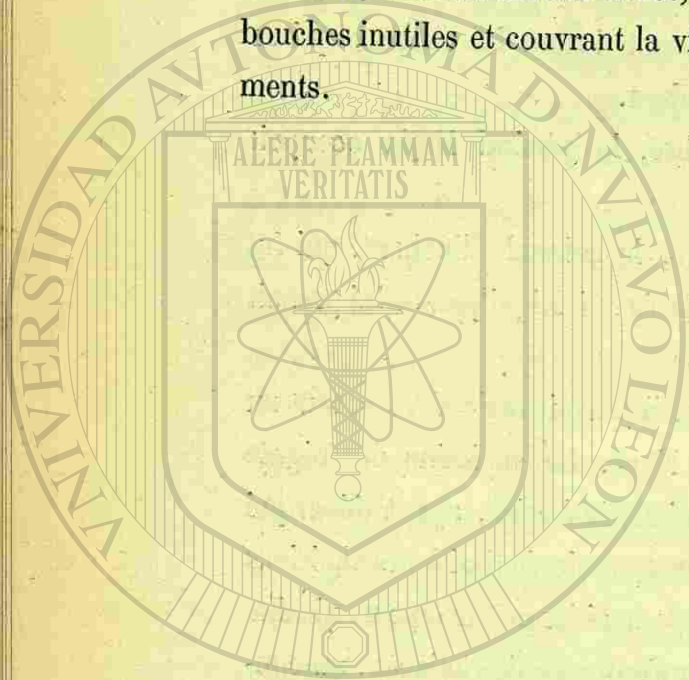
L'Empereur et l'Impératrice, accompagnés du maréchal Bazaine, firent au corps l'honneur de venir à sa rencontre.

Le soir, les officiers français invitèrent les officiers belges à un punch, où nous fûmes accueillis avec la plus affectueuse cordialité.

Les premières compagnies autrichiennes arrivèrent avec le général comte de Thun, peu de temps après.

Les autres détachements de la brigade austro-belge débarquèrent à Vera Cruz à la fin du mois ou au commencement de janvier.

de Oajaca, où le général Porfirio Diaz, disposant de 7 à 8000 hommes, annonçait l'intention de se défendre, amoncelant des vivres, faisant sortir les bouches inutiles et couvrant la ville de retranchements.



Le 10 avril 1864, l'Empereur m'avait remis à Miramar ma nomination de lieutenant-colonel-commandant des deux bataillons de volontaires à recruter en Belgique.

Le 14 décembre, j'arrivai à Mexico avec les quatre premières compagnies, comprenant 21 officiers et 680 hommes.

L'Empereur et l'Impératrice, accompagnés du maréchal Bazaine, firent au corps l'honneur de venir à sa rencontre.

Le soir, les officiers français invitèrent les officiers belges à un punch, où nous fûmes accueillis avec la plus affectueuse cordialité.

Les premières compagnies autrichiennes arrivèrent avec le général comte de Thun, peu de temps après.

Les autres détachements de la brigade austro-belge débarquèrent à Vera Cruz à la fin du mois ou au commencement de janvier.

Le Nonce, monseigneur Meglia, archevêque de Damas *in partibus*, arriva à Mexico le 7 décembre 1864.

Reçu par l'Empereur le 10, il remit à Sa Majesté la lettre du Pape suivante :

« Sire, — quand au mois d'avril dernier, avant de prendre les rênes du nouvel Empire du Mexique, Votre Majesté voulut se rendre dans notre capitale, pour vénérer le tombeau des saints Apôtres et recevoir la bénédiction apostolique, nous lui fîmes part de la profonde douleur qui remplissait notre âme à la vue du lamentable état où les bouleversements sociaux de ces dernières années avaient réduit tout ce qui touche à la religion, chez la nation mexicaine. Dès avant cette

époque et plus d'une fois, nous avons élevé là-dessus des plaintes, dans des actes publics et solennels, protestant contre la loi inique appelée de Réforme, qui renversait les droits les plus inviolables de l'Église et outrageait l'autorité de ses pasteurs; contre l'usurpation des biens ecclésiastiques et la dilapidation du patrimoine sacré; contre l'injuste suppression des ordres religieux; contre les fausses maximes qui blessaient directement la sainteté de la religion catholique; enfin, contre beaucoup d'autres attentats commis au préjudice non seulement des personnes sacrées, mais encore du ministère pastoral et de la discipline de l'Église.

» Aussi Votre Majesté a-t-elle dû facilement comprendre combien nous avons été heureux de voir, grâce à l'établissement du nouvel Empire, poindre l'aurore de jours pacifiques et prospères pour l'Église du Mexique. Cette joie a grandi quand nous vîmes appelé à cette couronne un Prince de famille catholique et qui avait donné tant de preuves de sa religieuse piété. Aussi vive fut l'allégresse des dignes évêques mexicains qui,

quittant la capitale de la chrétienté, où ils ont laissé tant d'exemples de leur abnégation et de leur filial dévouement envers notre personne, eurent le bonheur d'être les premiers à offrir leur hommage sincère au souverain élu de leur patrie, et de recevoir de sa propre bouche les assurances les plus flatteuses de la résolution énergique où il était de réparer les torts faits à l'Église et de réorganiser les éléments bouleversés de l'administration civile et religieuse. La nation mexicaine, elle aussi, salua avec une joie indicible l'avènement au trône de Votre Majesté, appelée par le désir unanime d'un peuple qui jusqu'alors avait été contraint de gémir sous le joug d'un gouvernement anarchique et de pleurer sur les ruines et les désastres de la religion catholique, sa première gloire en tout temps et le fondement de sa prospérité.

Sous ces heureux auspices, nous attendions de jour en jour les premiers actes du nouvel Empire, persuadé qu'on donnerait à l'Église outragée avec tant d'impiété par la révolution, une prompte et juste réparation, soit en révoquant les lois qui

l'avaient réduite à un état d'oppression et de servitude, soit en en promulguant d'autres propres à suspendre les effets désastreux d'une administration impie. Déçu jusqu'à présent dans nos espérances (la cause en est due peut-être aux difficultés qui se rencontrent lorsqu'il s'agit de réorganiser une société depuis longtemps bouleversée), nous ne pouvons nous empêcher de nous adresser à Votre Majesté et d'en appeler à la droiture de ses intentions, à l'esprit catholique dont Elle a donné des preuves éclatantes en d'autres occasions, aux promesses qu'Elle nous a faites de protéger l'Église, et nous avons la confiance que cet appel, pénétrant jusque dans son noble cœur, produira les fruits que nous attendons de Votre Majesté. Elle voit bien que si l'Église est toujours entravée dans l'exercice de ses droits sacrés, si l'on ne révoque pas les lois qui l'empêchent d'acquiescer et de posséder, si l'on continue à détruire les églises et les couvents, si de la main des acquéreurs on accepte le prix des biens de l'Église, si on donne une autre destination aux édifices sacrés, si on ne permet point aux religieux de

reprendre leur habit et de vivre en communauté, si les religieuses sont contraintes de mendier leurs aliments et de vivre dans des réduits pauvres et malsains, si l'on permet aux journaux d'insulter impunément les pasteurs, d'attaquer la doctrine de l'Église catholique, le scandale pour les fidèles et le dommage pour la religion resteront les mêmes et peut-être deviendront plus grands encore.

» Ah! Sire, au nom de cette foi et de cette piété qui sont l'ornement de votre Auguste Famille, au nom de cette Église dont Jésus-Christ, malgré notre indignité, nous a constitué le chef suprême et le pasteur, au nom du Dieu tout-puisant qui vous a choisi pour gouverner cette nation catholique dans le seul but d'en guérir les plaies et de remettre en honneur la très sainte religion, nous vous en conjurons, mettez la main à l'œuvre, laissez de côté toute considération humaine, et guidé par une prudence éclairée et par le sentiment chrétien, essuyez les larmes d'une partie si intéressante de la famille catholique, et par une telle conduite rendez-vous digne des bénédictions

de Jésus-Christ, le Prince des Pasteurs. A cette fin et pour seconder davantage vos propres désirs, nous vous envoyons notre représentant, qui vous confirmera de vive voix la peine que nous ont occasionnée les tristes nouvelles qui nous sont parvenues jusqu'à ce jour, et vous fera mieux connaître encore quelle a été notre intention et notre but en l'accréditant près de Votre Majesté. Nous l'avons chargé à la fois, et de demander en notre nom à Votre Majesté la révocation des lois funestes qui oppriment l'Église depuis si longtemps, et de préparer, avec la coopération des Évêques et, là où ce serait nécessaire, avec le concours de notre autorité apostolique, la réorganisation entière et désirée des affaires ecclésiastiques.

» Votre Majesté sait très bien que pour réparer efficacement les maux occasionnés par la révolution et pour rendre au plus tôt des jours heureux à l'Église, il faut avant tout que la religion catholique, à l'exclusion de tout autre culte dissident, continue à être la gloire et le soutien de la nation mexicaine; que les Évêques soient

entièrement libres dans l'exercice de leur ministère pastoral; que les ordres religieux soient rétablis et réorganisés, conformément aux instructions et aux pouvoirs que nous avons donnés; que le patrimoine de l'Église et les droits qui s'y rattachent soient sauvegardés et protégés; que personne n'obtienne la faculté d'enseigner et de publier des maximes fausses et subversives; que l'enseignement tant public que privé soit dirigé et surveillé par l'autorité ecclésiastique; et qu'enfin soient brisées les chaînes qui jusqu'à présent ont retenu l'Église sous la dépendance et l'arbitraire du gouvernement civil.

» Si l'édifice religieux vient à être rétabli sur de telles bases, comme nous ne voulons pas en douter, Votre Majesté donnera satisfaction à l'un des plus grands besoins, à l'une des plus vives aspirations du peuple si religieux du Mexique; Elle calmera nos inquiétudes et celles de cet illustre épiscopat; elle ouvrira le chemin à l'éducation d'un clergé savant et zélé, ainsi qu'à la réforme morale de ses sujets; de plus, elle donnera un exemple éclatant aux autres gouvernements des républi-

ques américaines, où bien des regrettables vicissitudes ont éprouvé l'Église; enfin, Elle travaillera efficacement, sans aucun doute, à la consolidation de son propre Trône, à la gloire et à la prospérité de sa Famille Impériale.

» C'est pour cela que nous recommandons à Votre Majesté le Nonce Apostolique qui aura l'honneur de lui présenter notre lettre confidentielle. Que Votre Majesté daigne l'honorer de sa confiance et de sa bienveillance, pour lui rendre plus facile l'accomplissement de la mission qui lui est confiée. Qu'elle veuille bien aussi accorder une égale confiance aux très dignes Évêques du Mexique, afin qu'animés comme ils le sont de l'esprit de Dieu, et désireux du salut des âmes, ils puissent avec joie et courage, entreprendre, en ce qui les concerne, l'œuvre difficile de la restauration et concourir ainsi au rétablissement de l'ordre social.

» En attendant, nous ne cesserons d'adresser chaque jour nos humbles prières au Père des lumières et au Dieu de toute consolation, afin que les obstacles une fois brisés, les conseils des enne-

mis de tout ordre social et religieux dissipés, les passions politiques calmées, et la pleine liberté rendue à l'Épouse de Jésus-Christ, la nation mexicaine puisse saluer, dans la personne de Votre Majesté, son père, son régénérateur, sa plus belle et plus impérissable gloire.

» Dans la confiance où nous sommes de voir pleinement remplir ces vœux les plus ardents de notre cœur, nous donnons à Votre Majesté et à son Auguste Épouse la bénédiction apostolique.

» Donné à Rome, en notre palais apostolique du Vatican, le 18^e jour d'octobre 1864. »

Après avoir lu ce document qui ne laissait, il faut le reconnaître, que peu d'espoir d'arrangement, l'Empereur invita le Nonce à passer au palais le 12. Sa Majesté exposa à monseigneur Méglia les exigences que comportait la solution de la question et lui remit une note en 9 articles qui les rappelaient sommairement :

« 1^o Le Gouvernement mexicain tolérera tous les

cultes qui étaient prohibés par les anciennes lois du pays, mais il accordera sa protection spéciale à la religion catholique, apostolique et romaine, comme Religion d'État.

» 2^o Le trésor public pourvoira aux frais du culte et paiera ses ministres de la même manière, dans la même proportion et au même titre que les autres services civils de l'État.

» 3^o Les ministres du culte catholique administreront les sacrements et exerceront leur ministère gratuitement, sans qu'ils aient la faculté de rien recouvrer et sans que les fidèles soient dans l'obligation de payer des gages, des émoluments ou quoi que ce soit, à titre de droits de paroisse, dispenses, dîmes, primes ou autre chose.

» 4^o L'Église fait cession au Gouvernement de tous ses revenus provenant des biens ecclésiastiques nationalisés sous l'administration de la République.

» 5^o L'Empereur Maximilien et ses successeurs sur le Trône, jouiront à perpétuité, vis-à-vis de l'Église mexicaine, de droits équivalents à ceux qui étaient concédés aux rois d'Espagne vis-à-vis des Églises d'Amérique.

» 6° Le Saint-Père, d'accord avec l'Empereur, déterminera quels sont ceux des ordres religieux éteints pendant la République qui doivent être rétablis, et l'on spécifiera la manière et les conditions dans lesquelles ils pourront subsister.

» Les communautés de religieuses qui existent de fait aujourd'hui, pourront être maintenues, mais avec défense de recevoir des novices, jusqu'à ce que le Pape, d'accord avec l'Empereur, se soit prononcé sur leur mode et leurs conditions d'existence.

» 7° Juridiction du clergé.

» 8° Dans les lieux où l'on jugera convenable de le faire, l'Empereur chargera du registre civil des naissances, mariages et décès, des prêtres catholiques, qui devront s'acquitter de cette mission comme fonctionnaires de l'ordre civil.

» 9° Cimetières. »

Le Nonce s'emporta, et devenant tout à coup beaucoup plus positif que le Pape, il répondit qu'il n'avait pas de pouvoirs pour traiter ces questions, qu'il n'était venu que pour demander le retrait

des lois de réforme, le rétablissement des ordres religieux et la restitution des couvents. Il protesta contre l'article premier, qui était, disait-il, contraire aux doctrines de l'Église, ainsi qu'aux sentiments de la Nation Mexicaine.

Le 24 décembre, le Ministre de la Justice, P. Escudero, écrivit au Nonce la lettre suivante :

« Monseigneur. — Comme V. Ex. m'a déclaré, dans notre dernière entrevue, ainsi qu'elle l'a répété du reste aujourd'hui à S. M. l'Impératrice, que faute d'instructions nécessaires pour traiter sur les neuf points proposés dans le but d'aplanir les difficultés qui existent entre l'État et l'Église mexicaine, elle devait en référer à la Cour de Rome, S. M. l'Empereur se trouve dans la pénible nécessité de dicter les mesures que lui commandent sa conscience et ses devoirs, dans la situation actuelle. »

» Mais, comme le manque d'instructions de

V. Ex. doit être cause des mesures ultérieures que prendra Sa Majesté, Elle désire que ce fait soit constaté par écrit; et je viens prier V. Ex. de bien vouloir m'écrire en réponse à cette note, ce qu'elle a daigné m'exprimer plusieurs fois de vive voix.

» Je profite, etc...

» *Le Ministre de la Justice,*

» P. ESCUDERO. »

Le lendemain 25, le Nonce adressait au Ministre de la Justice une note qui se terminait ainsi :

« ... J'ai fait observer à Sa Majesté et à V. Ex. que le Saint-Siège avait pu d'autant moins me donner des instructions sur les points dont il s'agit, qu'il ne pouvait pas supposer que le Gouvernement Impérial les proposerait et consommerait ainsi l'œuvre commencée par Juarez. J'ai déclaré à Sa Majesté et à V. Ex. que jamais à Rome je

n'avais entendu parler d'un semblable projet, ni par Sa Sainteté, ni par son Secrétaire d'État, ni par aucune personne attachée à la Cour pontificale, et que j'étais persuadé que le ministre Aguilar n'en avait jamais causé avec le Saint-Père, car dans le cas contraire, il m'aurait donné d'autres instructions. Je passe, monsieur le Ministre, par-dessus beaucoup d'autres réflexions, que je me suis permis de soumettre à la haute intelligence de S. M. l'Impératrice avec une franchise toute épiscopale, et je me vois contraint de répéter à V. Ex. que ne pouvant traiter sur les bases du projet en discussion, je me limiterai à les transmettre par le prochain courrier au gouvernement du Saint-Siège, et que pour le reste, je dois m'en rapporter entièrement à la lettre du Saint-Père à l'Empereur.

» J'ose m'adresser à V. Ex. pour l'inviter à supplier en mon nom Sa Majesté, si dévouée au Saint-Père, de ne prendre aucune résolution contraire à l'Église et à ses lois, de ne point augmenter l'affliction d'un Pontife si bon et si cruellement éprouvé, mais d'attendre l'oracle de

Sa Béatitude, qui ne peut être qu'à l'avantage de la religion et pour le plus grand bien de l'Empereur et de l'Empire.

» J'ai l'honneur, etc.

» *Le Nonce Apostolique,*

» P. F. ARCHEVÊQUE DE DAMAS. »

Le 27 décembre, l'Empereur écrivit au Ministre de la Justice une lettre que Sa Majesté fit insérer au journal officiel :

« Mon cher ministre Escudero,

» Afin d'aplanir les difficultés qui ont été soulevées au sujet des Lois dites de Réforme, Nous nous sommes proposé d'adopter de préférence un moyen qui, tout en donnant satisfaction aux justes exigences du pays, devait avoir pour effet de rétablir, pour tous les habitants de l'Empire, la tranquillité dans les esprits et le calme dans les

consciences. Dans ce but, Nous nous sommes occupé, étant à Rome, d'ouvrir des négociations avec le Saint-Père, comme chef universel de l'Église catholique.

» Le Nonce apostolique est arrivé à Mexico; mais, à Notre grande surprise, il a déclaré qu'il manquait d'instructions pour négocier, et qu'il devait en attendre de Rome.

» La situation difficile qui se prolonge depuis plus de sept mois, et qui Nous a coûté de si grands efforts, n'admet plus de retard. Cette situation exige un prompt dénouement. En conséquence, Nous vous chargeons de Nous proposer immédiatement des mesures, qui devront avoir pour effet :

» Que la justice soit rendue sans égard à la qualité des personnes;

» Que les intérêts légitimes créés par les dites Lois de Réforme soient garantis, sans préjudice des dispositions à prendre pour redresser les injustices et les excès auxquels ces Lois ont donné lieu;

» Qu'il soit pourvu à l'entretien du culte et à la protection des intérêts sacrés placés sous la sauvegarde de la religion;

» Enfin, que les sacrements s'administrent, et que les autres fonctions du ministère ecclésiastique s'exercent dans tout l'Empire, gratuitement et sans charges pour les populations.

» A cet effet, vous Nous proposerez tout d'abord un plan pour la revision des opérations du désamortissement des biens ecclésiastiques. Ce plan devra avoir pour base la ratification des opérations légitimes exécutées sans fraude et conformément aux Lois, qui ont décrété l'abolition de la mainmorte et fait passer ces biens dans le domaine de la Nation.

» Enfin, vous vous guiderez d'après les principes les plus larges et les plus libéraux de la tolérance religieuse, sans perdre de vue que la religion de l'État est la religion Catholique, Apostolique et Romaine.

» MAXIMILIEN.

» Par l'Empereur

» *Le Ministre d'État,*

» VELASQUEZ DE LEÓN.»

La correspondance continua sur ce ton jusqu'au mois d'avril ; le Nonce demanda alors ses passeports et s'en alla.

Ne dirait-on pas que ces négociations ont été engagées et conduites de part et d'autre, avec le désir de les faire avorter ?

Quand il y avait tant de questions brûlantes à traiter, pourquoi l'Empereur reprenant l'idée du général Forey, venait-il parler de la tolérance de tous les cultes ? Il n'y avait pas au Mexique un seul israélite, et les quelques protestants anglais, américains ou allemands ne demandaient pas du tout qu'on leur construisît des chapelles ; ils se contentaient parfaitement de lire le dimanche un chapitre de la Bible en famille.

D'un autre côté, que faut-il penser de l'intransigeance des Archevêques et Evêques Mexicains, qui après avoir excité Pie IX à se constituer l'interprète de leurs incroyables prétentions, instiguaient encore le Nonce à se montrer plus intraitable que le Pape ?

Sont-ils satisfaits aujourd'hui? Tous les biens ont été vendus, les couvents sont interdits, et le clergé ne peut plus sortir des églises en costume ecclésiastique, pas même en soutane; il n'est autorisé à circuler qu'en habits laïques!

L'Impératrice dont les illusions commençaient à s'évanouir et qui sentait les inconvénients de la brouille avec le clergé, écrivait le 5 janvier 1865 à une de ses amies d'Europe :

« Je ne sais si vous êtes au fait que le Saint-Père, qui a le caractère enjoué, dit souvent de lui-même qu'il est jettatore. Eh bien! c'est positif; depuis que son envoyé a mis le pied sur notre sol, nous n'avons eu que des déboires, et nous en attendons un nombre qui ne sera pas moindre dans un avenir prochain. L'énergie et la persévérance ne nous manquent pas; mais je me demande si les difficultés de toutes espèces continuant de la sorte, il y aura possibilité d'en sortir. »

Les Conservateurs devenaient de jour en jour de plus en plus indifférents; et comme un malheur n'arrive jamais seul, une mésintelligence qui prit plus tard de grandes proportions ne tarda pas à apparaître entre l'empereur Maximilien et le maréchal Bazaine.

Si la France suivant du reste l'usage pratiqué par toutes les grandes Puissances, avait bien fait d'inscrire dans le traité de Miramar, que le commandement des places et la direction des opérations militaires reviendraient en toutes circonstances au commandant français, quel que fût son grade, l'application de ce principe exigeait cependant des ménagements, qui ne furent pas toujours observés.

Les officiers mexicains étaient d'origines très variées. Il y en avait d'instruits et fort honorables, ayant parcouru des carrières régulières; d'autres, qui ne manquaient pas de qualités, étaient rapidement parvenus à des grades élevés grâce à une succession de pronunciamientos réussis; on en voyait aussi dont les débuts avaient été le vol et le brigandage; et enfin, il s'en trouvait quelques-uns, et ce n'étaient pas les moins

bons, qui s'étant eux-mêmes transformés de propriétaires riches et considérés en colonels, avaient organisé des corps de cavalerie et pris la campagne, autant par goût d'aventures que par convictions politiques.

Les distinctions étaient, à la vérité, très difficiles à faire, mais néanmoins, avec un peu de soins, on aurait pu éviter de froisser des susceptibilités plus ou moins justifiées, qui s'empressaient de porter leurs plaintes à l'Empereur.

Les Conseillers étrangers qui prenaient à tort et à travers parti pour les Mexicains et qui perdaient complètement de vue qu'ayant écarté les Conservateurs, il fallait au moins chercher à rester en bons termes avec l'armée française et le Maréchal, excitaient Sa Majesté à entretenir avec le commandant en chef, une correspondance qui prit bientôt un caractère fort aigre. A propos de questions de personnes, on en vint à parler des opérations, à critiquer leurs lenteurs et leurs résultats ; les ripostes devinrent aussi vives que les attaques ; la presse eut vent des démêlés, elle en répandit le bruit, et ses articles envenimèrent la situation.

Le 1^{er} janvier 1865, on s'entretenait beaucoup du prochain départ du Maréchal pour Oajaca, où tout semblait annoncer une répétition du siège de Puebla.

Après avoir offert mes souhaits de nouvel an à Leurs Majestés, je dis à l'Empereur que le régiment se sentait très honoré du titre de Garde de l'Impératrice ; qu'il était très flatté du service qu'il faisait au Palais de Mexico et à l'Alcazar de Chapultepec ; mais qu'il serait plus heureux encore si Leurs Majestés voulaient consentir à ce qu'il devint une Légion employée comme les autres troupes à la pacification du pays.

L'Empereur me répondit qu'il approuvait ma demande et que je pouvais aller dire de sa part au commandant en chef que j'étais à son entière disposition.

bons, qui s'étant eux-mêmes transformés de propriétaires riches et considérés en colonels, avaient organisé des corps de cavalerie et pris la campagne, autant par goût d'aventures que par convictions politiques.

Les distinctions étaient, à la vérité, très difficiles à faire, mais néanmoins, avec un peu de soins, on aurait pu éviter de froisser des susceptibilités plus ou moins justifiées, qui s'empressaient de porter leurs plaintes à l'Empereur.

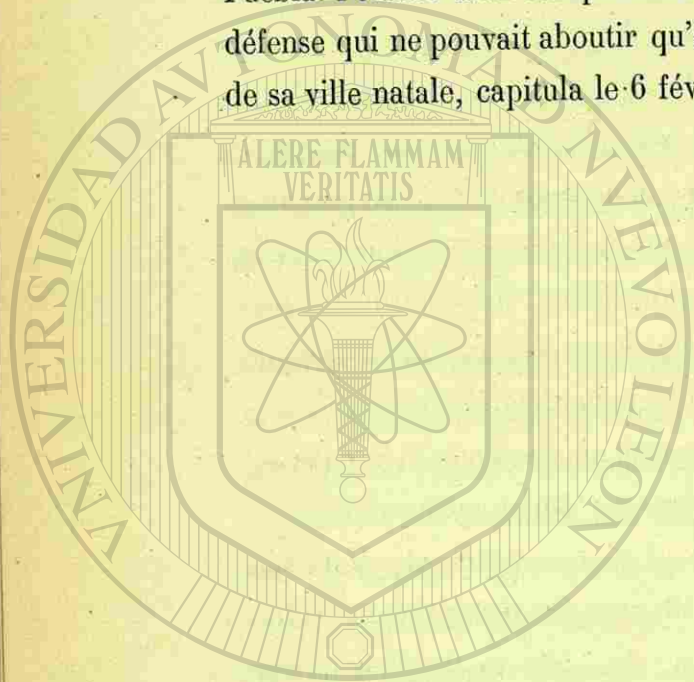
Les Conseillers étrangers qui prenaient à tort et à travers parti pour les Mexicains et qui perdaient complètement de vue qu'ayant écarté les Conservateurs, il fallait au moins chercher à rester en bons termes avec l'armée française et le Maréchal, excitaient Sa Majesté à entretenir avec le commandant en chef, une correspondance qui prit bientôt un caractère fort aigre. A propos de questions de personnes, on en vint à parler des opérations, à critiquer leurs lenteurs et leurs résultats ; les ripostes devinrent aussi vives que les attaques ; la presse eut vent des démêlés, elle en répandit le bruit, et ses articles envenimèrent la situation.

Le 1^{er} janvier 1865, on s'entretenait beaucoup du prochain départ du Maréchal pour Oajaca, où tout semblait annoncer une répétition du siège de Puebla.

Après avoir offert mes souhaits de nouvel an à Leurs Majestés, je dis à l'Empereur que le régiment se sentait très honoré du titre de Garde de l'Impératrice ; qu'il était très flatté du service qu'il faisait au Palais de Mexico et à l'Alcazar de Chapultepec ; mais qu'il serait plus heureux encore si Leurs Majestés voulaient consentir à ce qu'il devint une Légion employée comme les autres troupes à la pacification du pays.

L'Empereur me répondit qu'il approuvait ma demande et que je pouvais aller dire de sa part au commandant en chef que j'étais à son entière disposition.

Le 24, je partis pour Oajaca, escortant un convoi de munitions de siège, qui n'alla pas plus loin que Puebla. Porfirio Diaz comprenant l'inutilité d'une défense qui ne pouvait aboutir qu'à la destruction de sa ville natale, capitula le 6 février.



Nommé Commandant supérieur de la province de Michoacan, je quittai Mexico le 6 mars 1865, à la tête de dix compagnies, un escadron de dragons indigènes et deux obusiers de montagne servis par des artilleurs mexicains.

Deux compagnies étaient retenues à Tacubaya, pour garder l'Alcazar de Chapultepec.

Étant en marche, une dépêche du Maréchal m'avertissait le 12, que les dernières nouvelles reçues de Morelia, le décidaient à maintenir provisoirement les troupes françaises dans cette place, et m'invitait à aller réoccuper Zitacuaro, dont la garnison Impérialiste de 200 hommes venait d'être surprise et presque entièrement détruite, par les bandes d'Ugalde et du curé Traspénâ. (Pl.I.)

Cet ordre étant exécuté, je désignai le capitaine

comte Visart de Bocarmé pour tenir la place avec 2 compagnies auxquelles j'adjoignis un peloton de cavalerie du corps de Lamadrid.

Après avoir fait mettre la localité dans un commencement d'état de défense et indiqué au capitaine Visart comment il devait compléter le travail, en organisant un réduit, je repris, le 25, le chemin de Morelia où j'arrivai le 30.

Des rapports venus de Patzcuaro, signalant la présence de forces considérables au nord d'Uruapan, le colonel de Potier organisa trois colonnes, qu'il mit en mouvement le 3 avril :

La colonne commandée par le major Tydgadt était composée de 4 compagnies, fortes de 16 officiers et de 251 hommes, d'un demi-escadron de dragons et d'un obusier.

La deuxième colonne, sous ordres, se composait également de 4 compagnies, fortes de 19 officiers et 292 hommes, d'un demi-escadron de dragons et d'un obusier.

La troisième colonne, commandée par le colonel

de Potier, se composait de 700 hommes du 81^e de ligne, d'un escadron du 5^e hussards, d'une section d'artillerie et de 40 chevaux de la garde municipale de Morelia.

Une compagnie auxiliaire comprenant les hommes de la légion les moins propres à supporter immédiatement les fatigues d'une campagne, devait rester à Morelia.

Conformément aux instructions qu'il avait reçues, le major Tydgadt occupa Tacambaro le 8. (Pl. II.)

Les deux autres colonnes destinées à chercher l'ennemi, arrivèrent ensemble à Patzcuaro le 4.

Régulès qui disposait de 3000 hommes et de quelques canons, était du côté de Zacapu.

Le 6, le colonel de Potier marcha dans cette direction, en contournant le lac par l'est, tandis que je me dirigeais sur Comanga par l'ouest.

L'ennemi remonta au nord et s'esquiva vers le lac de Cuitzéo, en passant par Huaniquéo.

La colonne de Potier le suivit.

Le 7, j'avais dépassé Tecacho, lorsque je reçus une dépêche du colonel de Potier, datée de Capacho, m'annonçant que l'ennemi qui marchait rapidement, se dirigeait par Cuitzéo vers Querendaro, avec l'intention évidente de tomber sur Morelia.

Il s'agissait donc, sans cesser de chercher à atteindre l'adversaire, d'intercepter la route conduisant au chef-lieu du département.

Je continuai à marcher toute la journée et toute la nuit suivant, m'emparant des convois de mulets que je rencontrais, pour décharger mes hommes de leur sac, et ne m'arrêtant que de temps en temps, pour faire du café.

En arrivant le 8, à onze heures du matin, à l'hacienda de la Goletta, nous vîmes la poussière de la colonne ennemie, qui ayant été avertie de notre présence abandonnait son projet et disparaissait vers le sud.

Le 9, le colonel de Potier me rejoignit. Les deux colonnes très fatiguées rentrèrent à Morelia le même jour.

Le surlendemain 11 avril, vers 10 1/2 heures du soir, je me promenais sur la place d'Armes de Morelia, lorsque je vis arriver au galop, conduits par un cavalier de nos avant-postes, une dizaine de dragons en tête desquels je reconnus un des maréchaux des logis du demi-escadron de la colonne Tydgadt.

Ce sous-officier me déclara que Tacambaro avait été attaqué à l'improviste le matin à 5 heures, par des forces nombreuses, et que lui et ses hommes s'étaient sauvés au moment où les Belges se réfugiaient dans l'église. Il ajoutait qu'étant parvenu au sommet d'une montagne, à un peu plus d'une lieue de l'endroit, il avait vu l'église en feu. Cependant la lutte continuait, car on entendait toujours le canon.

Je fus à l'instant chez le colonel de Potier et lui

demandai l'autorisation d'aller au secours de mes compagnies, avec les troupes dont je disposais.

Le Commandant supérieur me répondit : « Partez ; je vous suivrai demain matin avec le 81^e. »

A minuit nous étions en marche. (Pl. II.)

Au point du jour nous rencontrâmes successivement plusieurs Indiens et un haciendado qui nous renseignèrent tous à peu près dans les mêmes termes : « Le combat avait duré longtemps, mais après avoir subi de grandes pertes et ne pouvant plus tenir dans l'église qui brûlait, les Belges s'étaient rendus. »

Je continuai cependant à avancer, en n'arrêtant la colonne qu'une heure à Undameo et à Acuitzéo.

Le soir vers 10 heures, je n'étais plus qu'à douze kilomètres de Tacambaro et mon avant-garde venait d'échanger quelques coups de feu avec un poste ennemi qui se repliait, quand un Indien m'apporta une dépêche du colonel de Potier. Celui-ci me prévenait qu'il ne pouvait quitter Morelia que le 13, et m'invitait à me retirer sur Undameo, où je le trouverais.

Étant précisément à hauteur d'un emplacement favorable, je déployai la colonne en carré, comme pour bivouaquer, en prescrivant d'allumer les feux, sans détacher des sacs les bidons et les marmites.

Lorsque les feux furent en train, je fis reprendre les armes sans bruit et portai les troupes en arrière.

A une lieue de là, j'avais remarqué en passant, une forte position où je fis bivouaquer.

Le lendemain 13, nous campions près d'Undameo.

Le colonel de Potier arriva avec sa colonne le 14.

Mes hommes étant épuisés, je renvoyai trois compagnies à Morelia, n'en conservant qu'une, pour aller avec le colonel de Potier et moi à Tacambaro, où nous entrâmes le 16.

A notre approche, l'ennemi avait évacué la place, en y laissant nos blessés, ainsi que 44 des siens.

Les officiers et soldats prisonniers avaient été

dirigés sur Huetamo, dans les Terres chaudes du Pacifique, le jour même du désastre.

La ville portait les traces de l'engagement ; les ruines de l'église fumaient encore.

Le major Tydgadt s'était laissé surprendre, on ne peut le nier ; il avait négligé d'occuper la hauteur qui dominait le réduit, et au moment de l'attaque ses troupes n'étaient point dans l'ordre de rassemblement que commandaient les circonstances. Malgré ces fautes, la résistance n'en fut pas moins digne d'admiration.

J'adressai au régiment l'ordre ci-après :

« Tacambaro, 16 avril 1865.

» Quatre compagnies du corps viennent de combattre héroïquement pour défendre le poste qui leur avait été confié.

» Entourées par un ennemi dix fois supérieur en nombre et enveloppées par l'incendie, elles ont lutté cinq heures avant de succomber.

» Les pertes en tués et blessés sont sérieuses, mais la mort de tant de braves officiers, sous-officiers et soldats, nous laisse au moins le souvenir d'un fait d'armes glorieux, auquel nous penserons tous, la première fois que nous rencontrerons l'ennemi.

» Le 11, à 5 heures du matin, le major Tydgadt ayant sous ses ordres quatre compagnies de son bataillon fortes de 251 hommes, un obusier de montagne et 38 chevaux de la cavalerie mexicaine, a été attaqué par les forces réunies de Régulès et de Pueblita, au nombre de 3000 hommes qui disposaient de quatre pièces d'artillerie.

» Après avoir défendu le village autant que cela était possible, le major s'est retiré dans l'église, où il a prolongé la résistance.

» L'ennemi avait envahi toutes les maisons et mis deux pièces en batterie derrière les angles de la place du marché. Une autre pièce établie sur un mamelon qui domine Tacambaro, dirigeait un feu plongeant sur le réduit.

» Nos compagnies firent plusieurs sorties et repoussèrent chaque fois les assaillants à la baïon-

nette ; le capitaine Delannoy, le lieutenant Palmaert, les sous-lieutenants Petit et Van den Busch, le sergent-major Delplace, le sergent d'Autrebande et les quatre clairons sonnait la charge, ont été tués en tête de leurs compagnies. Le lieutenant Carlot a été blessé de deux coups de feu et le capitaine Ecuyer de Schrynmackers d'un coup de feu.

» L'ennemi ayant mis le feu aux cadres qui entouraient l'église, celle-ci fut bientôt en flammes ; la toiture s'effondra et transforma l'intérieur en un immense brasier.

» Le major Tydgadt déjà atteint d'une balle au bras, se réfugia avec ce qui restait de sa troupe dans les bas côtés, qui ne tardèrent pas à devenir intenable. De là il fit encore une sortie dans laquelle il fut blessé mortellement. Le capitaine Gauchin, quoique blessé à la tête, entraîna alors sa compagnie avec la plus grande énergie.

» Enfin notre obusier ayant épuisé ses munitions cessa de tirer ; l'ennemi se rua alors sur le réduit et y pénétra. Le capitaine adjudant major baron Chazal, aidé d'une poignée d'hommes, essaya en vain de l'arrêter ; il combattait vaillam-

ment et faisait des efforts prodigieux pour se maintenir, lorsqu'il tomba percé de trois balles et d'un coup de baïonnette.

» Le lieutenant Nava et le médecin Lejeune furent tués au dernier moment.

» Je voudrais nommer les braves sous-officiers et soldats restés sur le champ d'honneur, mais je n'ai jusqu'à présent que des renseignements incertains, j'ignore le nombre exact des prisonniers et des morts ; je sais seulement que l'ennemi a enterré 25 de nos hommes et 120 des siens. Le chiffre des blessés qu'il a emportés est considérable ; il nous en a laissé 44, dont 2 officiers, trop gravement atteints pour être enlevés.

» *Le lieutenant-colonel commandant,*
» BARON VAN DER SMISSEN. »

J'ai appris plus tard que Régulès avait d'abord eu l'intention de tenter un coup de main sur Zitacuaro ; mais informé par ses exploradores que la place était en sérieux état de défense et de plus,

que la garnison déployait une grande vigilance, il se décida à attaquer Tacambaro.

La colonne quitta Tacambaro le 17, transportant les blessés à Patzcuaro.

Le 21, le colonel de Potier se mit de nouveau à la poursuite de Régulès, que la cavalerie atteignit le 23 aux environs de Huaniquéo. (Pl. II.)

Le commandant de Foussat s'engagea et chargea avec la plus grande audace ; mais accueilli par un feu violent, il eut bientôt 11 hussards et 6 cavaliers mexicains tués. Parmi les blessés qui furent assez nombreux, se trouvaient le capitaine en second des hussards Weber.

La compagnie de la légion belge, qui était d'avant-garde ce jour-là, entendant le canon, prit le pas de course. Lorsqu'elle entra en action, l'ennemi comprit qu'il allait avoir affaire à toute l'infanterie et décampa en marchant si prodigieusement vite, qu'il ne tarda pas à se mettre hors de portée. Vers le soir la queue de sa colonne fut

cependant rejointe, au bas d'un chemin étroit et escarpé, où elle subit quelques pertes.

A la fin de ce mois, le maréchal ordonna au colonel Lamadrid de reprendre possession de Zitacuaro et me fit rejoindre par les compagnies du capitaine Visart, ainsi que par celles qui avaient été conservées à Tacubaya.

Le 29 mai, le colonel de Potier rappelé à Mexico, me remit le commandement du Michoacan et partit avec le 81^e pour la capitale.

Le 15 juin, le maréchal Bazaine m'adressa les instructions ci-après :

« État Major Général,
» N^o 4294.

» Mon cher Colonel, — j'ai reçu aujourd'hui vos dépêches du 8 et du 12 juin. J'approuve les mesures que vous avez prises pour organiser à Morelia un réduit dont l'étendue soit en rapport avec la force de la garnison. C'est un travail que j'avais ordonné depuis longtemps et que je suis bien aise de voir en bonne voie d'exécution. Je vous félicite du soin que vous y avez mis.

» Depuis que vous m'avez écrit les deux lettres

précitées, vous avez dû recevoir quelques renforts : d'abord la troupe du colonel Mendez, qui devait arriver à Morelia le 15, composée de 300 hommes d'infanterie et 80 cavaliers ; puis le détachement de 80 Belges qui avait quitté Mexico le 4 de ce mois et qui a dû marcher jusqu'à Acambaro avec le lieutenant-colonel de Courcy. Je crois que la situation de Morelia ne doit plus donner d'inquiétudes.

» Quant à ce qui concerne les opérations à entreprendre contre les dissidents, je crois vous avoir déjà dit, qu'il ne fallait pas y songer en ce moment ; la saison n'est pas favorable. Nous devons nous borner à rester sur la défensive, sauf le cas où l'ennemi viendrait menacer des points à votre portée. Je partage donc votre opinion au sujet de la dispersion des forces du général Tapia. Il importe de les concentrer et de s'établir solidement à Patzeuaro. Je crois qu'on peut aussi occuper Uruapan, dont le réduit est assez bon, et où les troupes mexicaines ont déjà résisté aux bandes de Régulès. Quant aux points d'Ario et de Taretan, je crois qu'il faudrait les évacuer pour ne pas com-

promettre la garnison que vous y laisserez. Je sais combien il est pénible d'abandonner les villes qui nous sont restées fidèles jusqu'à ce jour et d'où nous tirons des ressources importantes; aussi je ne veux pas vous donner l'ordre formel de retirer les garnisons que vous y avez. Vous jugerez vous-même la situation, tout en ne perdant pas de vue que le premier intérêt que vous avez à soigner, c'est celui de nos troupes. Vous me ferez connaître le parti auquel vous vous serez arrêté.

» N'oubliez pas que je tiens essentiellement à ce que vos troupes soient réparties de telle manière que vous puissiez toujours être en mesure d'organiser une colonne mobile. C'est très important, car il faut qu'on voie que vous ne resterez pas dans votre réduit de Morelia, et que, s'il se présente une occasion de faire un bon coup dans un rayon assez limité, vous puissiez le faire.

» Recevez, mon cher Colonel, l'assurance de ma considération très distinguée.

» *Le Maréchal Commandant en chef,*

» BAZAINE. »

Le 19 à 11 heures du soir, un courrier expédié de Patzcuaro par le général Tapia, m'apportait la nouvelle qu'Uruapan qui venait d'être réoccupé par 350 hommes de sa brigade, était assiégé par les forces réunies d'Arteaga et de Pueblita.

Le lendemain matin, je sortais de Morelia à la tête d'une colonne forte de 450 hommes de mon régiment, de 200 hommes du bataillon du colonel Mendez, d'un escadron de dragons de l'Impératrice commandé par le capitaine comte Pachta, de 60 Colorados de Toluca, 40 cavaliers de la Garde Municipale et 4 obusiers, lorsqu'un nouveau message du général Tapia m'apprit qu'Uruapan avait succombé la veille au soir et que les vainqueurs avaient fusillé le colonel Lemus ainsi que le préfet politique Paz Gutierrez.

Je continuai à avancer en me dirigeant sur Patzcuaro où j'arrivai le 21.

Le colonel Clinchant qui s'était aussi porté de Zamora au secours d'Uruapan, à la tête de 600 zouaves du 1^{er} régiment, d'un escadron de

hussards et d'une troupe de cavalerie mexicaine, entra le 22 dans la place que l'ennemi avait déjà abandonnée. Pueblita qui y était resté avec son aide de camp et une faible escorte, fut surpris par la cavalerie et tué.

Le colonel Clinchant m'invita à venir avec ma colonne à Ario le 24, afin d'entreprendre avec lui un mouvement qui aurait pour objet d'obliger l'ennemi à combattre, s'il voulait sortir de la région malsaine des Terres Chaudes où il s'était engagé.

M'étant renforcé du régiment de cavalerie du colonel Santa Cruz, qui avait un effectif de 300 chevaux, j'arrivai à Ario à la date indiquée.

Le 26, la colonne des zouaves prit la route d'Agua Sarca et de Tejamanil, tandis que je me dirigeais par les montagnes sur l'hacienda de Caulote.

Le lendemain après une marche pénible par une chaleur humide suffocante, je bivaquai à l'est de l'hacienda de Turicato. Il y avait là un torrent de 7 à 8 mètres de largeur, que l'ennemi pouvait vouloir passer. Je profitai donc de l'occasion pour en faire la reconnaissance et découvris ainsi, par moi-même autant que par les renseignements que

me fournit le propriétaire de l'hacienda, que le torrent était ordinairement infranchissable à l'époque des pluies, mais que par exception, au moment où nous nous trouvions, on le traversait sans difficultés à une multitude d'endroits ; que de plus ses bords étaient boisés, que les grands arbres ne manquaient pas, et qu'il y avait par conséquent moyen de construire au besoin des ponts partout où on le jugerait convenable.

Ayant beaucoup de malades, je levai le camp le 28 pour m'établir ce jour-là à Chupio et le lendemain à Tacambaro.

Le 29, l'Empereur qui oubliait sa part de responsabilité, qui perdait de vue qu'il avait lui-même désaffectonné ses seuls amis, et qui attribuait néanmoins toutes les difficultés qui l'accablaient au Maréchal, écrivait au chef du cabinet :

« Je reçois des nouvelles fort alarmantes. Il faudra pourvoir à la sûreté de cette place importante de Guanajuato.

» Si le moindre scandale arrive, j'en rends responsable le Maréchal. Il faut le dire nettement, notre situation militaire est des plus mauvaises; Guanajuato et Guadalajara sont menacés; la ville de Morelia est entourée d'ennemis; Acapulco est perdu et donne par son excellente position, un chemin toujours ouvert pour alimenter la guerre et pour fournir l'ennemi d'hommes et d'armes.

» Oajaca est presque dégarni; San Luis de Potosi est en danger. Du Nord ne viennent pas de nouvelles; de manière que la position militaire est, je le répète, bien mauvaise, plus mauvaise que l'automne passé.

» On a perdu un temps précieux, on a ruiné le trésor public, on a ébranlé la confiance, et tout cela parce qu'on a voulu faire croire à Paris que la guerre est glorieusement finie, que d'immenses territoires plus vastes que la France sont devenus calmes et paisibles.

» Donnant suite à ces rapports, complètement faux, on a rappelé une grande quantité de troupes; voulant ainsi gagner l'opposition, on a laissé un nombre insuffisant de soldats. D'un autre côté, on

nous a fait dépenser des sommes énormes pour les mauvaises troupes auxiliaires, et en récompense d'immenses sacrifices pécuniaires, nous voyons les principales villes, centres de la richesse, menacées par des troupes audacieuses qu'on se plaît à appeler Ladrões, mais qui montrent un talent militaire très remarquable, profitant immédiatement des grandes faiblesses de notre position. J'appelle votre attention sur deux questions sérieuses: l'insuffisance des troupes et les sommes inouïes que cette longue et malheureuse guerre engloutit.

» Le point le plus important pour le moment est d'assurer les grandes villes. La perte de Guanajuato serait un malheur irréparable; la prise de Morelia, un scandale sans nom.

» A propos de Morelia, je me rappelle très bien les promesses qu'on m'avait faites l'année dernière. On parlait comme à présent du temps des pluies. On disait qu'en hiver tout serait fait. On faisait mille promesses aux malheureuses populations. Il s'est passé une année et nous voilà dans la position la plus déplorable. »

Le lendemain 30, le préfet politique de Morelia, qui venait d'apprendre la mort tragique de son collègue d'Uruapan, adressait à l'Empereur la lettre ci-après :

« Sire. — La marche politique que Votre Majesté a cru devoir imprimer à son gouvernement n'a pas répondu au grand but, que Votre Majesté se proposait sans doute en l'adoptant; tout au contraire, les populations l'ont vue avec une extrême défiance et les révolutionnaires avec un dédain marqué. L'enthousiasme des premières est éteint; elles sont tombées dans l'indifférence, d'où elles passeront à l'aversion.

» La révolution, dont les titres ont été reconnus par Votre Majesté de la façon la plus explicite et la plus solennelle, méprise les concessions, parce qu'elle se croit autorisée à les regarder comme de justes réparations qui lui sont dues. Elle marche à son but, rien ne l'arrête, et peut-être triomphera-t-elle dans ce département. Ce n'est pas qu'elle soit forte par le pouvoir des armes; sa force est

dans la faiblesse du gouvernement. Celui-ci n'a pas de pensée fixe, il n'a pas d'ensemble dans ses mesures; l'opportunité et l'unité d'action manquent dans tout. En un mot, Sire, on cherche en vain l'intelligence supérieure qui dirige, la volonté ferme qui décide, la main vigoureuse qui exécute; le chaos en est la conséquence forcée.

» Telle est la situation du Michoacan. Il convient à mon devoir comme autorité, à ma loyauté comme homme d'honneur, de l'exprimer franchement à Votre Majesté, en insistant pour la quatrième fois sur la démission que je donne de la Préfecture politique. Je prie Votre Majesté de l'accepter pour me sauver au moins du ridicule, qui est le sort réservé aux fonctionnaires publics de ce malheureux département.

» *Le Préfet politique de Morelia,*

» Dⁿ ANTONIO DEL MORAL. »

Le 3 juillet, le colonel Clinchant me fit parvenir l'ordre d'envoyer deux compagnies au gué de Turicato.

Je crus devoir user d'initiative pour ne pas me conformer strictement à cet ordre, qui, d'après ce que je savais, exposait mes compagnies à une nouvelle catastrophe, et qui d'ailleurs était contraire aux instructions du Maréchal, approuvant ce que j'avais écrit à S. Exc. au sujet de l'éparpillement des forces. Il n'avait pas plu depuis ma reconnaissance, les passages devaient donc être encore aussi nombreux; et il résultait de cette situation que pour remplir les instructions du colonel Clinchant, je devais faire garder plusieurs gués, séparés par des distances de 12 à 15 kilomètres. L'ennemi arrivant à l'un des passages avec des forces importantes, enivrées de leurs derniers succès et appuyées par de l'artillerie, aurait infailliblement écrasé mon détachement avant qu'il eût été possible de lui porter secours.

Je fis part de ces considérations au chef du 1^{er} zouaves, en l'informant que je me reportais à Chupio, et que j'envoyais Mendez avec la cavalerie en observation à Puruaran.

L'ennemi passa à Turicato le 5, prenant la direction de San Antonio de Las Huertas.

Le colonel Clinchant me fit savoir d'Ario que la saison n'étant pas favorable à la continuation de la campagne, il s'en retournait à Léon.

Le nombre de mes malades augmentant, je me décidai à sortir des Terres Chaudes; et rappelant le colonel Mendez, je ramenai toutes mes troupes à Tacambaro, afin de leur donner quelques jours de repos et de bon air.

Le 16 juillet, à sept heures du soir, j'annonçais au maréchal Bazaine, que je venais de mettre l'armée du centre en déroute; que j'avais pris toute l'artillerie et fait 200 prisonniers.

Ce compte rendu sommaire fut suivi d'un rapport ainsi conçu (Pl. II.):

« Monsieur le Maréchal,

» Ayant appris que l'ennemi souffrait beaucoup de son séjour et de ses marches dans les Terres Chaudes, que Régulès avait le typhus à Inguaran

et que plusieurs officiers, entre autres le colonel d'état-major Huerta étaient morts à Turicato, je crus qu'en lui ouvrant le chemin de Tacambaro, en lui laissant reprendre possession de son ancien quartier général, et en marchant alors sur lui avec des forces dont l'infériorité numérique pouvait lui inspirer l'espoir d'un succès, l'orgueil militaire l'empêcherait de fuir sous les yeux de cette population qui l'avait vu plusieurs fois vainqueur.

» Dans cet ordre d'idées, je sortis le 11 de Tacambaro en annonçant que la campagne était terminée et que la colonne rentrait à petites journées, par Patzcuaro, à Morelia.

» Le 15 au soir, j'appris à Santa-Clara qu'Arteaga suivi de 3500 hommes était entré à Tacambaro la veille. Le lendemain à 4 heures du matin, je marchais sur lui. Nous avons parcouru trente kilomètres lorsque mes exploradores vinrent m'annoncer à l'hacienda de Serrano que l'armée du centre, ainsi qu'elle s'appelait, campait sur la forte position de la Loma, au sud de Tacambaro.

» Afin de ne pas être obligé de perdre un temps précieux lorsque je me trouverais en vue

de l'ennemi, je formai immédiatement mes troupes en groupes de combat.

» J'organisai deux colonnes d'attaque, l'une composée de Belges, sous les ordres du capitaine Visart de Bocarmé, l'autre constituée par le bataillon de Mendez, sous les ordres du commandant Cevallos. Je mis la réserve composée de Belges et de Mexicains, sous les ordres du lieutenant-colonel Don Juan de Dios Rodriguez.

» Le colonel Mendez avait le commandement de la cavalerie.

» Les 4 obusiers marchaient entre les colonnes d'attaque.

» En débouchant à 2 1/2 heures de l'après-midi sur la hauteur au nord de Tacambaro, nous aperçûmes l'ennemi, qui occupait en effet les crêtes de la Loma.

» Mes troupes poussèrent un cri de joie et descendirent la côte, sans s'inquiéter du feu qu'ouvraient déjà les tirailleurs postés dans la ville.

» Un seul chemin très étroit conduit à la position ; il fait un coude en sortant de Tacambaro et se redresse en arrivant au Cerro.

» L'ennemi avait établi une batterie de six bouches à feu pour balayer ce redressement, par lequel il fallait absolument passer.

» L'infanterie était déployée sur deux lignes ; la cavalerie était massée en arrière de la gauche. Une colonne des deux armes, en mouvement vers la droite, paraissait avoir l'intention de m'attaquer de flanc. J'ordonnai à Mendez d'observer cette colonne, en l'avertissant que je lui enverrais d'autres instructions dès que j'aurais enlevé le Cerro.

» Disposant de trop peu de monde, pour ne pas utiliser toutes mes forces à la fois, je prescrivis à la réserve d'appuyer immédiatement l'attaque.

» L'ennemi se croyait tellement assuré de la victoire, que toutes ses musiques jouaient, tous ses clairons sonnaient.

» Le passage difficile fut franchi rapidement, sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie. Le lieutenant Würth fut tué à ce moment.

» Arrivés au pied de la montagne, nous étions presque entièrement défilés. Je profitai de cet avantage pour reformer les troupes et choisir le point le plus favorable à l'escalade. Je constatai

que la hauteur n'était abordable que par une seule rampe, barrée par une infanterie tout en blanc du plus joli effet. Je fis sonner la charge ; nos troupes s'élançèrent en avant, aux cris de : « Viva Emperador ! Viva Emperatriz ! »

» En moins de dix minutes la première position était enlevée, les six bouches à feu étaient prises et tout fuyait vers la seconde ligne. Les Belges et les Mexicains ont fait preuve dans ce premier assaut d'une intrépidité et d'un entrain admirables.

» Une colonne de cavalerie qui avançait à cet instant pour charger, fut arrêtée par le feu de la réserve, déployée à notre gauche.

» De nouveau le cri : « En avant ! » se fait entendre ; la seconde ligne d'infanterie, déjà ébranlée par la retraite précipitée de la première, est culbutée à son tour. Un bataillon de Zapadores s'arrêta cependant et se reforma avec beaucoup de crânerie, tandis qu'un colonel de cavalerie cherchait encore à cent mètres de mes hommes, à rassembler son régiment et à l'entraîner à la charge. Mais rien ne pouvait ralentir l'élan de nos troupes et bientôt l'adversaire fuyait dans toutes les directions, jetant

ses armes et cherchant un refuge dans les ravins boisés très profonds, qui bordaient et coupaient la ligne de retraite.

» La poursuite dura deux heures. Les dragons de l'Impératrice et les Colorados de Toluca y déployèrent beaucoup de vigueur.

» Cette affaire a coûté à l'ennemi trois ou quatre cents morts, parmi lesquels le colonel d'état-major Santa-Maria, et deux cents prisonniers dont 4 colonels, 2 commandants et 16 officiers subalternes.

» Nous avons pris toute l'artillerie, le parc, 100 caisses de munitions, un drapeau, 650 fusils et presque toutes nos carabines perdues le 11 avril; le commandant du bataillon des tirailleurs de Michoacan qui les avaient, est lui-même en notre pouvoir.

» Le peu d'importance de nos pertes doit être attribué à l'extrême rapidité des mouvements. 26 officiers, sous-officiers et soldats ont été tués ou blessés.

» Agréez, monsieur le Maréchal, l'expression de mes sentiments de profond respect.

» *Le Lieutenant-Colonel,*

» *Commandant supérieur du Michoacan,*

» *BARON VAN DER SMISSEN.* »

Les résultats de la journée auraient été plus considérables, si le colonel Mendez m'avait prêté le concours auquel je m'attendais.

Lui ayant vers 3 1/2 heures, c'est-à-dire au moment où la première ligne était repoussée et où l'artillerie venait d'être prise, expédié l'ordre de monter sur le plateau avec la cavalerie, pour compléter la défaite et entamer la poursuite, mon adjudant major le capitaine Gouzée ne le trouva point; et il ne reparut qu'à 8 heures du soir à Tacambaro, quand j'étais en train de faire soigner les blessés des deux partis. Ses chevaux paraissaient avoir fait une longue route, mais il n'accusait aucun blessé et n'amenait pas un seul prisonnier.

Je lui demandai des explications; il me répondit qu'il avait voulu couper la retraite à Chupio, et qu'il était arrivé trop tard.

Espérant que cela irait mieux une autre fois, je n'insistai point et me bornai à ne pas parler de sa disparition dans mon rapport.

Pendant la nuit, j'eus la pensée de marcher

rapidement avec la cavalerie sur Huetamo, pour délivrer les prisonniers; mais sachant que les sous-officiers et soldats avaient été transférés à Zirandaro sur la rive gauche du Rio Balzas (Pl. II), je réfléchis qu'avant que je fusse parvenu à passer le fleuve, qui est très large et profond, l'ennemi aurait entraîné mes hommes dans la sierra du Guerrero. Prévoyant en outre les difficultés que rencontrerait le rassemblement de la grande quantité de mulets nécessaires au transport des blessés, des malades et du butin, je finis par me convaincre que ce qu'il y avait de mieux à faire, était de rentrer à Morelia et de demander au Commandant en chef l'autorisation d'entrer en négociations avec Arteaga pour opérer un échange.

En arrivant au chef-lieu du département, je commençai par mettre les officiers républicains en liberté sur parole. Je dois déclarer que leur conduite fut jusqu'à la fin correcte et honorable.

Le capitaine Visart de Bocarmé fut envoyé en parlementaire à Tacambaro. Les négociations durèrent assez longtemps, parce que l'ennemi ne se contentait pas de ce que je lui offrais; il voulait de plus qu'on lui rendît les généraux Porfirio Diaz, Tapia et Canto. Il fallut passer par ces exigences; seulement, lorsqu'on tomba d'accord, Porfirio Diaz qu'on avait emprisonné à Puebla s'était échappé.

Le 3 août, l'Empereur m'adressa la lettre ci-après :

« Au lieutenant-colonel van der Smissen.

» Mon cher lieutenant-colonel,

» Je suis fier de la brillante conduite de vos troupes dans la glorieuse action du 16 juillet. Mexicains et Belges ont rivalisé d'intrépidité et d'élan sur le champ de bataille et combattu en

commun pour la noble cause du progrès et de la civilisation. Dites-leur que je sais apprécier leur dévouement et leur constance à supporter les rudes fatigues de la guerre, dans une saison dangereuse, et que je saurai les récompenser comme ils le méritent. Vous vous êtes montré leur digne chef; recevez l'expression de toute ma satisfaction. Traitez comme des frères les prisonniers en votre pouvoir; je ne puis oublier que ce sont des Mexicains, égarés par l'illusion ou l'ignorance, mais des Mexicains.

» Persévérez donc à défendre la bonne cause; votre Souverain vous suit du regard et la Patrie applaudit à vos belles actions.

» MAXIMILIEN.

» Chapultepec, le 3 août 1865. »

Le 25, le Maréchal m'annonça qu'usant des pouvoirs extraordinaires qui lui étaient conférés, il me nommait Officier de la Légion d'honneur.

Les colonels de Potier et Clinchant m'écrivirent les félicitations les plus affectueuses.

Le 26, une lettre du Ministre de la Guerre, monsieur Peza, me fit savoir que le colonel Mendez était nommé Général Commandant supérieur du Michoacan et que je restais à Morelia sous ses ordres!

Je m'étais, sans faire la moindre observation, soumis à l'autorité du général de division Vicente Rosas, que je n'ai à la vérité jamais vu et que je ne connaissais que par ses demandes de situations; mais passer, de la sorte, sous les ordres d'un ancien tailleur, qui maniait encore ses aiguilles lorsque j'étais déjà capitaine et depuis longtemps Chevalier de la Légion d'honneur; que le Maréchal avait placé sous ma direction et qui venait de se conduire au combat de la Loma ainsi qu'il a été expliqué, c'était trop fort!

J'offris ma démission et tous les officiers de la Légion Belge firent de même.

Le 1^{er} octobre, l'Empereur m'appela à la capitale.

Je partis le lendemain soir, accompagné du lieutenant Wahis et suivi de 4 hommes bien montés.

Le 6, j'étais au palais de Mexico. L'Empereur me dit qu'il ne voulait pas accepter ma démission; qu'il était très reconnaissant des services rendus par la légion, qu'il avait encore besoin d'elle; que je ne devais pas me décourager, qu'avec de la patience et de la modération tout s'arrangerait.

Je répondis à Sa Majesté que le seul arrangement possible était de donner au corps une autre destination.

Le Maréchal me dit qu'il ne comprenait rien à la conduite du Ministre de la Guerre, et qu'à ma place il aurait agi comme moi.

S. Exc. ajouta que je ne pouvais cependant pas songer à quitter le Mexique; que des événements graves allaient peut-être se passer dans le Nord, et que je serais envoyé de ce côté.

Le général Lee avait capitulé à Burkesville le 9 avril 1865.

Les grandes armées qui venaient de faire la guerre de la Sécession étaient licenciées; mais en prévision de ce qui pouvait arriver, le gouvernement des États-Unis, très opposé à l'intervention française au Mexique, avait conservé cent vingt mille hommes qui étaient prêts à entrer de nouveau en campagne.

Le 30 juillet, le comte de Montholon, ministre de France à Washington, écrivait au maréchal Bazaine :

« La guerre étrangère est à l'ordre du jour aux États-Unis; le gouvernement lutte pour l'éviter, afin de ne pas augmenter sa dette publique, qui s'élève déjà à plus de quinze milliards de francs, mais il n'est pas assez fort pour s'opposer aux cris

Le 1^{er} octobre, l'Empereur m'appela à la capitale.

Je partis le lendemain soir, accompagné du lieutenant Wahis et suivi de 4 hommes bien montés.

Le 6, j'étais au palais de Mexico. L'Empereur me dit qu'il ne voulait pas accepter ma démission; qu'il était très reconnaissant des services rendus par la légion, qu'il avait encore besoin d'elle; que je ne devais pas me décourager, qu'avec de la patience et de la modération tout s'arrangerait.

Je répondis à Sa Majesté que le seul arrangement possible était de donner au corps une autre destination.

Le Maréchal me dit qu'il ne comprenait rien à la conduite du Ministre de la Guerre, et qu'à ma place il aurait agi comme moi.

S. Exc. ajouta que je ne pouvais cependant pas songer à quitter le Mexique; que des événements graves allaient peut-être se passer dans le Nord, et que je serais envoyé de ce côté.

Le général Lee avait capitulé à Burkesville le 9 avril 1865.

Les grandes armées qui venaient de faire la guerre de la Sécession étaient licenciées; mais en prévision de ce qui pouvait arriver, le gouvernement des États-Unis, très opposé à l'intervention française au Mexique, avait conservé cent vingt mille hommes qui étaient prêts à entrer de nouveau en campagne.

Le 30 juillet, le comte de Montholon, ministre de France à Washington, écrivait au maréchal Bazaine :

« La guerre étrangère est à l'ordre du jour aux États-Unis; le gouvernement lutte pour l'éviter, afin de ne pas augmenter sa dette publique, qui s'élève déjà à plus de quinze milliards de francs, mais il n'est pas assez fort pour s'opposer aux cris

que l'on profère partout autour de lui, et particulièrement dans l'armée, qui est encouragée dans le sens de la guerre par son chef le général Grant. »

Au même moment, le président Johnson refusait de recevoir une lettre que l'empereur Maximilien lui avait écrite, et déclinait même tout rapport avec l'envoyé chargé de la lui remettre.

Le 15 août, le général Brincourt entra à Chihuahua.

Juarez avait quitté la ville le 5 juin et s'était retiré à Paso del Norte, au bord du Rio Bravo. Il n'avait qu'à traverser le fleuve pour être aux États-Unis. (Pl. I.)

Le bruit courut bientôt qu'il avait passé la frontière. La nouvelle était inexacte, mais des journaux la publièrent et à Mexico on y crut.

L'empereur Maximilien fit alors afficher la proclamation et le décret qui suivent :

« Mexicains,

» La cause soutenue avec tant de valeur et de constance par D. Benito Juarez avait déjà succombé, non seulement devant la volonté nationale, mais devant la loi elle-même que ce chef invoquait à l'appui de ses titres. Aujourd'hui cette cause dégénérée en faction est restée abandonnée, par le fait de la sortie de son chef du territoire de la Patrie.

» Le Gouvernement national a été longtemps indulgent et il a prodigué les actes de clémence pour laisser aux hommes égarés, à ceux qui ne connaissent pas l'état des choses, la possibilité de s'unir à la majorité de la Nation et de rentrer dans le chemin du devoir. Il a obtenu le résultat désiré : Les hommes honorables se sont groupés autour de son drapeau et ont accepté les principes justes et libéraux qui guident sa politique. Le désordre n'est plus entretenu que par quelques chefs égarés par des passions qui n'ont rien de patriotique, par des gens démoralisés qui ne sont pas à la hauteur des principes politiques, et par

une soldatesque sans frein, qui reste toujours comme le dernier et triste vestige des guerres civiles.

» Dorénavant, la lutte sera entre les hommes honorables de la Nation et les bandes de malfaiteurs et de brigands. Le temps de l'indulgence est passé; elle ne servirait plus qu'au despotisme des bandes, à ceux qui incendient les villages, à ceux qui volent et qui assassinent les citoyens pacifiques, de malheureux vieillards et des femmes sans défense.

» Le Gouvernement, fort de son pouvoir, sera désormais inflexible dans le châtement, puisqu'ainsi l'exigent les droits de la civilisation, le respect de l'humanité et les exigences de la morale. »

» Mexico, 2 octobre 1865.

» MAXIMILIEN. »

« Maximilien, Empereur du Mexique,

» Notre Conseil des Ministres et notre Conseil d'État entendus, décrétons :

» Article premier. — Tous les individus faisant parties de bandes ou de rassemblements armés existant sans autorisation légale, qu'elles proclament ou non un prétexte politique, quel que soit d'ailleurs le nombre de ceux qui forment la bande, l'organisation de cette dernière, le caractère et la dénomination qu'elle prend, seront jugés militairement par les cours martiales. S'ils sont déclarés coupables, lors même que ce ne serait que du seul fait d'appartenir à une bande armée, ils seront condamnés à la peine capitale et la sentence sera exécutée dans les vingt-quatre heures.

» Article 2. — Ceux qui, faisant partie des bandes dont il est fait mention dans l'article précédent, seraient fait prisonniers dans une action de guerre, seront jugés par le Commandant de la force au pouvoir de laquelle ils se trouveront. Cet officier sera tenu, dans un délai qui ne pourra dépasser 24 heures, d'instituer une enquête, en entendant la défense de l'accusé. Il dressera sur cette enquête un procès-verbal se terminant par la sentence. La peine capitale sera prononcée contre les coupables, lors même qu'il ne leur serait

imputé d'autre fait que celui d'appartenir à une bande armée. Le Chef fera exécuter la sentence dans les 24 heures, en ayant soin de procurer au condamné les secours spirituels; après quoi, il adressera le procès-verbal d'enquête au Ministre de la Guerre.

» Article 3. — Ne seront point passibles de la peine de mort, ceux qui, bien que faisant partie d'une bande, prouveront qu'ils ont été pris de force; il en sera de même de ceux qui, sans appartenir à la bande, s'y trouveraient accidentellement.

» Article 4. — Si de l'enquête dont parle l'article 2, il résultait des faits de nature à faire croire au Chef chargé de l'enquête que l'accusé a été enrôlé de force, qu'il n'a commis aucun autre délit, ou que, tout en faisant partie de la bande, il s'y trouvait accidentellement, il s'abstiendra de prononcer une sentence et consignera le prisonnier, avec le procès-verbal correspondant, à la cour martiale, pour être jugé par elle conformément à l'article premier.

» Article 5. — Seront jugés et condamnés aux

termes de l'article premier de la présente loi:

» I. Tous les individus qui, volontairement, auront procuré aux guerrilleros, de l'argent ou toute autre espèce de secours.

» II. Ceux qui leur auront donné des avis, nouvelles ou conseils.

» III. Ceux qui, volontairement et sans ignorer la qualité des guerrilleros, leur vendront ou leur procureront des armes, des chevaux, des munitions, des vivres, et en général tout article de guerre.

» Article 6. — Seront également jugés conformément à l'article premier :

» I. Ceux qui entretiendront avec les guerrilleros des relations constituant le fait de connivence.

» II. Ceux qui, volontairement et en connaissance de cause leur donneront asile dans leur maison ou leur propriété.

» III. Ceux qui répandront de vive voix ou par écrit des nouvelles fausses ou alarmantes, de nature à troubler l'ordre, ou qui se livreront à quelque démonstration contre la tranquillité publique.

» IV. Les propriétaires ou gérants de propriétés rurales qui ne donneront pas avis immédiatement à l'autorité la plus rapprochée de la présence d'une bande sur leur propriété.

» Les individus compris dans les première et deuxième fractions de cet article seront passibles d'un emprisonnement de six mois à deux ans, ou d'un an à trois ans de présides, suivant la gravité du cas.

» Ceux qui, placés dans la seconde catégorie, auraient avec l'individu caché par eux des liens de parenté, soit comme ascendants, soit comme époux ou issus de même père et mère, ne seront point passibles de la peine ci-dessus indiquée; mais ils seront soumis à la surveillance de l'autorité pendant le laps de temps que fixera la cour martiale.

» Ceux qui sont compris dans la troisième catégorie, seront condamnés à payer une amende de 25 à 1000 piastres, ou à un an de prison, suivant la gravité du délit.

» Ceux qui sont compris dans la quatrième catégorie indiquée par cet article, seront pas-

sibles d'une amende de 200 à 2000 piastres.

» Article 7. — Lorsque les autorités ne donneront pas avis à leur supérieur immédiat du passage d'une force armée dans leur localité, l'autorité supérieure leur infligera une amende de 200 à 2000 piastres, ou une détention de trois mois à deux ans.

» Article 8. — Tout habitant qui, ayant connaissance du passage d'une bande armée dans le village ou de son approche, n'en donnera pas avis à l'autorité, sera passible d'une amende de 5 à 500 piastres.

» Article 9. — Tous les habitants entre 18 et 55 ans n'ayant pas d'empêchement physique, sont tenus, lorsque la localité qu'ils habitent sera menacée par quelque bande, de prendre part à la défense de la place; à défaut de quoi, l'habitant sera passible d'une amende de 5 à 200 piastres, ou d'un emprisonnement de quinze jours à quatre mois. Si l'autorité jugeait plus convenable d'infliger un châtiment au village pour ne s'être pas défendu, elle pourra lui imposer une amende de 200 à 2000 piastres, et cette amende serait payée

par tous ceux qui n'auraient pas pris part à la défense.

» Article 10. — Les propriétaires ou gérants de propriétés rurales qui, pouvant se défendre, n'empêcheront pas les guerrillas et autres bandes de malfaiteurs de pénétrer sur leurs terres, ou qui n'avertiront pas de leur présence l'autorité militaire la plus rapprochée, ou qui recevront sur leurs terres les chevaux fatigués ou blessés des guerrillas, sans en donner avis à la dite autorité, seront punis par celle-ci d'une amende de 100 à 2000 piastres, suivant la gravité du fait. En cas d'extrême gravité, ils seront arrêtés et consignés à la Cour martiale, qui les jugera conformément aux dispositions de la présente loi. L'amende sera versée à l'administration principale des rentes, dans la circonscription de laquelle la propriété se trouve située. Les dispositions contenues dans la première partie du présent article sont applicables aux populations.

» Article 11. — Toute autorité, soit de l'ordre politique, soit de l'ordre militaire ou municipal, qui n'agira pas conformément aux dispositions de

la présente loi, contre ceux qui sont soupçonnés ou reconnus coupables des délits dont elle traite, sera passible d'une amende de 50 à 1000 piastres; et lorsque l'omission impliquera complicité avec les coupables, le délinquant sera consignés à la cour martiale, qui le jugera et lui infligera une peine proportionnée à la gravité du délit.

» Article 12. — Les pillards seront jugés et condamnés conformément aux dispositions de l'article premier de la présente loi, sans égard aux circonstances dans lesquelles l'enlèvement aura été commis.

» Article 13. — La sentence de mort prononcée pour les délits énoncés par la présente loi, sera exécutoire dans le délai qu'elle fixe et le bénéfice du recours en grâce sera refusé au condamné.

» Lorsque l'accusé n'aura pas été condamné à la peine de mort et sera étranger, le gouvernement pourra, après qu'il aura subi sa peine, user à son égard du droit qu'il a d'expulser de son territoire les étrangers pernicioeux.

» Article 14. — L'amnistie est proclamée en faveur de tous ceux qui, ayant appartenu ou

appartenant encore à des bandes armées et n'ayant commis aucun autre délit, se présenteront à l'autorité avant le 15 novembre prochain. L'autorité se fera livrer les armes des amnistiés.

» Article 15. — Le gouvernement se réserve la faculté de fixer l'époque à laquelle les dispositions de la présente loi cesseront d'être en vigueur.

» Chacun de nos ministres est chargé, en ce qui le concerne, de faire exécuter la présente loi et de donner des ordres pour qu'elle soit strictement observée.

» Donné au palais de Mexico, le 3 octobre 1865.

» MAXIMILIEN.

» *Le Ministre des Affaires Étrangères chargé du Ministère d'État,*

» D. JOSÉ RAMIREZ.

» *Le Ministre de fomento,*

» LUIS ROBLES PÉZUELA.

» *Le Ministre de l'Intérieur,*

» JOSÉ MARIA ESTEVA.

» *Le Ministre de la Guerre,*

» JUAN DE DIOS PEZA.

» *Le Ministre de la Justice,*

» PEDRO ESCUDERO Y ECHANOVE.

» *Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,*

» MANUEL SILICEO.

» *Le Sous-Secrétaire des Finances,*

» FRANCISCO DE P. CÉSAR. »

Ce décret était bien différent des ordres que me donnait l'Empereur par sa lettre du 3 août!

Sa Majesté se croyait à la vérité dans d'autres conditions; mais malgré cela, il y a lieu d'être étonné d'un changement aussi subit et aussi radical.

En tous cas, la signature de l'Empereur devait-elle se trouver au bas d'instructions de l'espèce?

Le 11 octobre, le Maréchal expédiait aux com-

mandants supérieurs et aux chefs de corps la circulaire ci-après :

« Les assassinats odieux commis par les dissidents et la part que les chefs rebelles prennent à ces actes sauvages, en se mettant à la tête de bandes qui ne respectent rien, donnent à la lutte qui reste engagée aujourd'hui entre le pouvoir Impérial et le parti Juariste, le véritable caractère sous lequel elle doit être envisagée : c'est la guerre de la barbarie contre la civilisation.

» Le 18 juin 1865, Arteaga attaque Uruapan, s'empare de la ville après une lutte de trente heures, et, loin d'honorer la bravoure des défenseurs, fusille impitoyablement le commandant Lemus, le sous-préfet Izidro Paz et un des notables de la ville, qui avait pris les armes pour la cause de l'ordre.

» Le 7 juillet, Antonio Perez assassine de sa propre main le capitaine Kurzroch blessé et transporté par ses hussards après le combat d'Ahuactlan.

» Le 1^{er} septembre, Ugalde surprenant à San-

Felipe un détachement de la Garde municipale de Mexico, fait fusiller ses officiers.

» Enfin le 7 octobre courant, les bandes réunies dans les Terres chaudes de Vera Cruz attaquent le train du chemin de fer à la Roya de Piedra, s'emparent du lieutenant-colonel du génie Friquet, du garde d'artillerie Loubet et de sept hommes de troupe. Les 9 cadavres ont été retrouvés, le lendemain, horriblement mutilés.

» En présence de ces actes sauvages, les représailles deviennent une nécessité et un devoir. Tous ces bandits, y compris leurs chefs, ont été mis hors la loi par le décret Impérial du 3 octobre 1865.

» Je vous invite à faire savoir aux troupes sous vos ordres, que je n'admets pas qu'on fasse des prisonniers. Tout individu, quel qu'il soit, qui sera pris les armes à la main, sera mis à mort ; aucun échange de prisonniers ne se fera à l'avenir. Il faut que nos soldats sachent bien qu'ils ne doivent pas rendre les armes à de pareils adversaires.

» C'est une guerre à mort, une lutte à outrance entre la barbarie et la civilisation qui s'engage aujourd'hui.

» Des deux côtés, il faut tuer ou se faire tuer.

» *Le Maréchal-Commandant en chef,*

» BAZAINE. »

Tout le monde partagera l'indignation et le désir de vengeance que devaient provoquer les assassinats du capitaine Kurzroch, du colonel Friquet et des sept militaires français pris dans le train de Vera Cruz; mais le Commandant en chef pouvait-il oublier que si les Mexicains se fusillaient entre eux, parce qu'ils considéraient leurs adversaires nationaux comme des traîtres ou des rebelles, les Juaristes avaient toujours bien traité les prisonniers Français, Autrichiens et Belges qui étaient tombés en leur pouvoir?

Les atrocités commises dans les Terres chaudes de Vera Cruz n'étaient-elles point la conséquence des sévérités outrées du colonel Du Pin et du bataillon Égyptien dans cette région?

Il y avait au Mexique assez de déserteurs et de

bandits à fusiller, pour ne pas ordonner des tueries en masse, comme si l'on combattait des sauvages ne faisant eux-mêmes aucun quartier.

Le 12 octobre, Morelia était attaqué par Riva Palacio à la tête de 1500 hommes. L'ennemi avait pénétré jusqu'au réduit, lorsque la Légion Belge, commandée par le major Altwies, le repoussa en lui faisant subir des pertes sérieuses. Le corps belge eut trois hommes tués et cinq blessés.

Le même jour, Mendez, qui poursuivait les débris de l'armée du centre, s'empara d'Arteaga, du général Salazar et de 40 officiers à Santa Ana Amatlan. Il conduisit ses prisonniers à Uruapan, où il arriva le 20. Le lendemain, Arteaga, Salazar, les colonels Diaz et Villagomez et le commandant Gonzalès étaient fusillés.

L'Impératrice très affectée de cet incident, ne prolongea pas son séjour et se rembarqua pour retourner à Mexico.

Les habitants du Yucatan, une des plus riches provinces de l'Empire, étaient très républicains.

Espérant améliorer la situation, l'Impératrice se décida à visiter Campêche et Merida. Sa Majesté s'embarqua le 20 octobre à Vera Cruz sur le vapeur mexicain *Tabasco*, qui, escorté de la corvette autrichienne *Dandolo*, prit immédiatement le large.

A l'arrivée, il y eut des fêtes officielles, des arcs de triomphe et des acclamations; mais un grand dîner de cour ayant été préparé à Merida, des invitations furent adressées aux notabilités sans prendre la précaution de sonder leurs dispositions et sans faire la moindre démarche pour essayer d'encourager les sympathies que devaient éveiller les efforts de la jeune Souveraine.

Le résultat fut, qu'en négligeant même de s'excuser, beaucoup de personnes ne vinrent point.

La dernière malle d'Europe avait justement amené la Peralta, chanteuse du théâtre de la Scala à Milan, née au Mexique. C'était l'unique artiste du pays : aussi, les journaux ne parlaient que d'elle; ils vantaient ses charmes autant que son talent, et racontaient les préparatifs extravagants que l'on faisait à Mexico pour fêter son arrivée. Les façades des maisons se couvraient de fleurs et de tentures; l'Ayuntamiento et une foule de gens devaient aller en voiture à sa rencontre.

L'Impératrice, qui suivait à petites journées la diligence transportant la chanteuse, lut à Puebla la description de son entrée dans la capitale et remarqua qu'on lui avait fait une réception pareille à celle qu'on lui préparait à Elle-même.

Arrivée près de Mexico, où tout le monde l'attendait, Sa Majesté déclara à l'Empereur, venu à cheval à sa rencontre, qu'Elle ne voulait pas

entrer en ville et qu'Elle préférait aller passer quelques jours à Cuernavaca.

Leurs Majestés prirent ensemble cette direction et restèrent absentes quinze jours.

A l'époque où cet épisode se produisait, je mis l'étrange résolution de l'Impératrice sur le compte des actes irréfléchis et impolitiques ; mais plus tard, c'est-à-dire quand tout fut fini, je compris :

C'était le poison des déceptions réitérées et des froissements de toutes espèces qui commençait à produire ses effets sur l'esprit de la malheureuse Souveraine.

Les États-Unis demandaient de plus en plus impérativement le prompt rappel du corps expéditionnaire Français.

Le comte de Montholon ayant écrit à monsieur Seward, secrétaire d'État chargé des affaires étrangères, que : « Si le Cabinet de Washington se décidait à nouer des relations diplomatiques avec la Cour de Mexico, on prendrait des arrangements pour rappeler les troupes dans un délai raisonnable », reçut le 18 octobre 1865 la réponse suivante : « Le sens des suggestions de l'Empereur semble être que la France est disposée à se retirer du Mexique aussitôt qu'elle le pourra ; mais qu'elle ne saurait le faire sans inconvénient avant d'avoir reçu des États-Unis l'assurance de dispositions amicales envers le pouvoir qui s'est approprié la forme impériale dans la ville de Mexico. Je regrette d'être obligé de vous dire que la condi-

entrer en ville et qu'Elle préférait aller passer quelques jours à Cuernavaca.

Leurs Majestés prirent ensemble cette direction et restèrent absentes quinze jours.

A l'époque où cet épisode se produisait, je mis l'étrange résolution de l'Impératrice sur le compte des actes irréfléchis et impolitiques; mais plus tard, c'est-à-dire quand tout fut fini, je compris :

C'était le poison des déceptions réitérées et des froissements de toutes espèces qui commençait à produire ses effets sur l'esprit de la malheureuse Souveraine.

Les États-Unis demandaient de plus en plus impérativement le prompt rappel du corps expéditionnaire Français.

Le comte de Montholon ayant écrit à monsieur Seward, secrétaire d'État chargé des affaires étrangères, que : « Si le Cabinet de Washington se décidait à nouer des relations diplomatiques avec la Cour de Mexico, on prendrait des arrangements pour rappeler les troupes dans un délai raisonnable », reçut le 18 octobre 1865 la réponse suivante : « Le sens des suggestions de l'Empereur semble être que la France est disposée à se retirer du Mexique aussitôt qu'elle le pourra; mais qu'elle ne saurait le faire sans inconvénient avant d'avoir reçu des États-Unis l'assurance de dispositions amicales envers le pouvoir qui s'est approprié la forme impériale dans la ville de Mexico. Je regrette d'être obligé de vous dire que la condi-

tion mise en avant est une de celles qui nous semblent complètement impraticables. »

Napoléon III écrivait le 29 novembre au maréchal Bazaine :

« Mon cher Maréchal,

» J'ai reçu ce matin votre lettre du 28 octobre et je vois que les choses au Mexique ne vont pas bien. Il est indispensable que je prenne une résolution énergique, car nous ne pouvons pas rester sans cesse dans cet état d'incertitude, qui paralyse tous les progrès et augmente les charges de la France.

» Je vais mûrement réfléchir aux mesures à prendre; en attendant, mettez tous vos soins à organiser l'armée Mexicaine, afin que nous puissions, dans un temps donné, évacuer le pays. J'espère que les Américains, malgré leur jactance, ne voudront pas entrer en guerre avec nous; mais ce danger écarté, il s'agit de savoir dans quel

état nous laisserons le Mexique après notre départ.

» Il faut que l'empereur Maximilien comprenne que nous ne pouvons pas rester indéfiniment au Mexique; et qu'au lieu de bâtir des théâtres et des palais, il est essentiel de mettre de l'ordre dans les finances et sur les grandes routes. Qu'il sache bien qu'il sera beaucoup plus facile d'abandonner un gouvernement qui n'a rien fait pour pouvoir vivre, que de le soutenir malgré lui.

» Recevez, mon cher Maréchal, l'assurance de ma sincère amitié.

» NAPOLÉON. »

Le 23 janvier 1866, Napoléon III s'adressait en ces termes au Corps législatif :

« Notre expédition touche à son terme : je m'entends avec l'empereur Maximilien pour fixer l'époque du rappel de nos troupes, afin que leur retour s'effectue sans compromettre les intérêts français, que nous avons été défendre dans ce pays lointain. »

Monsieur Drouyn de Lhuys ayant fait demander au Gouvernement Fédéral par monsieur de Montholon l'assurance qu'il maintiendrait au moins à l'égard du Mexique une stricte neutralité, monsieur Seward répondit le 12 février :

« Les États-Unis ne peuvent supposer que l'Empereur se propose d'établir au Mexique, avant de retirer ses forces, les institutions mêmes qui leur déplaisent et qui justifient matériellement les objections élevées contre son intervention. Nous regardons au contraire l'Empereur comme nous ayant annoncé son intention immédiate de faire cesser le service de ses armées au Mexique, de les rappeler en France, et de s'en tenir fidèlement, sans aucune stipulation ni condition de notre part, au principe de non-intervention sur lequel il est désormais d'accord avec les États-Unis.

» La France n'a que faire de retarder d'un instant la retraite promise de ses troupes, par quelque crainte que les États-Unis se montrent infidèles aux principes et à la politique qu'ils ont

toujours pratiqués, et qu'ils s'éloignent de la règle de conduite qui leur a été donnée par Washington lui-même.

» Nous serons charmés lorsque l'Empereur nous donnera l'avis définitif de l'époque à laquelle on pourra compter que finiront les opérations militaires de la France au Mexique. »

Le Cabinet des Tuileries, sans se montrer froissé de la forme comminatoire de cette lettre, répondit le 6 avril :

« Nous n'hésitons jamais à offrir à nos amis les explications qu'ils nous demandent. Monsieur Seward nous donnant l'assurance que les États-Unis resteront fidèles à la règle de conduite que leur a tracée Washington, nous accueillons cette assurance avec une pleine confiance, et nous y trouvons une garantie suffisante pour ne pas différer plus longtemps l'adoption des mesures destinées à préparer le retour de notre armée.

L'Empereur a décidé que les troupes françaises évacueraient le Mexique en trois détachements ; le premier devant partir au mois de novembre 1866, le second en mars 1867 et le troisième au mois de novembre de la même année. »

Les États-Unis ne toléraient plus l'envoi de nouvelles troupes. Ils firent savoir à Paris qu'ils n'admettaient pas qu'on recrutât des nègres au Soudan pour compléter les effectifs du bataillon égyptien ; et dès qu'ils apprirent qu'un détachement de la Légion étrangère était prêt à partir d'Alger, ils demandèrent des explications en termes très énergiques.

Des volontaires autrichiens réunis à Laybach étant sur le point d'être embarqués, le Ministre des États-Unis à Vienne annonça qu'il avait l'ordre de rompre les relations diplomatiques s'ils étaient mis en route.

Le gouvernement autrichien céda : les hommes furent congédiés.

La Légion Belge, qui avait quitté Morelia, était depuis un mois réunie à Toluca, près de Mexico. Le 28 janvier 1866, je partis à sa tête pour Monterey, où nous arrivâmes le 20 mars, après un repos de quelques jours à Queretaro et à San Luis-Potosi.

Nous apprîmes en route la sanglante défaite du commandant de Brian, qui s'étant porté le 20 février avec deux compagnies de la Légion étrangère, deux compagnies et un escadron mexicains, de Saltillo sur Parras, à l'effet de réinstaller le préfet politique, crut pouvoir tenter la nuit un coup de main sur des forces libérales occupant le rancho de Santa Isabel.

L'ennemi était nombreux ; l'attaque échoua et le commandant de Brian fut tué, ainsi que la moitié des hommes de sa colonne. 78 Français dont un officier, parmi lesquels 24 blessés, furent faits prisonniers.

Comme le disait l'empereur Napoléon dans sa lettre au Maréchal, les choses ne paraissaient pas

ment contenu. Le capitaine baron van der Straeten de Waillet me présentait quelques jours après, la première compagnie montée.

L'organisation de l'armée mexicaine n'avancait pas.

Depuis qu'on avait renoncé à prendre les Indiens de force, les troupes indigènes se recrutaient péniblement. Les engagements volontaires étant absolument insuffisants, lorsque les prisonniers de guerre manquaient, on incorporait les condamnés et les mauvais sujets ramassés par la police. C'est ainsi que le 7^e bataillon d'infanterie, destiné au Yucatan, n'était en grande partie composé que de déportés et de vagabonds. Le général Casanova qui devait le conduire à destination, refusa de partir, à moins qu'on ne le fit accompagner d'une autre troupe d'un effectif au moins égal.

Quant aux corps étrangers, le Maréchal avait proposé d'organiser deux brigades : l'une formée par la légion étrangère française sous les ordres du

Dans les premiers temps de notre séjour à Monterey, il ne se passa rien de bien important.

Apprenant le 15 avril que Ruperto Martinez arrivait ce jour-là avec 400 hommes de cavalerie, à Marin, petit bourg à 35 kilomètres vers le nord, où un intendant devait passer sa troupe en revue le lendemain, je résolus de profiter de cette occasion pour me procurer les chevaux nécessaires à l'organisation d'une compagnie montée. Je sortis donc de la place le soir, à la tête de 150 de mes hommes et de 140 cavaliers du corps de Quiroga.

Au point du jour nous arrivions devant Marin. L'ennemi fut surpris et mis en fuite, après un combat qui ne dura que quelques instants. Il laissait 34 de ses soldats tués ou blessés et 70 chevaux bien harnachés.

De notre côté, nous avons 2 hommes tués et 3 blessés. Il y eut un retour offensif qui fut facile-

général Jeanningros ; l'autre composée des Autrichiens et des Belges sous le commandement du général comte de Thun.

Ces deux brigades devaient constituer une division sous les ordres du général Brincourt. Celui-ci refusa le commandement qui lui était offert, en disant qu'après le départ du corps expéditionnaire, il serait impossible de faire avec 15000 hommes ce qu'on n'avait pu obtenir avec 30000.

Le commandement fut alors offert au général baron Neigre, qui accepta.

Des lettres furent échangées, mais le projet n'eut pas d'autres suites.

Le général de Thun, depuis longtemps découragé par toutes espèces d'ennuis et blessé de n'avoir pas reçu de réponse à une proposition qu'il avait adressée au Maréchal, offrit sa démission le 1^{er} mai, et malgré les instances de l'Empereur pour le faire revenir sur sa détermination, il persista et s'en alla.

L'argent commençait à manquer. Le premier emprunt de 1864, souscrit en France avec un engouement extraordinaire, avait produit 126 millions de francs ; mais déduction faite des frais de négociations et des prélèvements prévus par la convention de Miramar, il ne resta au gouvernement mexicain que 50 millions, qui furent bientôt dépensés.

Un nouvel emprunt venait d'être émis par le Comptoir d'Escompte ; on offrait pour 340 francs un titre de 500 francs, rapportant 30 francs d'intérêts et participant à une loterie où l'on avait la chance de gagner 500.000 francs. Cet emprunt devait rapporter 170 millions de francs ; mais défalcation faite de ce qu'on avait consenti à payer aux créanciers anglais et français, de ce qu'on allait prélever à Paris en vertu de la convention de Miramar, et enfin des 35 millions à retenir pour reconstituer le capital versé au bout de cinquante ans, le gouvernement mexicain ne s'attendait pas à toucher plus de 70 à 80 millions.

Aucuns fonds n'étant d'ailleurs encore arrivés, le département de la Guerre mexicain finit par

avouer au maréchal Bazaine qu'il était incapable de solder la Brigade Austro-Belge.

Le Commandant en chef décida alors que son intendance paierait, en appliquant naturellement les tarifs de l'armée française.

Malheureusement, d'après les ordres donnés par l'empereur Maximilien en 1864, les actes d'engagement signés par les volontaires portaient au verso les conditions qui leur étaient offertes. Celles-ci promettaient aux soldats 8 hectares de bonnes terres à l'expiration des 6 années de service; et en attendant, une solde journalière supérieure de dix centimes à celle qu'ils allaient désormais toucher.

Les hommes avaient depuis longtemps renoncé à l'espoir de devenir propriétaires au Mexique; mais comme tous les troupiers, ils tenaient à leurs deniers de poche. Quand ils apprirent la réduction, il y eut quelques murmures.

Je réunis le régiment et m'adressant alors aux soldats, je fis appel aux sentiments de dévouement et de discipline dont ils avaient fait preuve jusqu'à ce moment. Au lieu de me répondre, comme

d'habitude, par des acclamations, les hommes restèrent muets.

Cette petite manifestation de mauvaise humeur ne m'inquiéta pas; je savais que la joie reviendrait dès que je remettrais la troupe en marche.

Nous arrivons maintenant à un triste épisode :

Les entrepôts de Matamoros étaient depuis longtemps remplis de marchandises destinées à l'intérieur du pays, tandis qu'à Monterey nous avions les produits coloniaux et les lingots d'argent qu'attendaient les marchés de l'Europe. Le commerce des deux villes et le général Méjia demandaient avec instances un échange de convois. (Pl. III.)

Le maréchal Bazaine expédia à Méjia l'ordre de mettre son convoi en mouvement le 6 juin; et le général Jeanningros étant malade, Son Excellence envoya le lieutenant-colonel de Tucé, du 12^e de chasseurs à cheval, prendre le commandement du convoi de Monterey, qui devait se mettre en marche le 7.

Je n'ai jamais eu connaissance des instructions reçues par le général Méjia et le lieutenant-colonel de Tucé.

Le Maréchal n'ignorait pas qu'il y avait deux routes allant de Matamoros à Monterey ; il devait donc indiquer à Méjia la voie à prendre, et en donnant avis de cet ordre au lieutenant-colonel de Tucé, inviter celui-ci à avancer jusqu'au moment de la rencontre.

Les instructions envoyées à Méjia négligeaient-elles de préciser la route à suivre, et dans ce cas, le lieutenant-colonel de Tucé était-il autorisé à ne pas dépasser Ceralvo avant de savoir par où venait le convoi de Matamoros ?

Je n'en sais rien. Toujours est-il que la colonne de Tucé, composée de deux bataillons de la légion étrangère, de 3 escadrons du 12^e chasseurs, de 4 obusiers, d'un bataillon de mon régiment, de ma compagnie montée, et du corps de cavalerie commandé par le colonel Quiroga, forte en tout de 2400 hommes, escortant 200 voitures et 250 mulets de bât, arriva à Ceralvo le 12 et s'arrêta.

Dès le lendemain, le bruit courait en ville, et c'était vrai, qu'Escobedo se trouvait avec 4000 hommes à Las Aldamas, à 45 kilomètres devant nous, entre les débouchés des deux routes venant de Matamoros. Il guettait le convoi à la rencontre duquel nous allions.

Je fus trouver le lieutenant-colonel de Tucé et lui dis que l'opération dont nous étions chargés me paraissait très simplifiée : nous n'avions qu'à marcher sur Escobedo. S'il nous attendait, il était mis en déroute ; si au contraire, il s'éloignait, une colonne légère le suivait. De toutes façons, le convoi de Matamoros n'avait plus rien à craindre et le nôtre pouvait l'attendre à la place que l'ennemi nous cédait.

Le lieutenant-colonel de Tucé me répondit qu'il ignorait encore par où venait le convoi de Méjia, et qu'il avait des instructions formelles dont il ne voulait pas s'écarter. Il stationna à Ceralvo les 13, 14 et 15, ne se remettant en mouvement que le 16, et prenant alors la direction de Mier.

Je fus désigné pour rester à Ceralvo avec mes

six compagnies, un peloton du corps Quiroga et une section d'artillerie de montagne française, commandée par le lieutenant Trébillon.

Le 18, à 4 heures du matin, je chargeai le capitaine Loiseau d'aller avec 2 compagnies, la compagnie montée, les cavaliers de Quiroga et une douzaine de voitures attelées chacune de trois mulets, enlever un approvisionnement de maïs, que je savais avoir été rassemblé par l'ennemi à Charco-Redondo, village situé à 7 ou 8 kilomètres de distance.

A 8 1/2 heures, un des cavaliers de Quiroga vint m'annoncer que la colonne retournant avec les voitures chargées était attaquée par des forces considérables d'infanterie et de cavalerie, sorties des fourrés de mesquites qui entourent le village de Charco.

Je renvoyai le cavalier avec cet ordre pour le capitaine Loiseau : « J'arrive, maintenez votre position ; si le convoi est enlevé, ne vous en

inquiétez point : les voitures ne peuvent pas aller très vite, nous les reprendrons. »

Je me portai au secours du détachement avec 2 compagnies et la section d'artillerie française.

Lorsque j'arrivai sur le lieu de l'engagement, le combat avait cessé ; il y avait à terre 41 morts de l'ennemi, et au milieu d'eux le lieutenant Van Roelen ainsi que 2 hommes de la compagnie montée. Nous avions en outre quelques blessés. Le convoi avait disparu, on ne voyait plus que ses traces dans les mesquites et les cactus.

Après une poursuite d'une couple d'heures, l'ennemi fut rejoint et dispersé assez rapidement pour qu'il ne pensât point à dételer les mulets, ce qui m'aurait mis dans un assez grand embarras. Le feu bien dirigé des pièces françaises contribua beaucoup à ce petit succès.

Je venais de rentrer à Ceralvo, lorsque la nouvelle de la catastrophe arriva. Escobedo avait pris le convoi de Matamoros !

Ce convoi, comprenant 280 voitures et 500 mulets

de bât, portait des marchandises représentant une valeur de onze millions de francs. Il était protégé par 1500 hommes de troupes mexicaines, 250 chasseurs autrichiens et 6 bouches à feu. Le général Olvera qui en avait le commandement, ne paraissait pas être porteur d'instructions bien précises; car, sorti de Matamoros par la route de Mier, qui était la meilleure des deux, il bivagua le premier jour à Rosario; le lendemain, changeant de direction, il se porta à Charco-Escondido sur la route de China; de cet endroit, changeant de nouveau de direction, il remonta le 8 vers Camargo par San Gertrudis, où Escobedo l'attaqua le 16 juin à 7 heures du matin. Depuis 24 heures, les troupes n'avaient pas eu une goutte d'eau, la chaleur était torride et les soldats mouraient de soif.

Les chasseurs autrichiens firent bravement leur devoir; 143 hommes furent tués et 44 blessés. Les troupes mexicaines de Méjia eurent 250 tués et beaucoup de blessés. Plusieurs centaines de prisonniers restèrent aux mains de l'ennemi. Olvera s'échappa avec quelques cavaliers.

A la suite de ce désastre, Méjia qui n'avait plus que 300 hommes à Matamoros, fut obligé de capituler le 23 juin. Il obtint la condition de pouvoir s'embarquer avec ses troupes, mais toute l'artillerie dut être abandonnée.

Le lieutenant-colonel de Tucé arriva le 18 à Mier, où il voulut faire passer son convoi sur la rive américaine du Rio Bravo; il entama à cet effet des négociations avec les autorités fédérales de Roma, qui naturellement refusèrent d'acquiescer à sa demande. Il rebroussa chemin le 20, et toutes les troupes, saluées de temps en temps par le feu de tirailleurs invisibles embusqués dans les bois, rentrèrent à Monterey le 28.

La note finissait par déclarer que :

« L'expédition du Mexique n'avait eu d'autre motif que la nécessité d'obtenir par les armes, les réparations auxquelles la France avait droit; que si plus tard l'empereur Napoléon s'était montré favorable à la fondation d'une monarchie, il n'avait point entendu que son assistance dépassât la limite des intérêts qu'il était allé protéger. »

Cette communication dissipa toutes les illusions. L'Impératrice, qui avait toujours déployé la plus grande activité, mais qui, découragée et à bout de forces, ne s'occupait plus depuis quelque temps que d'œuvres de charité, annonça tout à coup qu'Elle partirait pour Paris le 8 juillet!

Le poison distillé par deux années de chagrins et d'adversités achevait son œuvre; la malheureuse Souveraine devenait folle! Elle allait chercher à Saint-Cloud les dernières humiliations qui devaient briser le fil auquel tenait encore sa raison!

Des que l'empereur Maximilien eut connaissance des résolutions prises par l'empereur Napoléon III, Sa Majesté envoya le général Almonte à Paris.

A quoi cela pouvait-il servir d'aller rappeler les termes de la convention de Miramar?

Des engagements ne venaient-ils pas d'être pris vis-à-vis de la France et des États-Unis?

Y avait-il la moindre chance de les faire rétracter, au moment précisément où la guerre de Bohême devenait imminente?

Néanmoins, l'empereur Maximilien continuait à se bercer d'espérances, quand le jour même où l'on apprit à Mexico la destruction de la division Méjia et la perte de Matamoros, le 29 juin, Monsieur Dano, Ministre de France, transmit au Chef du cabinet une longue note que Monsieur Drouyn de Lhuys lui avait adressée le 31 mai.

France a acquitté loyalement les charges qu'elle avait acceptées dans la convention de Miramar ; et ensuite, qu'elle n'a reçu que bien incomplètement du Mexique les compensations équivalentes qui lui étaient promises.

» Il importe de fixer l'attention sur ce point. La convention de Miramar conférait l'autorité de commandant en chef de l'armée mexicaine au Commandant du corps expéditionnaire, et l'investissait ainsi du pouvoir et, par conséquent, de l'obligation de pacifier le pays. La raison refuse d'admettre que le Gouvernement de Sa Majesté l'empereur Napoléon, qui déclare encore aujourd'hui que son appui était acquis pour la fondation d'un gouvernement régulier et fort au Mexique, la raison et l'équité refusent d'admettre qu'il crût qu'un gouvernement pouvait devenir régulier et fort au Mexique sans que la pacification fût effectuée. Sans la paix en effet, il est bien clair qu'on ne peut espérer ni budget en équilibre, ni augmentation des ressources financières.

» Les fonds provenant des deux emprunts ont

L'Empereur qui n'avait remarqué aucun changement dans l'état mental de l'Impératrice et qui ne paraissait pas se rendre compte que saine d'esprit, Elle n'aurait jamais, ni pensé, ni consenti, à faire une démarche que les circonstances rendaient parfaitement inutile, chargea l'infortunée Souveraine de remettre à Napoléon III un volumineux mémoire, qui s'attachait surtout à répondre aux griefs énoncés dans la note que Monsieur Drouyn de Lhuys venait d'envoyer.

Il y était dit :

« La lecture attentive de la note du 31 mai, n'a pas laissé que de surprendre douloureusement l'Empereur, non pour sa conclusion, mais pour la nature des motifs que l'on a cru devoir alléguer pour justifier cette conclusion.

» On lit tout d'abord dans la note que la

été engloutis en grande partie dans cette guerre civile, et il faut en imputer les conséquences au Commandant en chef de l'armée franco-mexicaine qui, par son inaction d'une année, a fini, il faut le dire, par laisser les dissidents se rendre maîtres de plus de la moitié du pays.

» Personne n'ignore qu'au Mexique les douanes maritimes sont l'élément le plus productif des recettes. Or ces douanes sont ruinées depuis un an, par suite de l'interruption des communications avec les marchés de l'intérieur ; ces communications sont occupées par les dissidents. En ce moment même, les douanes de Matamoros, Minatitlan, Tabasco, La Paz, Huatuleo, sont aux mains des ennemis de l'Empire. Celles de Tampico, Tuxpan, Guaymas, Mazatlan, Acapulco sont improductives, car ces ports sont étroitement bloqués par les Juaristes, et les commerçants désespérés sont réduits à s'expatrier. Peut-on raisonnablement obtenir l'équilibre des recettes et des dépenses quand, à mesure que la guerre civile se prolonge, les ressources diminuent ? Le Gouvernement réduit à la seule

douane de Vera Cruz, peut-il faire face aux lourdes charges que lui assigne la convention de Miramar ? Ce serait faire injure à l'esprit d'équité du gouvernement français et douter de sa bonne foi, que de le supposer ; car, sur un budget de recettes de dix-neuf millions de piastres, on sait que les douanes maritimes doivent fournir onze millions.

» Oui sans doute, par la convention de Miramar, le Mexique s'est engagé à payer l'entretien du corps expéditionnaire, ses frais de guerre et d'occupation ; mais il n'entendait nullement que cette occupation fût seulement du tiers ou de la moitié du pays, et il ne pouvait pas prévoir que les seuls transports de guerre, à la suite des colonnes qui ont quatorze fois occupé, puis évacué le Michoacan, cinq fois Monterey, deux fois Chihuahua, se monteraient à seize millions de francs ! Le Gouvernement impérial mexicain ne pouvait pas prévoir, et il n'aurait pu admettre, qu'au bout de trois ans d'une guerre ruineuse, le Commandant en chef de l'armée franco-mexicaine, forte de cinquante mille hommes, n'aurait pas

encore réduit à l'obéissance les riches provinces de Guerrero, de Tabasco, de Chiapas, où pas un soldat français n'a paru. Il ne pouvait pas supposer surtout qu'après ces trois années de guerre, grâce à l'inaction du Commandant en chef ou à ses dispositions, tous les vastes États du Nord seraient retombés sous le joug des Juaristes. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se convaincre de cette déplorable situation militaire, et de l'injustice notoire qu'il y a à reprocher au Gouvernement impérial mexicain de n'avoir pas suffi aux exigences du traité de Miramar. Le Commandant en chef a privé le Gouvernement de ses ressources les plus indispensables, en n'achevant pas l'œuvre de la guerre. C'est un fait que nous devons constater, parce qu'il n'a pas dépendu de nous d'en supprimer les conséquences.

» Lors de la fin de la guerre civile aux États-Unis, l'empereur Maximilien pensa qu'il était de son devoir de rappeler sérieusement au Commandant en chef, la nécessité de déployer la plus grande activité pour terminer la pacification. Le Maréchal est resté sourd à toutes ses exhortations,

et il a abandonné des provinces entières, pour retirer ses troupes qui restèrent pendant de longs mois dans une inaction fatale. Le 10 novembre 1865, l'Empereur lui écrivait : « Je reçois des nouvelles de Monterey qui me font connaître les graves inconvénients qu'entraîne l'évacuation de cette place importante par les troupes françaises. En général, je crois qu'il faut éviter d'abandonner ces grandes villes du Nord qui, d'abord occupées, puis laissées à elles-mêmes, sont tombées de nouveau entre les mains de nos ennemis ; ces alternatives ont le grave inconvénient de faire perdre confiance aux habitants, et de mettre sous les yeux de nos voisins des scènes fâcheuses qui peuvent tromper l'opinion aux États-Unis. »

» Le 4 décembre de la même année, Sa Majesté insistait de nouveau sur cette question : « Je viens de recevoir, écrivait-Elle, les nouvelles les plus fâcheuses du Sinaloa et du département de Mazatlan. Les populations de ces contrées ne peuvent se rendre compte du motif qui fait partir les troupes françaises avant que des corps mexicains, bien organisés, puissent les remplacer. Elles voient

avec terreur Corona rentrer d'un seul coup en possession de tout le pays soumis; leur confiance est donc profondément ébranlée; et cette fatale mesure nous fait perdre dans l'esprit public plus qu'une défaite éclatante, car elle semble indiquer que le Gouvernement lui-même n'a pas foi dans l'avenir. »

» Dans une lettre en date du 17 décembre 1865, l'Empereur signalait au Maréchal l'urgence d'occuper le port de La Paz, capitale de la basse Californie, pour empêcher que cette importante péninsule, qui ferme le golfe ou mer de Cortès, ne fut envahie par les flibustiers américains, et afin de l'enlever aux dissidents. Le Commandant en chef écrivit aussitôt :

« Je m'empresse de répondre à la lettre que Votre Majesté m'a adressée, à la date de ce jour, au sujet de la contre-révolution qui vient d'éclater à La Paz, capitale de la basse Californie. Aussitôt que ces faits sont parvenus à ma connaissance, j'ai donné l'ordre à l'amiral Mazères, qui commande la division navale sur la côte du Pacifique, de prendre une compagnie française à Mazatlan et

de se rendre à La Paz pour y rétablir l'ordre. » La compagnie française n'a jamais paru à La Paz et la basse Californie reste toujours au pouvoir des ennemis de l'Empire.

» Le Maréchal a lui-même reconnu la vérité de ces faits, puisqu'en janvier 1866, il a annoncé que l'inaction de ses troupes allait cesser et que « bientôt l'Empereur verrait que ce n'était pas la question militaire qui devait le préoccuper le plus ». La réalité est venue malheureusement démontrer que cette promesse solennelle restait à l'état de lettre morte.

» A différentes reprises, le Commandant en chef a prétendu expliquer les résultats déplorable de son attitude, en se plaignant de quelques autorités infidèles. Ce reproche a trouvé un écho dans la note du 31 mai. Cependant, il sera facile de faire voir son peu de fondement. Le 2 décembre 1865, l'Empereur demandait au Maréchal des notes sur tous les fonctionnaires mexicains; le 6 janvier 1866, il lui écrivait :

« J'attends de vous, par le retour du courrier, les noms des autorités qui vous paraissent

déloyales et qu'il faut révoquer, car je veux mettre à votre disposition tous les moyens qui sont en mon pouvoir. Je remplacerai ces autorités par celles qui auront votre confiance. Vous insistez sur le paiement régulier des troupes ; à ce sujet, il faut remarquer que mon Gouvernement a fait tout ce qui était possible ; il a été jusqu'à laisser de côté les améliorations les plus nécessaires dans les services civils, pour consacrer exclusivement toutes ses ressources à l'armée. C'est l'armée qui absorbe seule toutes les rentes de l'État, et il suffit de jeter un coup d'œil sur les comptes du Ministère d'Hacienda pour s'en assurer. »

» Le 10 janvier, le Commandant en chef désigna trois fonctionnaires et le ministère comme n'ayant pas sa confiance ; l'Empereur lui fit part, deux jours après, de sa décision : « En attendant que le travail complet que vous me promettez me soit parvenu, disait Sa Majesté, je porte à votre connaissance que les trois personnes que vous citez ont été relevées de leur emploi. » Le 5 mars suivant, le ministère fut changé !

» On a reproché également au Gouvernement

impérial mexicain de n'avoir pas marché exclusivement avec un certain parti et d'avoir tenté une œuvre de conciliation. Mais ignore-t-on que c'est là la politique conseillée au début par les généraux français eux-mêmes ?

» Le général de Castagny écrivait au Maréchal le 30 août 1864 : « Les populations de la frontière du nord sont énergiques, laborieuses, industrielles et libérales. Elles accepteront l'Empire sans difficulté, pourvu qu'on ne froisse pas trop durement leurs convictions. » Le Maréchal lui-même disait à Sa Majesté, dans une communication en date du 29 décembre 1864 : « Les tendances cléricales du général Méjia et du général Lopez, et l'esprit généralement libéral de toute la population du Nuevo León et du Tamaulipas, réclament des fonctionnaires éclairés qui puissent, par leur influence, contrebalancer, sinon dominer celle des commandants militaires susnommés. » Ces conseils et ces insinuations des chefs de l'armée française, montrent que l'Empereur a eu, dans sa ligne de conduite politique, des complices en dehors de son entou-

rage personnel, dont on lui a si souvent fait un reproche.

» On impute au Gouvernement impérial mexicain de n'avoir point pressé l'organisation d'une armée nationale. Mais ignore-t-on que le Commandant en chef était chargé de la former et qu'il était investi de tous les pouvoirs nécessaires? Enfin, lorsque son abstention fut évidente, l'Empereur lui écrivit, le 5 avril 1865, qu'il confiait l'organisation d'une brigade modèle au général comte de Thun, et qu'en conséquence il était nécessaire de réunir à Puebla les éléments et les cadres de cette troupe. Ils furent réunis en effet; mais ils n'avaient pas encore les premiers liens de leur formation, que le Commandant en chef les dispersait dans trois directions différentes pour faire face aux éventualités de la guerre.

» Lorsque plus tard monsieur le Ministre de la Guerre de Sa Majesté l'empereur Napoléon insista auprès du Commandant en chef pour qu'il pourvût à une organisation des troupes du pays, capable de protéger les intérêts français après le départ du corps expéditionnaire, le Commandant

en chef se détermina à entamer cette œuvre, et il en instruisit l'empereur Maximilien qui lui donna, de nouveau, des pouvoirs illimités pour la conduire à bonne fin. La lettre suivante du Maréchal, datée du 6 juin 1866, en est un témoignage irrécusable : « J'ai reçu, disait-il, la lettre que Votre Majesté m'a adressée le 3 de ce mois, et par laquelle Elle daigne investir d'une autorité absolue, pour l'organisation des bataillons de Cazadores de Mexico et la réorganisation de l'armée mexicaine, le Général Chef d'état-major général et l'Intendant en chef de l'armée. J'ai communiqué à monsieur le général Osmont et à l'intendant militaire Friant les intentions de Votre Majesté. J'aurai l'honneur de la tenir au courant des résultats qui seront progressivement obtenus. »

» Les Officiers-Généraux désignés ci-dessus se mirent immédiatement à l'œuvre avec un zèle et une intelligence qu'on ne saurait trop louer. Les officiers et les soldats de l'armée française répondirent à leur appel avec un empressement bien propre à justifier les espérances qu'on avait conçues de la formation de ces nouveaux corps.

Déjà un certain nombre de bataillons de Cazadores étaient armés, habillés et équipés, quand arriva la fatale nouvelle du retrait du subside, que le Maréchal et le Ministre de France avaient accordé provisoirement comme absolument indispensable.

Ce document qui constituait un véritable acte d'accusation contre le maréchal Bazaine, n'était, dans le fond, que le tableau le plus exact de la triste situation dans laquelle on abandonnait le Mexique.

Le 23 juillet 1866, le général Jeanningros annonça aux troupes de la garnison de Monterey, qu'elles devaient emballer leurs magasins, attendu que la place serait évacuée le 25.

C'était le mouvement général de retraite qui commençait.

Le 29, toutes les troupes du Nuevo León étaient réunies à Saltillo, où le général Douay, commandant de la division, avait son quartier général. (Pl. I.)

Le 31, je reçus l'ordre de me mettre en marche le lendemain sur Matehuala et San Luis-Potosi.

Le 10 août, j'arrivai à Matehuala; la colonne du général Douay entra quelques heures après moi. Le général Jeanningros se trouvait à deux étapes en arrière.

Nous apprîmes là que le général de Castagny, ne laissant qu'un bataillon du 7^e de ligne ainsi que

Déjà un certain nombre de bataillons de Cazadores étaient armés, habillés et équipés, quand arriva la fatale nouvelle du retrait du subside, que le Maréchal et le Ministre de France avaient accordé provisoirement comme absolument indispensable.

Ce document qui constituait un véritable acte d'accusation contre le maréchal Bazaine, n'était, dans le fond, que le tableau le plus exact de la triste situation dans laquelle on abandonnait le Mexique.

Le 23 juillet 1866, le général Jeanningros annonça aux troupes de la garnison de Monterey, qu'elles devaient emballer leurs magasins, attendu que la place serait évacuée le 25.

C'était le mouvement général de retraite qui commençait.

Le 29, toutes les troupes du Nuevo León étaient réunies à Saltillo, où le général Douay, commandant de la division, avait son quartier général. (Pl. I.)

Le 31, je reçus l'ordre de me mettre en marche le lendemain sur Matehuala et San Luis-Potosi.

Le 10 août, j'arrivai à Matehuala; la colonne du général Douay entra quelques heures après moi. Le général Jeanningros se trouvait à deux étapes en arrière.

Nous apprîmes là que le général de Castagny, ne laissant qu'un bataillon du 7^e de ligne ainsi que

le bataillon de Cazadores du colonel Cottret à Durango, repliait sa division sur Léon ; et, ce qui était un nouveau désastre pour l'Empire, que Tampico venait de succomber. La garnison se composait de 200 hommes de la contre-guerrilla du capitaine Langlois et de 500 Mexicains qui firent en grande partie défection. Assiégé depuis six jours par le général Pavon, le capitaine Langlois, qui s'était réfugié dans le fort de Casamata, où il manqua bientôt de vivres et de munitions, fut, malgré l'assistance de deux canonnières de l'escadre française, obligé de capituler le 7. Ses pertes s'élevaient à 13 hommes tués et 6 blessés.

Les Français furent traités avec beaucoup d'égards par le général Pavon, qui leur permit de sortir de la place avec armes et bagages.

Le maréchal Bazaine, escorté par le colonel du Preuil commandant une colonne composée du 3^e zouaves, de deux escadrons de chasseurs d'Afrique et d'une batterie d'artillerie, avait trans-

porté son quartier général à San Luis le 10 juillet.

Pourquoi faire? Son Excellence ne pouvait être tourmentée d'aucune inquiétude du côté des États-Unis, qui avaient obtenu ce qu'ils voulaient, et les deux divisions en retraite n'avaient besoin de personne pour surveiller leurs mouvements. Si les forces libérales suivaient de près, c'était tout simplement parce que leurs chefs cherchaient tous à entrer, chacun le premier, dans les villes importantes qu'on abandonnait ; et s'il y avait de temps en temps des engagements, c'était parce que les arrière-gardes françaises faisaient des retours offensifs pour se donner de l'air. Ce fut ainsi que le 5 août, une sortie de Matchuala tua une cinquantaine d'hommes à une bande qui s'était avancée jusqu'au Cedral ; et que le 8, les chasseurs d'Afrique sabrèrent 150 cavaliers qui s'étaient aventurés jusqu'à la Noria de Custodia.

Le Commandant en chef ne s'était évidemment éloigné de Mexico, que pour ne plus avoir à entendre les plaintes de l'empereur Maximilien.

Le 12 août, les troupes de la division Douay continuèrent le mouvement rétrograde, mais il fut cependant décidé que Matchuala serait provisoirement conservé. Le commandant de la Hayrie y resta avec son bataillon d'infanterie légère d'Afrique, six bouches à feu et une section du génie. Il avait en outre 400 cavaliers mexicains commandés par le colonel Quiroga et le lieutenant-colonel Abojador.

Le 16, j'arrivai à Venado, où je reçus la lettre ci-après, m'informant que je devais remplacer à Matchuala les troupes du commandant de la Hayrie.

« Charcos, 17 août 1866.

» Mon cher Colonel,

» Conformément aux ordres du Maréchal Commandant en chef, vous prendrez le commandement supérieur de Matchuala.

» La garnison de cette place sera composée du Corps Belge tout entier, de la compagnie présidiale

du commandant Abojador et des troupes mexicaines de Quiroga et de Campos. Vous disposerez comme artillerie, de deux canons mexicains, une pièce de 8 et un obusier de montagne, munis de leurs approvisionnements.

» Ainsi placé au point extrême d'occupation, vous devez surveiller le pays qui vous entoure, et agir avec la plus grande prudence, vis-à-vis des bandes qui pourraient se rapprocher de votre poste. Il n'est point impossible que par suite de l'évacuation des départements frontières, l'ennemi ne cherche à réunir contre Matchuala de puissants moyens d'action. Vous devrez donc éviter de faire sortir de la place de trop petits détachements, qui pourraient être surpris et enlevés. La garnison ne sera pas assez forte pour vous permettre d'exécuter des opérations dans le pays environnant; mais les travaux récemment exécutés à Matchuala sur les indications du Maréchal Commandant en chef, aideront beaucoup à la défense de la place, si elle était attaquée. Donnez vos soins à l'entretien de ces travaux.

» L'intention du Maréchal est que les troupes

mexicaines soient placées en avant-postes dans les haciendas de Vanegas et de Cedral. Vous aurez à examiner si dans la situation actuelle, ces détachements ne seraient pas trop exposés aux attaques d'un ennemi puissant. Suivez à cet égard les règles de la prudence.

» Vous devez porter votre attention sur la sécurité de vos communications avec San Luis-Potosi; dans le but de les faciliter et aussi pour appuyer votre position à Matehuala, la ville de Venado sera occupée par le commandant de la Hayrie avec son bataillon et une section de montagne. Vous devrez vous tenir en communication avec cet officier supérieur.

» Tous vos services seront assurés. L'Intendant et le Payeur seront à Venado avec le commandant de la Hayrie; vous pourrez donc facilement toucher la solde de votre troupe. J'ai d'ailleurs demandé au Maréchal l'autorisation de vous faire payer par avance le mois de septembre. Avant de quitter Matehuala, l'Intendant assurera vos vivres au moyen de l'entreprise; il vous laissera en outre pour vingt jours environ de biscuit de réserve.

Je donne des ordres pour qu'il vous soit remis un approvisionnement de médicaments.

» Les troupes mexicaines qui sont avec vous, ne sont payées que pour un laps de temps très limité. J'avais exposé la question au Maréchal et d'après les ordres de Son Excellence, j'ai invité le Ministre de la Guerre mexicain à donner des ordres pour que la solde soit régulièrement fournie à ces contingents, qui se sont toujours montrés fidèles à la cause Impériale. J'aurai soin de vous informer de la suite qui pourra être donnée à cette affaire; mais en attendant je vous prie de faire tous vos efforts, pour éviter que ces troupes se débandent faute de solde.

» Le commandant de la Hayrie vous remettra mille piastres, qui doivent être exclusivement employées aux dépenses secrètes. A la fin de chaque mois, vous me ferez connaître par un état détaillé l'emploi et la situation de vos fonds secrets.

» Tenez-vous bien exactement informé de tout ce que vous pourrez apprendre de l'ennemi, de ses mouvements, de ses projets. Donnez-moi des

détails très circonstanciés sur tout ce qui concerne votre situation militaire et politique à Matchuala.

» Recevez, mon cher Colonel, l'assurance de ma considération très distinguée.

» *Le Général Commandant la 1^{re} Division,*

» F. DOUAY. »

Depuis six mois j'avais souvent écrit au Ministre de la Guerre à Bruxelles, pour le prier de bien vouloir prolonger les congés de deux ans des officiers, qui expiraient le 15 octobre 1866.

Mes lettres étaient restées sans réponse.

Ce mutisme tenait mes officiers dans la situation la plus perplexe, et ils étaient déjà préoccupés de la crainte de compromettre leur avenir, en rentrant trop tard à leurs corps, quand j'augmentai les inquiétudes, en annonçant au régiment qu'il partait le 18 pour retourner à Matchuala.

Après s'être concertés, les officiers vinrent me demander conseil. Je leur répondis que le silence de notre Gouvernement n'indiquant que trop

clairement sa résolution de ne pas prolonger les congés, que les communications de Matchuala avec le reste de l'Empire devant certainement être coupées, et par conséquent, que l'occasion de regagner la côte pouvant ne plus se représenter avant longtemps, je les autorisais à suivre la colonne française qui se retirait sur San-Luis, où ils attendraient la décision de l'Empereur et les ordres du Maréchal.

Je chargeai le plus ancien capitaine de dire à monsieur le Ministre de la Guerre de Belgique que le lieutenant Baré, le capitaine comte Visart de Bocarmé et moi, nous restions avec les hommes à nos risques et périls, espérant que le 16 octobre, on voudrait bien nous considérer comme démissionnaires.

Ayant désigné des sous-officiers pour commander les pelotons et les compagnies, je rendis compte de la situation au général Douay, et le lendemain je mis le régiment en marche sur Matchuala.

Le 20, je bivaquais à Solis, quand un courrier m'apporta la dépêche suivante :

« Venado, 20 août 1866.

» Mon cher Colonel,

» Je reçois du Maréchal Commandant en chef, de nouveaux ordres au sujet de la destination qui doit être donnée au Corps Belge. En conséquence de ces ordres, vous devez provisoirement occuper le poste de Venado.

» Cette lettre vous parviendra, j'espère, ce soir à Solis, et comme il importe que vous preniez le plus tôt possible votre poste à Venado, je désire que vous veniez coucher demain 21 à Los Charcos, afin d'être à Venado le 22 de bonne heure.

» J'attendrai votre arrivée, car je suis autorisé par le Maréchal à faire dans le Corps Belge des nominations de lieutenants et de sous-lieutenants, afin de reconstituer les cadres.

» Recevez, mon cher Colonel, l'assurance de ma considération très distinguée.

» *Le Général Commandant la 1^{re} division,*

» F. DOUAY. »

Le 23, les sous-officiers auxquels j'avais provisoirement confié des commandements, furent définitivement nommés lieutenants et sous-lieutenants.

Le 25, le général Douay me mit en mains à son rapport la lettre ci-après :

« Venado, 25 août 1866.

» Mon cher Colonel,

» En raison des circonstances particulières où se trouve Matehuala, le Maréchal Commandant en chef a décidé que la garnison de cette ville, composée en ce moment du bataillon d'Afrique, serait augmentée du Corps Belge tout entier.

» Conformément aux conventions internationales, le commandement de cette place doit être exercé par le commandant de la Hayrie, du 2^e bataillon d'Afrique.

» Dans le cas où il ne vous conviendrait pas de continuer à exercer dans ces conditions le commandement du Corps Belge, j'ai mission de

vous autoriser à vous rendre à Mexico, à la disposition de S. M. l'empereur Maximilien. Dans ce cas, j'ai les pouvoirs nécessaires pour nommer provisoirement monsieur de Bocarmé chef de bataillon au titre Mexicain et lui remettre le commandement du Corps Belge.

» Veuillez me faire connaître immédiatement la détermination que vous croirez devoir prendre, afin que je puisse promptement donner des ordres pour le mouvement sur Matehuala, qui doit commencer demain.

» Recevez, mon cher Colonel, l'assurance de ma considération très distinguée.

» *Le Général Commandant la 1^{re} Division,*

» F. DOUAY. »

Après avoir lu cette pièce, je dis au Commandant de la division, que je n'élevais aucunes prétentions au sujet de mon grade mexicain, mais que j'avais laissé en Belgique des épaulettes de chef de bataillon, que j'entendais faire respecter ;

que le commandant de la Hayrie étant moins ancien que moi, je refusais formellement de me mettre sous son commandement.

Le général Douay me pria de lui faire cette réponse par écrit.

Je lui écrivis immédiatement :

« Venado, 25 août 1866.

» N^o 94.

» Mon Général,

» Je fais tous mes efforts pour répondre en termes mesurés à l'ordre que vous venez de me transmettre.

» Quels que soient l'estime et l'amitié que je porte au commandant de la Hayrie, il ne me convient pas de me placer sous le commandement d'un officier français, moins ancien dans son grade que moi dans le mien en Belgique.

» Je vous prie, mon Général, de bien vouloir suspendre l'exécution de l'ordre dont il s'agit, car

des conséquences fatales en résulteront. Dès que mes hommes apprendront à quoi on les assimile et de quelle manière on traite leur colonel, leur indignation se traduira certainement par des violences, que je vous supplie d'éviter en faisant connaître à Son Excellence ce que j'ai l'honneur de vous déclarer.

» Au nom de l'Empereur Maximilien, je proteste contre la destruction d'un régiment de Sa Majesté; et devant mon Pays, je dégage ma responsabilité des très graves événements qui vont se produire.

» Agréez, mon Général, l'expression de mes sentiments respectueux.

» *Le Lieutenant-Colonel,*

» *BARON VAN DER SMISSEN.* »

En même temps, le capitaine comte Visart de Bocarmé refusait le commandement qui lui était offert.

Le soir, je reçus cette nouvelle lettre :

« Venado, 25 août 1866.

» Mon cher Colonel,

» Le capitaine de Bocarmé vient de me faire connaître par écrit, son refus d'accepter les fonctions de chef de bataillon au titre mexicain et le commandement du Corps Belge.

» Dans ces circonstances, il me paraît impossible de diriger cette troupe sur Matehuala, sans chef et avec des officiers promus tout récemment.

» Je fais donc connaître au Maréchal Commandant en chef, les dispositions dans lesquelles se trouvent les officiers et les troupes du Corps Belge et je prends les ordres de Son Excellence.

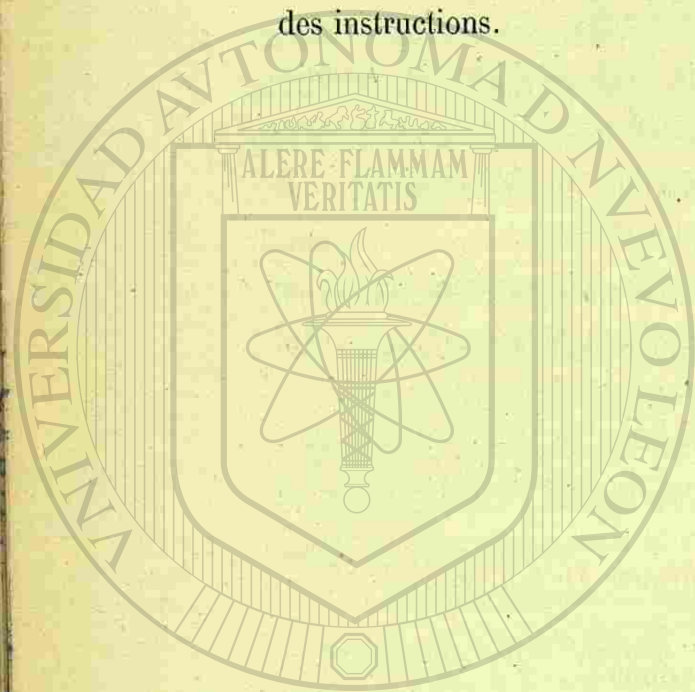
» Ces ordres ne peuvent tarder à arriver et j'aurai l'honneur de vous les communiquer. J'ai décidé qu'en attendant, vous conserveriez comme auparavant, le commandement du contingent belge.

» Recevez, mon cher Colonel, l'assurance de ma considération très distinguée.

» *Le Général Commandant la 1^{re} division,*

» *F. DOUAY.* »

Le 2 septembre, je reçus l'ordre de marcher avec le régiment sur Queretaro où je trouverais des instructions.



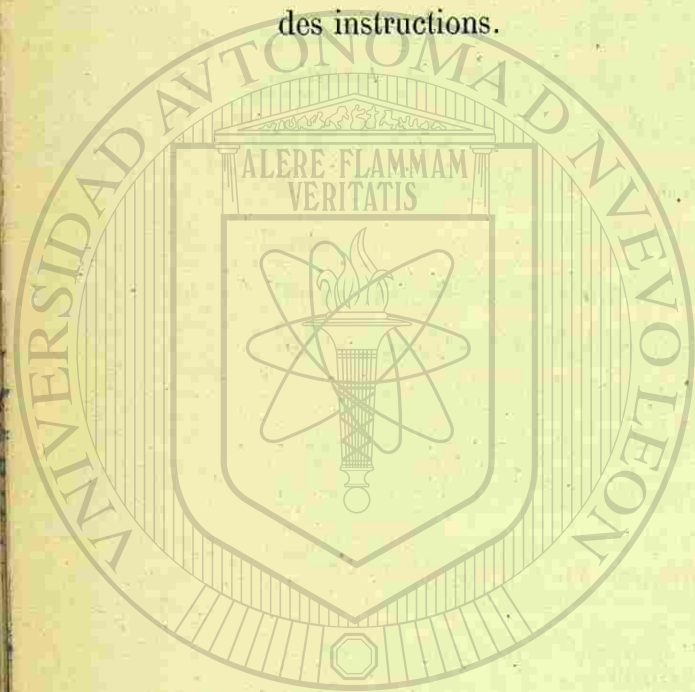
Arrivé à Queretaro le 16 septembre, je fus averti par le Commandant supérieur, que j'étais désigné pour aller occuper Tula (Pl. I), et en effet, je reçus le 17 au soir, la lettre suivante du Maréchal :

« Mexico, 16 septembre 1866.

» Mon cher Colonel,

» Conformément aux ordres que je vous ai fait transmettre par monsieur le Commandant supérieur de Queretaro, vous devez vous rendre à Tula avec tout le Corps Belge, moins une ou deux compagnies qui continueront leur route sur Mexico et seront destinées à occuper Tacubaya et Chapultepec.

Le 2 septembre, je reçus l'ordre de marcher avec le régiment sur Queretaro où je trouverais des instructions.



Arrivé à Queretaro le 16 septembre, je fus averti par le Commandant supérieur, que j'étais désigné pour aller occuper Tula (Pl. I), et en effet, je reçus le 17 au soir, la lettre suivante du Maréchal :

« Mexico, 16 septembre 1866.

» Mon cher Colonel,

» Conformément aux ordres que je vous ai fait transmettre par monsieur le Commandant supérieur de Queretaro, vous devez vous rendre à Tula avec tout le Corps Belge, moins une ou deux compagnies qui continueront leur route sur Mexico et seront destinées à occuper Tacubaya et Chapultepec.

» Dans ces compagnies, vous placeriez tous vos hommes malingres ou malades.

» Je vous laisse libre d'envoyer une ou deux compagnies, en raison de l'effectif qu'elles peuvent avoir.

» On signale une certaine agitation du côté de Tula ; vous serez chargé d'assurer la sécurité dans cette région et prendrez ou proposerez à cet effet les mesures que réclameront les circonstances.

» Vous correspondrez avec moi directement pour tout ce qui sera relatif aux mouvements de troupes et aux opérations ; vous m'adresserez tous les renseignements qui pourraient m'éclairer sur la situation du pays.

» Vous correspondrez avec le général de Mauseion, commandant la subdivision de Mexico, pour les questions administratives et de détail de votre corps. Vous aurez à adresser à monsieur le général Neigre à Puebla vos situations périodiques et d'emplacement ; de plus vous lui rendrez compte des mouvements que vous seriez appelé à exécuter.

» Il importerait que vos communications avec

Mexico eussent lieu par Tisayuca ; vous ferez donc étudier toutes les circonstances de route, de Tula à cette localité, et vous m'enverrez un rapport renfermant les renseignements que vous aurez recueillis. Je prescris un travail du même genre au chef de mon bureau topographique. Les conduites d'argent entre Pachuca et Mexico passant par Tisayuca, je dois me préoccuper de les faire arriver sûrement ; je compte à cet effet vous charger de garder et éclairer la route qu'elles suivent.

» Recevez, mon cher Colonel, l'expression de mes sentiments affectueux.

» *Le Maréchal Commandant en chef,*

» BAZAINE. »

Je partis le lendemain et arrivai à Tula le 24.

Les affaires de l'Empire Mexicain continuaient à aller de mal en pis : Guaymas et Hermosillo avaient été évacués le 15 ; Tuxpan avait capitulé

le 20 ; les Autrichiens bataillaient de tous les côtés dans la Huasteca. Les troupes libérales du Michoacan poussaient des pointes jusque dans les environs de la capitale.

Dans l'espoir d'activer l'organisation de l'armée et de faire mettre de l'ordre dans les finances, l'empereur Maximilien avait, le 26 juillet, nommé le général Osmont Ministre de la Guerre et l'intendant Friant Ministre des Finances.

Aussitôt que cette coopération fut connue à Washington, monsieur Seward, qui surveillait de près l'exécution des promesses faites par l'empereur Napoléon, écrivit à monsieur de Montholon :

« Le Président croit nécessaire de faire connaître à l'Empereur des Français, que la nomination à des fonctions administratives d'officiers du corps expéditionnaire par le prince Maximilien, est de nature à porter atteinte aux bonnes relations entre les États-Unis et la France, parce que le Congrès et le peuple des États-Unis pourront voir

dans ce fait un indice incompatible avec l'arrangement conclu pour le rappel du corps expéditionnaire Français du Mexique. »

Le 14 septembre, le général Osmont et l'intendant Friant furent invités par le Maréchal à donner leur démission.

L'empereur Maximilien qui reconnaissait enfin que les libéraux mexicains ne voulaient pas de la monarchie, profita du départ de ses ministres français pour reconstituer le cabinet en manifestant un retour vers les conservateurs. M. Larès, ami intime de l'Archevêque de Mexico, fut nommé président du Conseil.

Ce changement de politique qui arrivait trop tard, ne pouvait plus produire d'effet utile.

La première nouvelle que j'appris en arrivant à Tula, fut que Joachim Martinez venait de s'em-

parer d'une petite ville assez importante de mon commandement.

Je résolus d'exécuter une marche de nuit pour reprendre la place qui m'avait été enlevée. Malheureusement une pluie comme il n'en tombe que sous les tropiques, retarda le mouvement; j'espérais attaquer au point du jour, je ne pus m'engager qu'à huit heures du matin. Au lieu d'être surpris, l'ennemi avait eu tout le temps de se rassembler et de nous compter. Le coup de main échoua.

Voici le rapport que j'adressai le lendemain au Maréchal :

« Tula, 26 septembre 1866.

» Monsieur le Maréchal,

» En arrivant ici le 24, j'ai appris que l'ennemi était entré la veille à Ixmiquilpan avec 800 hommes et que non seulement la garnison impériale mexicaine s'était rendue sans combattre,

mais de plus, qu'elle s'était dépêchée de prêter serment à la république.

» Ayant demandé des renseignements sur la position au lieutenant-colonel Mora, commandant la compagnie de Tula, celui-ci m'assura que la ville n'était protégée que par quelques barricades.

» Je résolus de profiter des carretones avec lesquels j'étais arrivé, pour franchir pendant la nuit, les 50 kilomètres qui séparent Tula d'Ixmiquilpan. Je comptais surprendre ainsi l'ennemi vers le point du jour.

» Je me mis en marche à 8 heures du soir avec quatre compagnies portées par les carretones et deux compagnies montées. La colonne était forte en tout de 16 officiers et 350 hommes.

» Il survint malheureusement un aguacero épouvantable qui transforma les plateaux en lacs et les pentes en véritables torrents. La marche fut ralentie et la colonne n'arriva devant Ixmiquilpan qu'à 8 heures du matin.

» J'entrai dans la ville par la rue principale à la tête de l'infanterie, pendant que les compagnies montées exécutaient un mouvement tournant.

» L'ennemi fut violemment repoussé jusque sur la grande place. Là il se maintint derrière les barricades et dans les cadres, garnissant les terrasses et notamment celle de l'église, située au centre d'un cimetière entouré d'un mur crénelé. L'entrée du cimetière était défendue par deux obusiers.

» Il était évident que la résistance allait être opiniâtre.

» Je fis sonner la charge: les barricades et les premiers cadres furent enlevés à la baïonnette.

» Je prenais mes dispositions pour me rendre maître de l'église, lorsqu'on m'annonça que les compagnies montées, commandées par le lieutenant Dutalis, venaient d'être chargées et repoussées par une forte colonne de cavalerie.

» Il n'y avait plus à en douter, l'ennemi était plus nombreux qu'on ne me l'avait dit, et l'ancienne garnison Impériale n'avait pas la moindre intention de repasser de notre côté. Joachim Martinez disposait d'au moins 14 à 1500 hommes, résolu à défendre la place, qui était soigneusement retranchée.

» Je compris que je n'avais rien d'autre à faire,

que de brusquer l'attaque du cimetière et de l'église, et dans le cas où je ne réussirais pas, de me retirer avant l'épuisement des munitions qui allaient être nécessaires à la retraite.

» Je me mis à la tête des deux compagnies de grenadiers, avec lesquelles je m'emparai de l'artillerie et du cimetière; mais il s'agissait après cela de pénétrer dans l'église, dont les issues étaient solidement barricadées. Tous les efforts que nous fîmes pour amener une des pièces conquises devant la porte principale furent infructueux; des terrasses et surtout de celle de l'église, nous étions en but à un feu qui ne ralentissait pas. Les sous-lieutenants Delbecq, De Beugnie et Van den Bussche étaient tués; le lieutenant Stassin, les sous-lieutenants Wolters et Marcx étaient blessés; beaucoup de sous-officiers et soldats étaient aussi tués ou blessés.

» Les deux compagnies de voltigeurs n'étaient pas moins sérieusement engagées dans les cadres. L'ennemi y résistait énergiquement; les lieutenants Adam et Brabant étaient tués et il y avait beaucoup d'hommes hors de combat.

» Reconnaissant enfin qu'il fallait renoncer à vaincre, je fis sonner le ralliement, en me maintenant derrière les épaulements jusqu'à ce que tout mon monde fut rassemblé, mes blessés enlevés et transportés sur les carretones.

» Nous sortîmes de la ville en bon ordre et en ne reculant que pied à pied.

» La cavalerie de Martinez essaya de charger, mais arrêtée par des salves, elle subit de fortes pertes et devint dès lors très prudente.

» L'ennemi nous poursuivit cependant plusieurs heures ; il était assisté des populations, qui détruisaient les ponts dont nous avions à faire usage. Il fallait à tous moments prendre position pour rétablir les passages. La traversée du village de Misquiahuala fut particulièrement difficile : tous les buissons et chaque mur d'enclos cachaient des tirailleurs ébusqués. Le lieutenant Baré fut gravement blessé à cet endroit.

» Enfin, le 25 à 10 heures du soir, la colonne rentra à Tula. Elle avait eu 11 officiers et 45 sous-officiers et soldats, tués ou blessés.

» J'ai l'honneur, monsieur le Maréchal, de prier

Votre Excellence de bien vouloir agréer l'expression de mes sentiments de respectueux dévouement.

» *Le Colonel-Commandant de la Légion Belge,*

» *BARON VAN DER SMISSEN.* »

que Sa Majesté était atteinte d'une fièvre grave et qu'on avait fait venir de Vienne le docteur Riedel.

L'Empereur appela son médecin, le docteur Basch, et lui demanda s'il connaissait ce docteur. Basch, en proie à la plus vive émotion, répondit que c'était le directeur de la maison des aliénés.

L'Empereur qui comprenait enfin, fut pris d'un accès de désespoir. Il pleura amèrement et ne voulut recevoir personne.

Le même jour, la feuille officielle annonçait que l'Impératrice avait été ramenée de Rome à Miramar, atteinte d'une fièvre cérébrale d'un caractère inquiétant.

Le 20, l'Empereur écrivit de Chapultepec au Maréchal :

• Mon cher Maréchal,

» J'ai été profondément touché des paroles de consolation et d'affection que vous m'avez adressées en votre nom et en celui de la maréchale. Je

L'empereur Maximilien ne recevait plus d'Europe que des nouvelles désolantes ; Sa Majesté avait appris la défaite de l'armée autrichienne à Sadowa, la marche des Prussiens sur Vienne, et les conditions de paix que son frère avait été obligé de signer.

L'Impératrice lui avait écrit l'insuccès de ses démarches à Saint-Cloud, et fait part en termes navrants de cette scène finale où disant à Napoléon III : « Si vous nous abandonnez, il ne nous restera qu'à abdiquer », l'Empereur lui répondit froidement : « Eh bien, abdiuez ! »

L'empereur Maximilien qui était dans les dispositions d'esprit les plus sombres, ne voyait cependant pas encore l'affreuse situation dans laquelle se trouvait la malheureuse Impératrice, quand le 18 octobre, arriva un télégramme expédié de Miramar par le comte de Bombelles, annonçant

vous en exprime ici les plus vifs et les plus profonds remerciements. Le coup terrible apporté par les dernières nouvelles et qui a si gravement blessé mon cœur, joint au mauvais état de ma santé, lequel résulte des fièvres intermittentes dont je souffre depuis si longtemps et qui ont naturellement augmenté dans ces derniers jours, rendent nécessaire, d'après la volonté expresse de mes médecins, un séjour momentané dans un climat meilleur.

» Afin de me trouver en même temps plus rapproché du courrier extraordinaire qui m'est annoncé de Miramar, dont j'attends les nouvelles avec une anxiété facile à comprendre, j'ai l'intention de me rendre à Orizaba. C'est avec la plus grande confiance que je m'en rapporte à votre tact pour le maintien de la tranquillité dans la capitale et sur les points qui sont actuellement occupés par les troupes sous vos ordres.

» Dans ces circonstances douloureuses et difficiles, je compte plus que jamais sur la loyauté et sur l'amitié que vous m'avez toujours montrées.

» Je suivrai l'itinéraire que je joins à ma lettre

et je prendrai avec moi les trois escadrons de hussards du corps des volontaires autrichiens, ainsi que les hommes disponibles de la gendarmerie.

» Cette lettre vous sera remise par le conseiller d'État Hertzfeld, qui est mon ancien compagnon de mer et qui se mettra à votre disposition, si vous avez besoin d'éclaircissements. Je vous renouvelle à vous et à la maréchale ma très vive reconnaissance pour vos tendres sentiments, qui ont fait tant de bien à mon cœur blessé.

» Recevez, mon cher Maréchal, l'assurance de la sincère amitié avec laquelle je suis votre très affectionné

» MAXIMILIEN. »

Malgré les circonstances, on ne peut qu'être frappé du contraste qui existe entre le langage de cette lettre et celui du mémoire que la pauvre Impératrice avait été chargée de porter à Paris.

L'Empereur partit à deux heures du matin, en faisant un détour pour ne pas traverser Mexico.

Le lendemain, Sa Majesté écrivait en espagnol :

Hacienda de Zoquiapan, 22 octobre 1866.

» Mon cher Maréchal,

» Demain je me propose de déposer entre vos mains les documents nécessaires pour mettre un terme à la situation critique dans laquelle je me trouve, moi et le Mexique entier.

» Ces documents devront rester secrets jusqu'au jour que je vous ferai connaître par télégraphe.

» Entre autres choses, il y en a trois qui me tiennent à cœur et dont une fois pour toutes je veux décliner la responsabilité :

» 1° Que les cours martiales cessent de connaître des délits politiques ;

» 2° Que la loi du 3 octobre soit rapportée ;

» 3° Que sous aucun prétexte il ne soit exercé de persécution pour raison politique, et que cessent toutes espèces d'hostilités.

» Je désire que vous convoquiez les trois ministres Lares, Marin et Tavera pour convenir des moyens propres à assurer ces trois points, sans qu'il soit nécessaire de laisser deviner mes intentions exprimées dans le premier paragraphe.

» Je ne doute pas que vous n'ajoutiez cette nouvelle preuve d'amitié véritable à celles que vous m'avez déjà témoignées et je vous exprime à l'avance mes sentiments de gratitude en vous renouvelant les assurances de l'estime et de l'amitié de votre très affectionné,

» MAXIMILIEN. »

L'Empereur avait donc pris la résolution de s'en aller.

Sa Majesté nourrissait d'ailleurs ce projet depuis trois semaines, puisqu'Elle avait fait expédier à Vera Cruz et embarquer sur le *Dandolo* un assez grand nombre de caisses renfermant des objets précieux.

Pourtant le Maréchal ne reçut jamais les pièces qui lui étaient annoncées.

Le 27, l'Empereur arriva à Orizaba ; et le 30, on crut dans la capitale que Sa Majesté était embarquée, le commandant de l'escadre ayant télégraphié au Maréchal que le commandant du *Dandolo* l'attendait le soir même.

L'Empereur était descendu vers la côte en changeant d'avis à chaque étape ; Sa Majesté sentait que la position au Mexique n'était plus tenable, mais Elle appréhendait aussi d'affronter celle qui l'attendait en Autriche.

En arrivant à Orizaba, l'Empereur lut avec stupeur dans les journaux américains une lettre très confidentielle que lui écrivait monsieur Eloin.

Ce monsieur qu'on avait si inconsidérément, à Bruxelles, recommandé à l'Empereur comme devant former un conseiller d'État et un chef de cabinet de la plus grande utilité, n'avait rien trouvé de plus ingénieux pour faire parvenir sa compromettante lettre, que de l'adresser sous double enveloppe au consul du Mexique à Was-

hington. Il oubliait seulement qu'il y avait deux consuls du Mexique à Washington : l'un représentant l'Empire avec lequel le gouvernement fédéral n'entretenait aucunes relations et qui était fort peu connu ; l'autre envoyé par Juarez, qui était reçu à la Maison blanche et très bien accueilli par tout le monde. La poste, sans y mettre la moindre malice, porta la lettre de monsieur Eloin à ce dernier, qui l'ouvrit et la communiqua sur-le-champ à la presse :

« Bruxelles, 17 septembre 1866.

» Sire,

» L'article du *Moniteur français*, désavouant l'entrée aux ministères de la Guerre et des Finances des généraux français Osmont et Friant, prouve que désormais et sans pudeur, le masque est jeté. La mission du général Castelnau, aide de camp et homme de confiance de l'Empereur, bien que secrète, ne peut avoir d'autre but, selon moi, que de chercher à provoquer au plus tôt une solution.

Pour chercher à expliquer sa conduite que l'histoire jugera, le gouvernement français voudrait qu'une abdication précédât le retour de l'armée, et qu'ainsi il lui fût possible de procéder seul à réorganiser un nouvel état de choses, capable d'assurer ses intérêts et ceux de ses nationaux. J'ai l'intime conviction que Votre Majesté ne voudra pas donner cette satisfaction à une politique qui doit répondre, tôt ou tard, de l'odieux de ses actes et des conséquences fatales qui en seront la suite.

» Le discours de monsieur Seward, le toast à Romero, l'attitude du Président, résultat de la couardise du cabinet français, sont des faits graves destinés à accroître les difficultés et à décourager les plus braves. Cependant j'ai l'intime conviction que l'abandon de la partie avant le retour de l'armée française, serait interprété comme un acte de faiblesse; et l'Empereur tenant son mandat d'un vote populaire, c'est au peuple mexicain, dégagé de la pression d'une intervention étrangère, qu'il doit faire un nouvel appel. C'est à lui qu'il faut demander l'appui matériel et

financier indispensable pour subsister et grandir.

» Si cet appel n'est pas entendu, alors Votre Majesté ayant accompli sa noble mission, reviendra en Europe avec tout le prestige qui l'accompagnait au départ; et au milieu des événements importants qui ne manqueront pas de surgir, elle pourra jouer le rôle qui lui appartient à tous égards.

» Parti de Miramar le 4 de ce mois, avec la résolution de m'embarquer à Saint-Nazaire, après avoir pris les ordres de Sa Majesté l'Impératrice, j'ai été entraîné à ajourner de nouveau mon départ. Il fallait cette haute influence pour changer une détermination que mon dévouement me conseillait comme l'accomplissement d'un devoir.

» J'ai été vivement désappointé en apprenant que mes nombreuses dépêches des mois de juin et de juillet ne sont pas parvenues à Votre Majesté, en temps opportun. Mises sous le couvert de Bombelles et accompagnées de longues lettres écrites à cet ami dévoué pour être communiquées à Votre Majesté, j'étais loin de prévoir son départ du Mexique. Elles ont perdu aujourd'hui tout l'intérêt

qu'elles empruntaient aux événements si imprévus qui se succédaient si rapidement alors. Je regrette surtout ce fâcheux incident s'il a pu un instant éveiller dans l'esprit de Votre Majesté des doutes sur mon incessant désir de remplir fidèlement mon devoir.

» En traversant l'Autriche, j'ai pu constater le mécontentement général qui y règne. Rien n'est encore fait, l'Empereur est découragé, le peuple s'impatiente et demande publiquement son abdication; ses sympathies pour Votre Majesté se communiquent ostensiblement à tout le territoire de l'Empire. En Vénétie, tout un parti veut acclamer son ancien gouverneur; mais quand un gouvernement dispose des élections sous l'empire du suffrage universel, il est facile de prévoir les résultats.

» J'ai l'honneur d'être, Sire, de Votre Majesté le très humble, très dévoué et très fidèle serviteur,

» F. ELOIN. »

La publication de cette déplorable lettre ne devait pas disposer l'empereur François-Joseph à

préparer trop bon accueil à son frère; l'infortuné empereur Maximilien le sentit et au lieu de continuer sa route vers Vera Cruz, Il s'arrêta pour réfléchir, en se promenant solitairement dans les bois de l'hacienda où Il s'était établi.

Le général Castelnau, aide de camp de Napoléon III, avait débarqué le 12 octobre. Il était investi de pouvoirs extraordinaires, qui lui permettaient de substituer son autorité à celle du Maréchal. Ses ordres écrits devaient être respectés et exécutés, comme s'ils avaient été donnés par l'Empereur en personne.

Ces pouvoirs démontraient que la confiance de l'empereur Napoléon dans le Maréchal était bien diminuée; mais je ne crois cependant pas que le général Castelnau en ait jamais fait usage. Le but principal de la mission de cet envoyé tout à fait extraordinaire était évidemment de décider l'empereur Maximilien à abdiquer; mais Sa Majesté refusa de le recevoir.

La partie occupée du territoire se rétrécissait de jour en jour.

Le 3 octobre, Porfirio Diaz avait battu le général Oronoz qui était sorti de Oajaca avec 1200 hommes pour opérer du côté de Miahuatlan; un bataillon de Cazadores presque entièrement composé de soldats français fut détruit dans cette rencontre; son chef, le commandant Testard, fut tué.

Le général Oronoz étant parvenu à rentrer avec quelques troupes dans Oajaca, qui renfermait encore 200 Autrichiens et une centaine de soldats français, Porfirio Diaz l'y assiégea dès le 6.

Le Maréchal envoya d'Huajuapán une colonne de 800 Austro-Mexicains au secours de la place. Porfirio suspendit le siège, marcha au-devant de ces troupes et les défit le 16 à la Carbonera.

Oajaca capitula quelques jours après.

Fragoso venait de rançonner la ville de Cuautitlán, à 20 kilomètres de Mexico.

Jalapa et Perote étaient fortement menacés.

Le 81^e de ligne arrivé à Vera Cruz pour s'embarquer, reçut l'ordre de cesser ses préparatifs et

d'aller occuper la ligne de San Andrés-Chalchicomula.

Le 8 novembre, je fus désigné pour relever avec la Légion Belge les Autrichiens qui occupaient Tulancingo (Pl. I). Mes instructions portaient que je ne devais tenter aucune opération en dehors d'un cercle très rapproché de la place.

A mon arrivée le 13, le lieutenant-colonel Polak me remit une situation numérique des troupes mexicaines qui devaient rester avec moi. Les effectifs de ces corps donneront une idée de l'état d'organisation dans lequel se trouvaient les forces impériales indigènes :

Un bataillon de garde stable de Tulancingo —
12 officiers et 300 sous-officiers et soldats.

Une compagnie de la sécurité publique de Tulancingo — 2 officiers et 23 sous-officiers et soldats.

Un escadron de la sécurité publique de Tulancingo — 1 lieutenant-colonel, trois officiers et 55 sous-officiers et soldats.

6^e régiment de cavalerie de ligne — 1 colonel, 8 officiers et 140 sous-officiers et soldats.

Une compagnie de la sécurité publique de Pachuca — 1 commandant, 3 officiers et 36 sous-officiers et soldats.

Un escadron de Chigualuapan — 1 lieutenant-colonel, 4 officiers et 11 sous-officiers et soldats.

Un escadron de Pachuca — 1 officier et 8 sous-officiers et soldats.

L'ennemi qui nous entourait devint bientôt très nombreux : Joachim Martinez occupait avec 1500 hommes Pachuca et Real del Monte. C'était lui maintenant qui se chargeait d'assurer la sécurité des conduites d'argent, dont m'entretenait le Maréchal dans la lettre que Son Excellence m'écrivait le 16 septembre.

Les bandes de Mercado, de Carrabajal et de Perez, sorties de la Huasteca, avançaient quelquefois jusqu'à sept ou huit kilomètres de la place.

Presque toutes les nuits, des tiraileries s'engageaient aux garitas.

J'avais trouvé la ville assez bien fortifiée; mais nous ne cessâmes cependant point de travailler pour améliorer et compléter les ouvrages de défense. Un fortin fut construit sur la hauteur qui domine la place, puis nous ajoutâmes un chemin couvert pour faciliter et assurer les communications. L'église, au centre de la ville, devint peu à peu un réduit formidable; et en dernier lieu, quand il ne restait plus d'autres soins à prendre, je fis couvrir les points d'attaque par des haies d'agaves qui étaient absolument infranchissables.

La population, très conservatrice, se montrait reconnaissante des peines que nous nous donnions pour la mettre à l'abri d'un coup de main. Ne possédant pas d'argent pour l'entretien des troupes mexicaines et l'administrateur des rentas m'ayant déclaré que sa caisse était complètement vide, je réunis les notables, qui s'empressèrent de m'offrir ce qu'il fallait pour assurer la solde des auxiliaires. Les fonds nécessaires à la Légion Belge se

trouvaient facilement : le Conseil d'administration signait des traites sur le trésor français, que les négociants acceptaient avec plaisir.

Nous n'avions que rarement des nouvelles de l'extérieur, toutes les routes étant interceptées et les diligences régulièrement pillées. Cependant le 19 décembre quelques journaux furent introduits, et dans l'un d'eux nous découvrîmes que par un décret du 6 décembre l'Empereur avait licencié les corps de volontaires autrichiens et belges.

Le 24, un Indien demanda à me parler et après avoir démonté une hotte dans laquelle étaient entassés des fruits et des légumes, il retira de l'un des assemblages un pli roulé en cigarette :

« Mexico, le 22 décembre 1866.

» Colonel,

» Je vais prendre les mesures pour vous faciliter le moyen d'évacuer Tulancingo. Une colonne française commandée par le commandant Saussier sera le 27 décembre à Tisayuca et le 28 à la

Venta del Cruz ou à l'hacienda de Reyes. Le 29, elle viendra coucher à Zinguilucan. Vous devrez quitter ce jour-là Tulancingo avec tout votre monde et venir aussi coucher à Zinguilucan. Vous vous rendrez ensuite à Puebla où vous arriverez le 5 janvier, couchant successivement à la Venta del Cruz, Teotihuacan, Texcoco, Buena Vista, Rio Frio et San Martin. Je vous envoie ci-joint une copie de la proclamation par laquelle l'empereur Maximilien licencie le corps Austro-Belge.

» Tâchez de vous mettre le plus tôt possible en relations avec le Commandant Saussier. Concertez-vous avec lui pour vos opérations. En évacuant Tulancingo, vous emmènerez avec vous toute l'artillerie et les munitions de guerre qui sont dans cette place. Je crois que vous n'êtes pas tenu de faire un mystère de votre départ; je crois même que vous feriez bien d'en prévenir le chef des dissidents qui se trouve le plus à proximité de vous. Je ne verrais nul inconvénient à ce que vous entriez en pourparlers avec lui, afin qu'il fasse occuper Tulancingo après votre départ, et afin

d'éviter ainsi que la ville ne tombe au pouvoir de ces bandes nombreuses qui ne recherchent que le vol et le pillage. Je compte d'ailleurs sur votre connaissance de la situation et sur votre habileté pour mener à bonne fin cette négociation.

» *Le Maréchal Commandant en chef,*

» *Par ordre,*

» *Le Général Chef d'état-major général,*

» OSMONT. »

Je fus enchanté de la précaution que le Maréchal m'engageait à prendre, parce que parmi les troupes qui m'enveloppaient il y avait une bande de 4 ou 500 Plateados jouissant de la plus détestable réputation.

J'écrivis à Joachim Martinez qu'étant en vertu des ordres du Maréchal autorisé à lui confier la place de Tulancingo, je le priais de m'envoyer un officier pour régler les détails de la remise. Je chargeai cinq notables de porter ma lettre.

Ces messieurs revinrent le soir avec la réponse de Martinez, m'annonçant que le colonel Nolasco

Cruz se présenterait le lendemain matin à mes avant-postes.

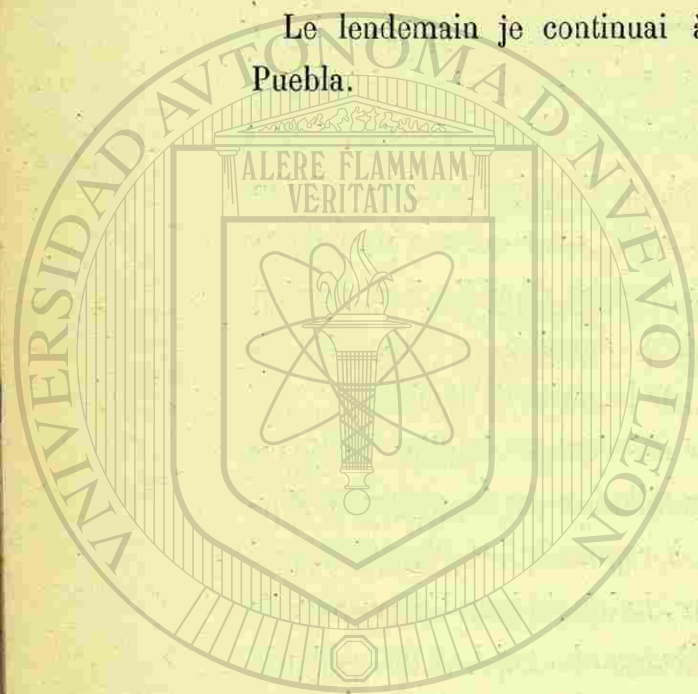
Il fut convenu entre cet officier supérieur et moi que les troupes de Joachim Martinez arriveraient le 29 devant Tulancingo ; qu'elles s'arrêteraient à un point déterminé, tandis qu'un bataillon d'infanterie entrerait en ville pour relever mes postes aux garitas. Les troupes républicaines feraient ensuite leur entrée, aussitôt que ma tête de colonne sortirait par la garita de Puebla.

Ces précautions n'étaient pas inutiles, car je me trouvais encore en ville lorsque les postes de Martinez avaient déjà à repousser les Plateados, qui prétendaient entrer. Irrités de leur déconvenue, ils suivirent mon arrière-garde, qui leur tua quelques hommes.

Au moment où nous quittions Tulancingo, le 6^e de cavalerie faisait brusquement tête de colonne à droite et disparaissait au galop. Il passait à l'ennemi.

Je trouvai la colonne du Commandant Saussier à Zinguilucan.

Le lendemain je continuai à marcher vers Puebla.



Pendant mon séjour à Tulancingo, il s'était passé bien des événements.

Le capitaine Pierron, ancien chef de la section militaire du cabinet de l'Empereur, qui avait été envoyé par le Maréchal à Orizaba, était revenu le 9 novembre. Il disait à S. Exc. que l'Empereur Maximilien allait quitter le pays, mais qu'avant d'abdiquer Sa Majesté désirait que la France s'engageât à rapatrier les troupes Austro-Belges.

Le 12, l'Empereur écrivit en effet au Maréchal, en espagnol :

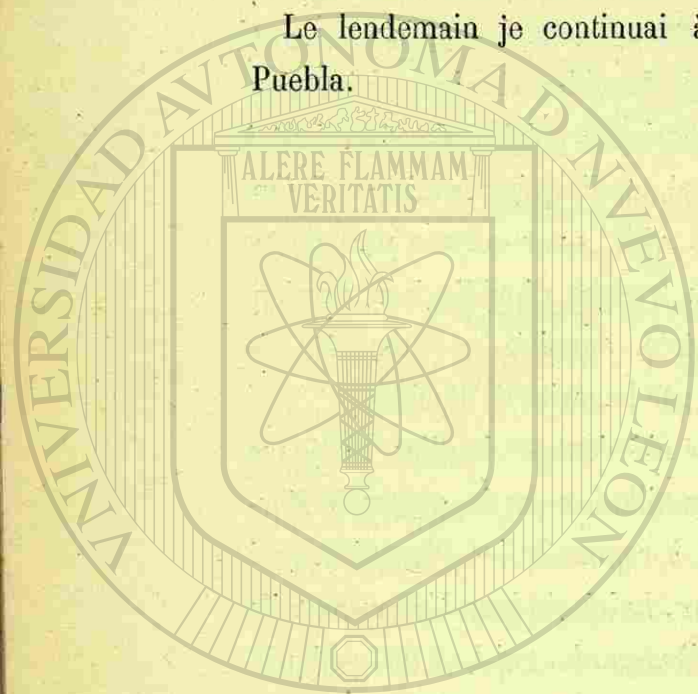
« Orizaba, le 12 novembre.

» Mon cher Maréchal,

» Avant de résoudre définitivement ce que je dois faire et dans le cas où je prendrais la résolu-

Je trouvai la colonne du Commandant Saussier
à Zinguilucan.

Le lendemain je continuai à marcher vers
Puebla.



Pendant mon séjour à Tulancingo, il s'était
passé bien des événements.

Le capitaine Pierron, ancien chef de la section
militaire du cabinet de l'Empereur, qui avait été
envoyé par le Maréchal à Orizaba, était revenu le
9 novembre. Il disait à S. Exc. que l'Empereur
Maximilien allait quitter le pays, mais qu'avant
d'abdiquer Sa Majesté désirait que la France s'en-
gageât à rapatrier les troupes Austro-Belges.

Le 12, l'Empereur écrivit en effet au Maréchal,
en espagnol :

« Orizaba, le 12 novembre.

» Mon cher Maréchal,

» Avant de résoudre définitivement ce que je
dois faire et dans le cas où je prendrais la résolu-

tion de m'éloigner de ce pays, il est de mon devoir de m'occuper de certains points.

» Je ne doute point que vous n'ayez la bonté de m'envoyer un acte signé collectivement par vous, par le Ministre de France et par le général Castelnau, assurant ce qui suit :

- » 1° Le rapatriement des Austro-Belges.
- » 2° La pension à garantir par le Mexique aux mutilés de la brigade Austro-Belge.
- » 3° Une somme de dix mille piastres à payer à la princesse Dona Josefa de Iturbide et deux mille piastres au jeune prince Salvador de Iturbide (1).
- » 4° Une somme de quarante-cinq mille piastres, pour payer les dettes de la liste civile.
- » 5° L'engagement d'effectuer ces paiements avant le départ des troupes Françaises du Mexique.

» Ma propriété particulière restera sous votre sauvegarde, mon cher Maréchal, afin que d'accord

(1) L'empereur Maximilien avait eu l'idée aussi bizarre qu'inopportune, de donner le titre de Prince aux deux petits fils d'Iturbide qui avait été fusillé en 1824. On disait même que S. M. se proposait d'adopter l'aîné pour lui assurer la succession au Trône.

avec vous, Don Carlos Sanchez Navarro puisse donner à ce qu'elle produira, la destination conforme à mes instructions.

» Recevez les assurances des sentiments de sincère amitié, avec lesquels je suis votre très affectionné

» MAXIMILIEN. »

Les représentants de la France s'empressèrent d'envoyer une déclaration par laquelle ils s'engageaient à faire à peu près tout ce que demandait l'Empereur.

Sa Majesté avait à peine expédié sa lettre au Maréchal que le baron Lago remplissant par interim les fonctions de Ministre d'Autriche, se présentait à Orizaba. Il était chargé d'informer l'empereur Maximilien que Sa Majesté pouvait compter être reçue à Vienne de la manière la plus affectueuse ; mais qu'Elle était cependant avertie que

les clauses du pacte de famille signé à Miramar le 10 avril 1864 seraient strictement maintenues.

Un instant après arrivaient les généraux Marquez et Miramon, qui jugeant convenable d'interrompre leurs missions à Berlin et à Jérusalem, venaient de débarquer à Vera Cruz. Ils dirent à l'Empereur :

« Votre Majesté se prépare à déposer la Couronne ? »

» Qu'Elle reprenne donc confiance ! Dès que le parti conservateur apprendra notre retour, il se lèvera en masse et nous aurons des hommes et de l'argent autant qu'il nous en faudra.

» Que Votre Majesté songe à la gloire qui illustrera son nom, après qu'elle aura triomphé là où l'empereur Napoléon III a succombé. »

L'Empereur serra les mains de ses généraux et le retour à la capitale fut décidé.

Miramon monta de suite vers l'intérieur pour rassembler des troupes.

Marquez resta à Orizaba.

Le 18, Sa Majesté adressa au Maréchal la dépêche suivante :

« Je vous remercie, ainsi que le général Castelnau, ainsi que Monsieur Dano, d'avoir réglé les points qui me touchaient de si près. Mais il reste à régler le définitif : un gouvernement stable pour protéger les intérêts compromis ; ces points ne peuvent être traités sans une entrevue directe avec vous.

» La continuation de mes fièvres ne me permet pas de monter à Mexico.

» Je vous invite donc à venir un de ces jours ici et, en peu de paroles, nous pourrons tout arranger d'une manière satisfaisante.

» J'ai appelé ici pour samedi mon Conseil d'Etat et mon président du Conseil des Ministres.

» MAXIMILIEN. »

Le 20, l'Empereur écrivait au capitaine Pierron :

« Aucune des démarches faites par moi, ne

peut autoriser qui que ce soit à croire que j'aie l'intention d'abdiquer en faveur d'aucun parti.

» L'appel fait au Conseil d'État ainsi qu'aux Ministres a précisément pour but de résoudre, conjointement avec eux, entre les mains de qui on doit laisser le pouvoir, quand le moment d'abdiquer sera venu. »

La conférence eut lieu à Orizaba le 26. Le maréchal Bazaine ne s'y rendit point, en prétextant qu'il ne croyait pas pouvoir quitter la capitale, avant que le général Douay y fût entré.

18 conseillers dont 4 ministres étaient présents. 9 membres contre 9 furent d'avis que les ressources du pays étaient suffisantes pour permettre à l'Empereur de se maintenir sans appui étranger.

Le 1^{er} décembre, l'Empereur adressait à la Nation la proclamation suivante :

« Mexicains,

» Des circonstances d'une haute gravité, se rapportant au bien-être de Notre Patrie, et rendues plus sensibles par des malheurs domestiques,

avaient produit dans Notre esprit la conviction que Nous devons remettre entre vos mains le pouvoir que vous Nous aviez confié.

» Notre Conseil des Ministres et notre Conseil d'État, convoqués par Nous, ont été d'avis que le bien du Mexique exige encore que Nous restions au pouvoir. Nous avons cru de Notre devoir d'accéder à leurs instances, leur annonçant en même temps Notre intention de réunir un Congrès National, sur les bases les plus larges et les plus libérales, congrès auquel seront appelés tous les partis et qui décidera si l'Empire doit continuer à l'avenir. Au cas d'un vote affirmatif, ce même congrès devra concourir à la rédaction des lois vitales, pour la consolidation des institutions publiques du pays. A cette fin, Nos conseillers s'occupent activement de Nous proposer les mesures opportunes. On fera en même temps les démarches nécessaires pour que tous les partis se prêtent à un arrangement sur cette base.

» En attendant, Mexicains, comptant sur vous tous, sans exclusion de couleur politique, Nous nous efforcerons de poursuivre avec courage et

constance l'œuvre de régénération que vous avez confiée à votre compatriote.

» MAXIMILIEN.

» Orizaba, 1^{er} décembre 1866. »

Le 6, l'empereur Maximilien licenciat le corps des volontaires Austro-Belges :

« Officiers, sous-officiers et soldats du Corps Austro-Belge.

» Le souvenir des services que vous avez rendus à mon Gouvernement avec une fidélité à toute épreuve, sera toujours gravé dans ma mémoire.

» Les hauts faits d'armes que vous avez accomplis, enrichiront les annales militaires des pays auxquels vous appartenez ; et c'est avec une satisfaction sincère que je me plais à constater ici votre dignité militaire et votre probité, qui vous ont fait mériter l'estime de tous les Mexicains.

» En vous remerciant avec effusion pour vos brillants et loyaux services, je vous annonce que mon Gouvernement a résolu de procéder à la dissolution du corps des volontaires Austro-Belges, en sa qualité de corps séparé de l'Armée Nationale.

» En conséquence et d'accord avec mes Ministres, tous les officiers, sous-officiers et soldats sont libres de se rapatrier ou de prendre du service dans l'Armée Nationale.

» MAXIMILIEN.

» Orizaba, 6 décembre 1866. »

Le 13, l'Empereur Napoléon III télégraphiait au maréchal Bazaine :

« Rapatriez la légion étrangère et tous les Français, soldats et autres, qui désirent rentrer, ainsi que les légions autrichienne et belge, si elles le demandent. »

L'Empire continuait toujours à perdre du terrain :

Jalapa avait capitulé le 11 novembre. Attaqué par Alatorre, le général Calderon, dont les troupes mexicaines étaient presque toutes passées à l'ennemi, et auquel il ne restait plus qu'un faible détachement autrichien, fut obligé de se rendre.

L'amiral Mazères qui avait reçu l'ordre d'évacuer Mazatlan le 14, prévenait Corona de l'abandon de la place et le pria de la faire occuper par des troupes régulières.

Durango était abandonné le 17 et Zacatecas le 26. Des corps mexicains avaient été laissés dans ces villes importantes ; mais trop imparfaitement organisés et trop faibles pour résister aux forces de l'ennemi, ils s'étaient dépêchés de suivre les colonnes françaises.

Le général de Castagny évacuait Guadalajara le 12 décembre.

Le 23, les troupes de la division Douay se retiraient de San Luis-Potosi ; Mejia essayait de s'y maintenir, mais il était bientôt contraint de se replier sur San Felipe.

C'est à ce moment que monsieur Dano, Ministre de France, envoya un fonctionnaire des finances saisir la douane de Vera Cruz. L'Empereur se plaignit au Maréchal, qui refusa d'intervenir en répondant que cela ne le regardait pas.

tout autour de vous, pendant votre séjour en ce point, des bandes qui à un moment donné peuvent se réunir et présenter une forte masse.

» Ainsi donc, pas d'imprudence, et veillez surtout du côté de Chalco. Vous n'avez pas d'excursions à faire, vous n'avez qu'à vous tenir en garde contre toutes surprises et à bien occuper Buena Vista.

» Vous avez près de vous à Ayotla deux compagnies du régiment étranger.

» Je vous enverrai sous peu des instructions pour la continuation de votre marche sur Puebla.

» *Le Maréchal Commandant en chef,*

» Par ordre :

» *Le Général Chef d'état-major général,*

» AD. OSMONT. »

Le lendemain soir, étant au bivac à Texcoco, je reçus de nouveaux ordres :

Le 1^{er} janvier 1867, je reçus à Teotihuacan la lettre suivante :

« Mexico, 31 décembre 1866.

» Colonel,

» Si mes instructions ont pu recevoir leur complète exécution, vous devez arriver le 2 janvier à Buena Vista avec vos deux bataillons belges. Au lieu de continuer votre route sur Puebla ainsi que je vous l'ai prescrit, je vous invite à rester à Buena Vista jusqu'au 5 janvier, époque à laquelle vous serez rallié par une colonne sortie de Mexico, et qui vous permettra de gagner Puebla en toute sécurité. Je vous écrirai d'ailleurs à ce sujet.

» Je dois vous rappeler que vous devez vous établir militairement à Buena Vista. Vous aurez

« Mexico, 2 janvier 1867.

» Colonel,

» L'Empereur arrive à Buena Vista le 4 janvier venant de San Martin. Ce jour-là, envoyez dès le matin la moitié de votre troupe à la Venta de Cordova afin de protéger la marche de Sa Majesté. Vous y attendrez le passage de l'Empereur et vous vous avancerez même s'il le faut jusque dans le bois, à la baraque.

» *Le Maréchal Commandant en chef,*

» Par ordre :

» *Le Général Chef d'état-major général,*

» AD. OSMONT. »

En arrivant le 3 à Buena Vista, je remarquai les traces d'un bivac de cavalerie; et regardant alors attentivement autour de moi, je vis à l'horizon une forte colonne qui s'éloignait. Je questionnai l'administrateur de la propriété. Celui-ci me répondit que les troupes de Porfirio-Diaz se trouvaient le matin à l'hacienda et à Chalco,

mais qu'elles étaient parties en apprenant mon approche.

Le lendemain 4, je fis occuper Rio Frio par un bataillon et j'envoyai une de mes compagnies montées explorer la route vers San Martin.

A 11 heures, un cavalier venait m'annoncer que l'Empereur arrivait.

Le bataillon que j'avais sous la main et les troupes mexicaines ramenées de Tulancingo, furent formés en ligne pour rendre les honneurs à Sa Majesté.

L'Empereur suivi des trois escadrons de hussards autrichiens, était avec le Padre Fischer dans une petite carriole couverte de toile grise et attelée de quatre mules. Le général Marquez, le docteur Basch et quelques autres personnes se trouvaient dans trois autres carrioles pareilles à celle de Sa Majesté. L'Empereur qui paraissait souffrant, était vêtu du costume national : veste et chaparreras de cuir fauve, sombrero gris.

Après avoir fait présenter les armes, je m'approchai de l'Empereur et demandai à Sa Majesté la permission de venir La voir à l'endroit où Elle

s'arrêterait pour passer la nuit. L'Empereur me répondit qu'Il me recevrait avec plaisir à Ayotla.

L'après-midi, je trouvai Sa Majesté dans une case indienne. Je Lui dis que le sentiment du devoir me commandait de Lui déclarer qu'Elle allait à une catastrophe ; que les troupes dont Elle disposait étaient incapables de résister aux forces libérales ; que les conservateurs exaltés et compromis continueraient seuls à L'assister, que les autres devenus indifférents resteraient chez eux et ne feraient rien.

J'ajoutai que l'Empereur regretterait certainement d'avoir licencié la brigade Austro-Belge, qui comprenait encore 3500 hommes aguerris, en état de tirer Sa Majesté des situations les plus périlleuses. Je suppliai l'Empereur de rapporter le décret de licenciement.

Sa Majesté qui ne voulait parler que l'espagnol, me répondit d'un air triste et résigné, qu'Elle devait suivre sa destinée, et que sa malheureuse Patrie gémissait depuis trop longtemps sous

l'oppression des baïonnettes étrangères, pour qu'il fût possible de revenir sur ce qui avait été décidé.

Le 5, l'Empereur arriva à Mexico. Sa Majesté traversa la ville et au lieu d'aller habiter l'Alcazar de Chapultepec, Elle s'arrêta à mi-chemin, à l'hacienda de la Tega.

La veille, le Journal officiel publiait cet appel :

« Mexicains! — L'Empereur arrive demain à l'hacienda de la Tega. Les promesses d'Orizaba s'accomplissent, les inquiétudes se dissipent et les espérances des honnêtes gens vont se réaliser.

» Nous avons à notre tête un Prince au cœur magnanime, qui va sauver la patrie de l'anarchie. L'Empereur tenant en mains le drapeau tricolore, vient, si c'est nécessaire, mourir avec nous pour l'indépendance et la liberté. Courons à sa rencontre et répétons-lui que, patriotes reconnaissants, nous nous ferons tuer à ses côtés comme de fidèles et loyaux serviteurs. »

L'avant-veille déjà, monsieur Larès, Président du Conseil, avait officiellement informé monsieur Dano que l'Empereur était résolu à conserver le pouvoir et à se maintenir avec les seules ressources du pays.

Le Congrès annoncé par la proclamation d'Orizaba eut lieu le 14 janvier.

On y avait convoqué les Ministres, les conseillers d'État, certains généraux, des évêques et quelques notabilités; en tout, 33 personnes.

Le maréchal Bazaine fut invité à y assister.

Voici comment *L'Ère nouvelle* du 18 rendit compte de la séance :

« De même qu'à Orizaba, monsieur Larès présidait l'assemblée au nom de l'Empereur. Il posa en ces termes la question à résoudre :

» Dans les circonstances actuelles du pays et en considération des chiffres fournis par les Ministres de la Guerre et des Finances, le Gouvernement impérial doit-il et peut-il entreprendre la pacification?

» Le Ministre de l'Intérieur lut alors une liste des départements restés fidèles à l'Empire et exposa les données fournies par le département de la Guerre et celui des Finances.

» De ces données, il résultait que le trésor comptait pour le moment sur une recette de onze millions de piastres. Une fois les départements de San Luis, Zacatecas et Jalisco recouverts, la recette s'élèverait à 23 millions. Elle atteindrait 36 millions quand le bras du Gouvernement impérial pourrait s'étendre jusqu'aux confins du pays.

» Le Ministre de la Guerre comptait sur un effectif immédiatement disponible de 26.000 hommes.

» Cet exposé terminé, monsieur Larès demanda successivement l'avis des personnes présentes :

» Le Général Marquez pensait que le Gouvernement devait entreprendre vigoureusement la guerre, attendu que les ressources dont il disposait, en hommes et en argent, étaient plus que suffisantes pour le but à atteindre. Pourquoi, disait-il, se décourager? Il est certain que les dissidents tiennent des points de grande importance,

mais ne sommes-nous pas habitués à occuper aujourd'hui les localités qu'ils occupaient hier ? N'est-ce pas là l'histoire constante de la guerre civile ?

» Monsieur Murphy, Sous-Secrétaire d'État de la Guerre, était du même avis. Il considérait que les forces dissidentes n'étaient qu'un composé de bandes de voleurs.

» Monsieur Marin partagea l'opinion du Général Marquez. Il ajouta que si le salut public l'exigeait, il voterait pour qu'un accommodement fût proposé aux républicains. Mais comme, par bonheur, le pays se montrait résolu à soutenir l'Empire, il croyait que le Gouvernement devait poursuivre la guerre jusqu'à ce qu'on eût obtenu une pacification complète.

» Monsieur Gracia Aguirre était d'avis que l'on devait pousser la guerre à tout prix. Si les soldats manquaient, il fallait employer le recrutement forcé ; si l'argent manquait, on devait le prendre partout où on le trouverait.

» Le Maréchal Bazaine lut un discours qui fut traduit par Monsieur Lacunza. Son Excellence

disait que d'après l'opinion de l'armée française qui avait parcouru tout le pays, la république était entrée dans les mœurs et la pensée de la plupart des habitants. Il avait eu sous ses ordres 40.000 soldats français et 20.000 Mexicains ; il avait eu à sa disposition toutes les ressources nécessaires ; et il était convaincu que l'Empire serait la guerre et non la paix ; il croyait en conséquence que l'Empereur devait se retirer.

» Les généraux Portilla et Galindo se prononcèrent pour la guerre à outrance.

» L'Archevêque de Mexico se déclara incompetent. D'abord son ministère ne l'appelait pas à résoudre des questions de ce genre, puis il était hors d'état de contrôler les chiffres présentés par les Ministres de la Guerre et des Finances.

» L'Évêque de San Luis déclara qu'en recevant l'invitation d'assister au Congrès, il avait pensé qu'il s'agissait de traiter quelque question de morale. De même que son collègue, il se récusa. Mais il ajouta que le tableau qu'on avait fait des forces libérales était inexact ; parce qu'il connais-

sait nombre de chefs, qui étaient des hommes honorables et entourés d'estime.

» Monsieur Sanchez Navarro appuya avec chaleur la continuation de la guerre.

» Monsieur Iribarren, commissaire impérial dans les départements de Sonora et Sinaloa, partagea l'opinion du Ministère. Il déclara que s'il avait abandonné Mazatlan et les départements qui lui étaient confiés, c'était parce qu'il avait cru que l'Empereur avait abdicqué. Il considérait comme chose facile de recouvrer toute cette région.

» Monsieur Sarabia, commissaire impérial de Durango, était d'avis que l'Empereur devait abdicquer, attendu que l'état de choses actuel ne pouvait se soutenir.

» Monsieur Robles Pezuela exprima sa surprise de voir le Ministre des Finances compter sur une recette de 11 millions de piastres. Dans l'exercice de ses fonctions comme commissaire impérial à Guanajuato, il avait observé que les revenus, loin d'augmenter, avaient au contraire diminué d'une manière sensible. Il ne croyait pas que l'Empire pût se soutenir.

» Monsieur Cortez y Esparza fit observer que la réunion était composée d'éléments hétérogènes et que les données précises faisaient défaut pour résoudre la question proposée. Les 26.000 hommes sur lesquels le Ministre de la Guerre comptait, étaient-ils des soldats ou simplement des hommes armés? Étaient-ils même réellement sur pied? Quelle était la personne présente qui pouvait répondre avec certitude, oui ou non, à ces questions? L'Empereur et ses Ministres étaient seuls en état de prendre une résolution avec parfaite connaissance de cause.

» Monsieur Cortez y Esparza ajouta que, depuis quelque temps déjà, il considérait qu'il y avait pour l'Empereur opportunité à se retirer. Il s'était exprimé dans ce sens à la conférence d'Orizaba, et depuis lors, son opinion, loin de changer, n'avait fait que se confirmer. On disait que le pays était accoutumé à la situation où il se trouvait. Cela était vrai, mais quand il s'était rattaché à l'Empire, c'était précisément parce qu'il croyait donner son adhésion à un ordre de choses dont la stabilité amènerait la paix et la prospérité nationales. Cet

espoir ne s'était pas réalisé et il restait peu de chances de le voir réaliser désormais.

» Monsieur Cordero développa les mêmes considérations. Il pensait qu'en poursuivant la guerre, l'Empereur risquait de descendre au rang de chef de parti. Il croyait de plus que l'Empire comptait peu de partisans. Il se prononça pour l'abdication.

» Monsieur Villalba lut un discours plein de véhémence contre les dissidents. Il termina en rappelant que l'Empereur avait promis de ne pas abandonner les Mexicains, et il le conjura de tenir sa promesse.

» Monsieur Victor Perez releva différentes inexactitudes dans la liste des départements fidèles à l'Empire qui avait été lue par le Ministre de l'Intérieur. Il cita certaines circonscriptions où le gouvernement ne possédait qu'un seul point, tandis que tout le reste était au pouvoir des dissidents. Il voulait que l'Empereur connût toute la vérité et il insista pour qu'on la lui dit.

Il penchait pour l'abdication.

» Monsieur Fonseca maintint l'opinion qu'il avait émise à Orizaba. Il était pour le maintien de

l'Empire, mais il considérait comme peu convenable que cette question fût remise chaque mois sur le tapis.

» Le Padre Fischer opina pour la continuation de la guerre.

» Sur les 33 personnes présentes, 9 s'abstinrent, 17 se prononcèrent résolument en faveur du maintien de l'Empire, et les 7 autres votèrent pour l'abdication. »

La lutte étant décidée, Marquez et Miramon hâtèrent le recrutement et l'organisation des troupes en déployant la plus impitoyable énergie; les hommes qui manquaient étaient pris de force et une contribution extraordinaire de trois millions de francs fut imposée à la capitale.

Deux jours auparavant, le Commandant en chef avait fait publier la proclamation suivante :

« Corps expéditionnaire du Mexique.

» Quartier général à Mexico, 3 février 1867.

» Mexicains,

» Dans peu de jours, les troupes françaises quitteront Mexico.

» Durant les quatre années qu'elles ont passées dans votre belle capitale, elles n'ont eu qu'à se féliciter des relations sympathiques qui se sont établies entre elles et la population.

» C'est donc au nom de l'Armée Française qu'il commande, en même temps que sous l'impression de ses sentiments personnels, que le Maréchal de France Commandant en chef prend congé de vous.

» Je vous adresse donc les vœux communs que nous formons pour la chevaleresque nation mexicaine.

» Tous nos efforts ont tendu à établir la paix

Le 15 janvier 1867, tous les corps français étaient échelonnés entre Mexico et Vera Cruz.

Le général Douay avait son quartier général à Puebla.

Le maréchal Bazaine fit alors vendre publiquement les chevaux et les harnachements qui ne valaient plus les frais de transport; il donna en même temps l'ordre au Commandant de l'artillerie à Mexico, de détruire les projectiles des canons de siège français, de faire parquer à l'intérieur de la citadelle les pièces de campagne mexicaines qui se trouvaient sur les remparts, et enfin de noyer les poudres.

La Légion Belge fut embarquée le 20 janvier; les volontaires autrichiens, le 21.

Le Maréchal Bazaine précédant une forte arrière-garde, partit de Mexico le 5 février.

intérieure. Soyez assurés, et je vous le déclare au moment de vous quitter, que notre mission n'a jamais eu d'autre objet, et que jamais il n'est entré dans les intentions de la France de vous imposer une forme quelconque de gouvernement contraire à vos sentiments.

» Maréchal BAZAINE. »

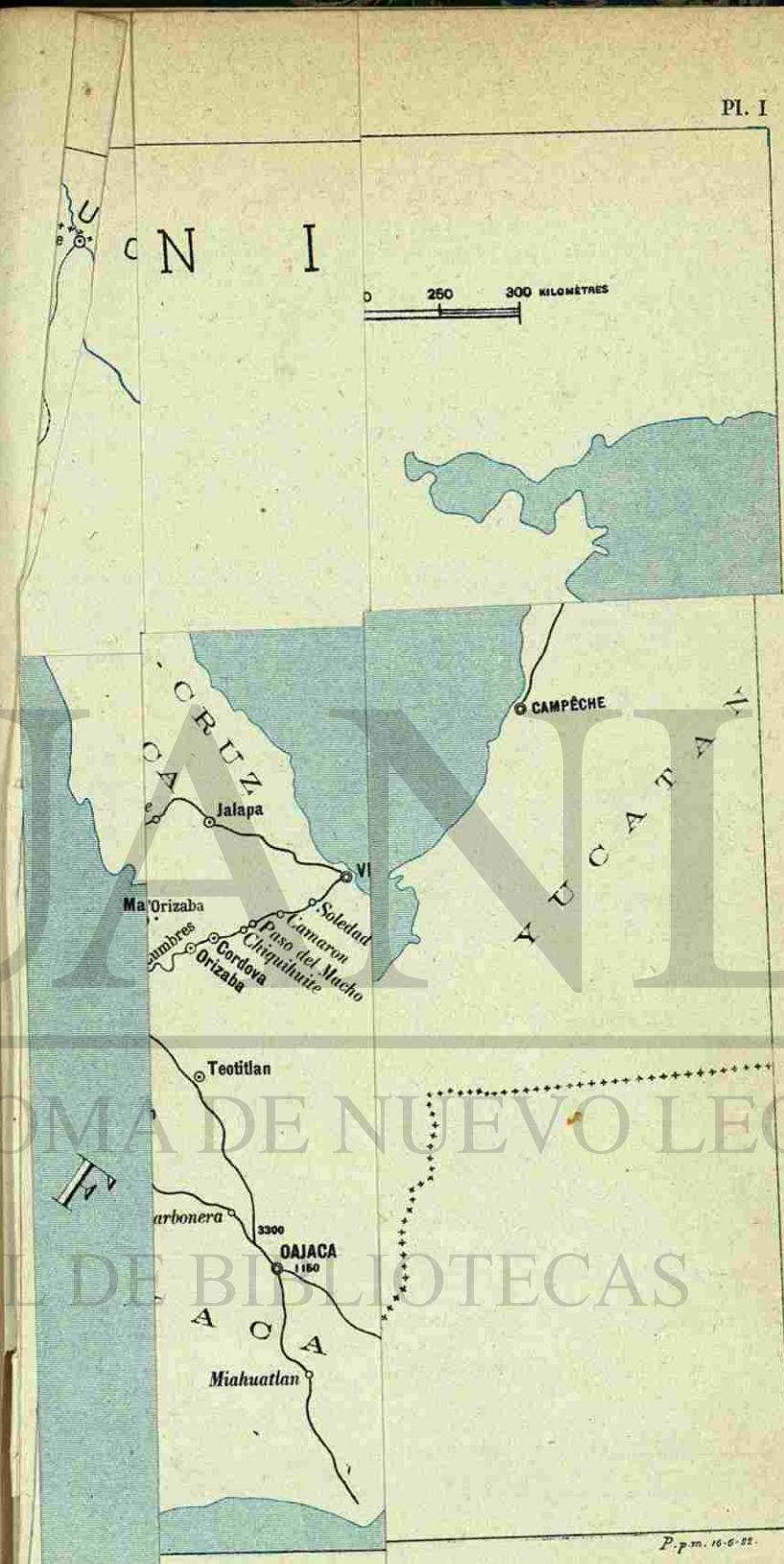
Le 13 février, l'Empereur entra en campagne à la tête des troupes rassemblées par Marquez.

Huit jours plus tard, Sa Majesté s'enferma dans Queretaro, où après une résistance de trois mois, Elle était obligée le 15 mai de remettre son épée à Escobedo.

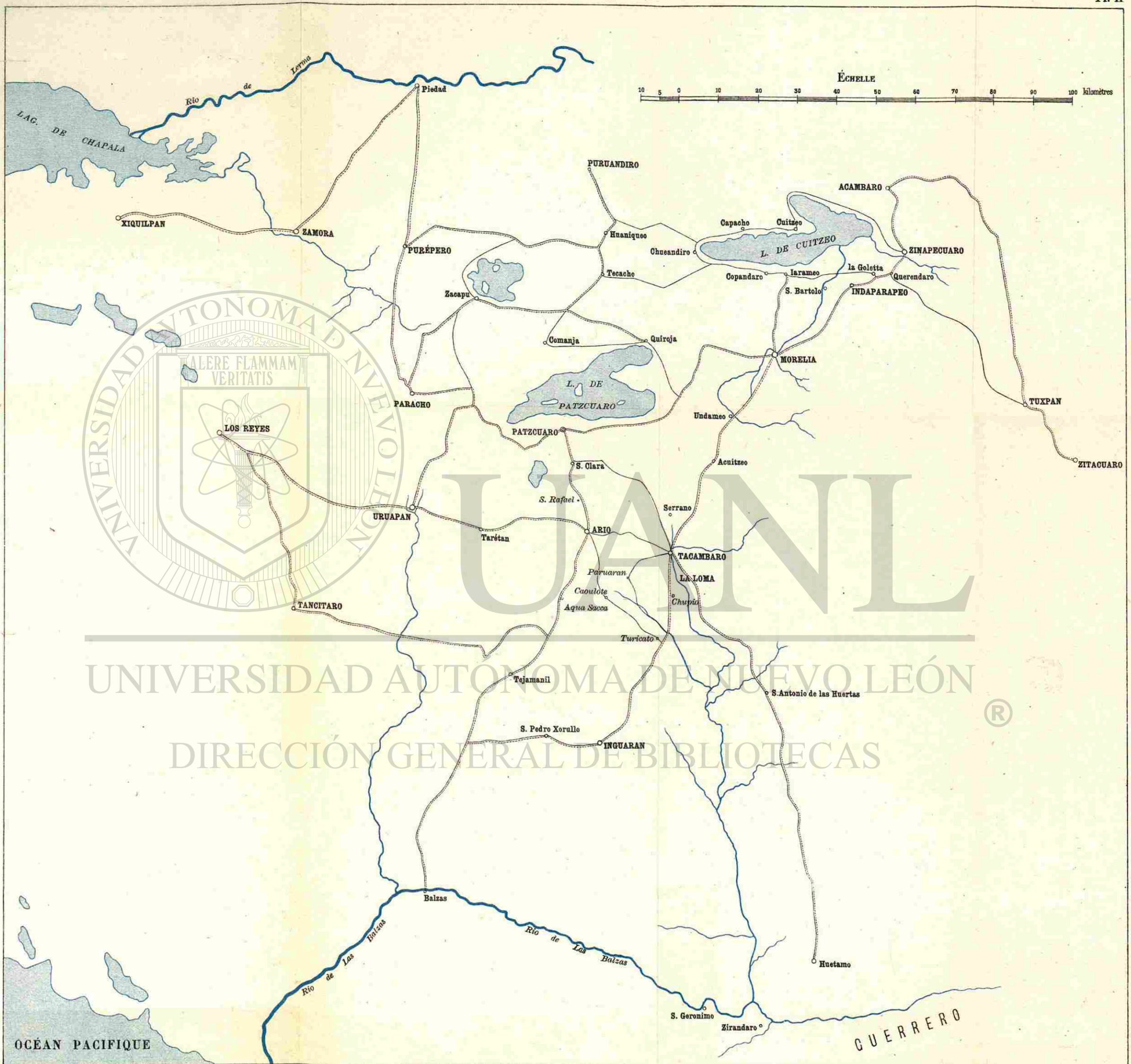
Le 19 juin 1867, l'empereur Maximilien tombait héroïquement sur le Cerro de la Campana, en prononçant d'une voix claire et ferme ces dernières paroles :

» Je meurs pour une cause juste, celle de l'indépendance et de la liberté du Mexique. Que mon sang marque la fin des malheurs de ma nouvelle patrie!

» Vive le Mexique! »



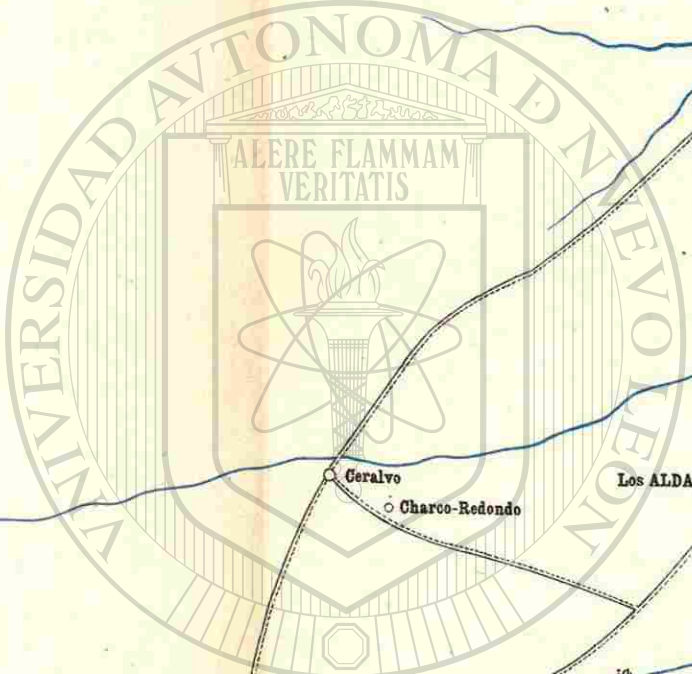
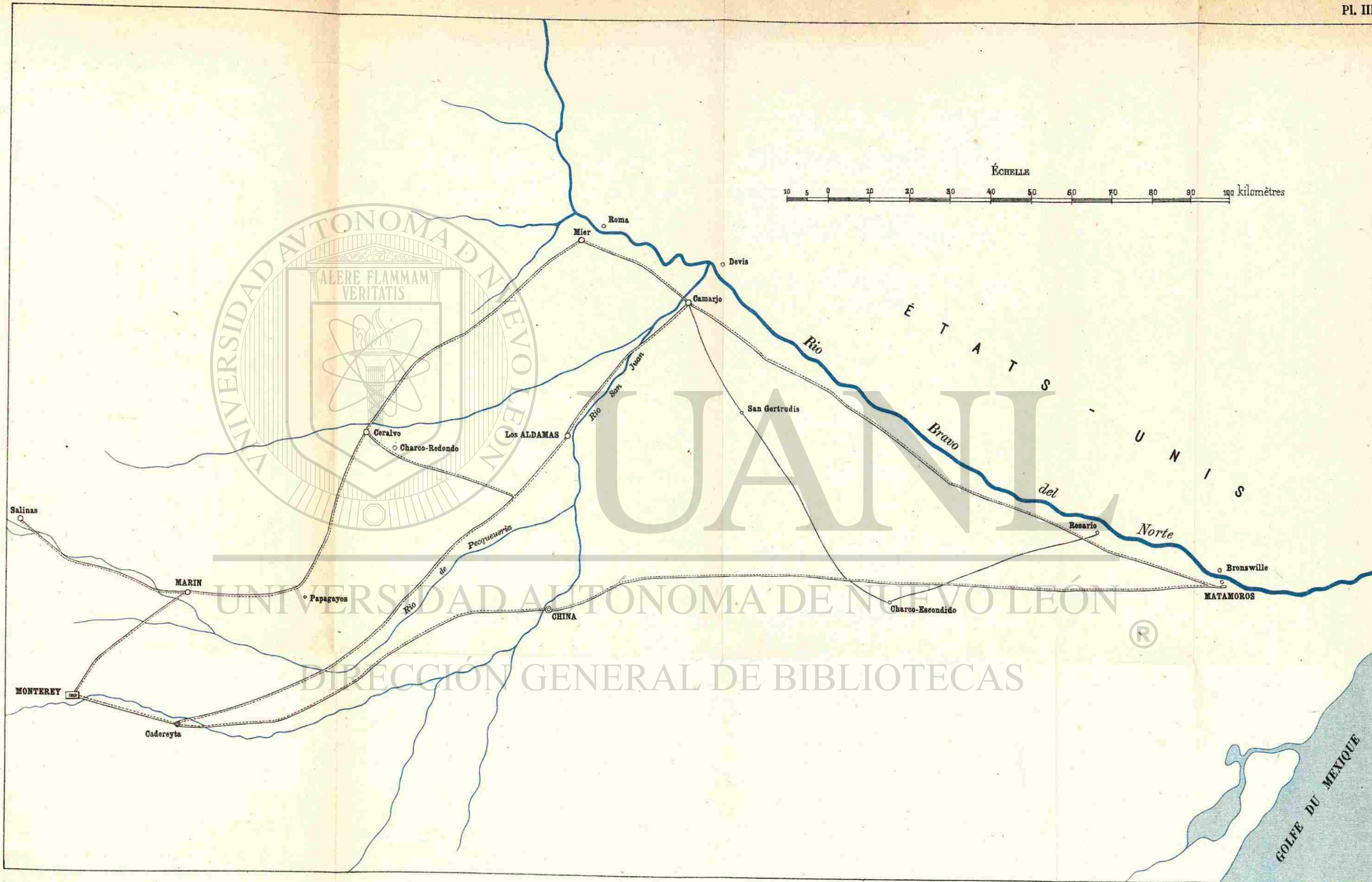




UNIVERSIDAD AUTONOMA DE NUEVO LEÓN
 DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Océan Pacifique

GUERRERO



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

